Le Samedi

59e année, No 1 — Montréal, 24 mai 1947

PER
S-400
CON

LA CÔTE DE LA FABRIQUE, à Québec

"51"...le stylo le plus désiré du monde

"Écrit sec à l'encre liquide!"

Considérez toutes les sphères de l'activité humaine et vous trouverez que le stylo Parker "51" jouit partout d'une préférence marquée. Nul autre stylo n'est si désiré d'un si grand nombre. Le Parker "51" est de fait plus désiré que toutes les autres grandes marques ensemble.

Prenez-en un— écrivez une ligne ou deux — et vous comprendrez pourquoi! C'est qu'il n'y a jamais eu de stylo d'une telle beauté — d'une telle docilité. Le Parker "51" glisse sur le papier avec une facilité inouïe . . . sans le moindre effort, sans la moindre pression.

Quand vous serez fier possesseur d'un "51", vous comprendrez facilement pourquoi il ne peut pas être fait à la hâte. Protégée contre l'air, la saleté et le dommage, la pointe tubulaire unique écrit dès qu'elle touche le papier. Le bout de la pointe du "51" est une sphère d'osmiridium microdoux et résistant à l'usure . . . fusé sur de l'or 14 carats.

Le chapeau de précision *glisse* sur le baril — et s'y fixe sûrement sans tourner. Le dispositif de remplissage breveté du "51" est caché à l'intérieur du baril de lucite.

Le "51" est le seul stylo conçu pour l'usage satisfaisant de l'encre Parker "51" qui *sèche à mesure que vous écrivez!* (Il va sans dire qu'il écrit aussi avec de l'encre ordinaire.)

Voyez le Parker "51" de votre choix aujourd'hui. Couleurs: noir, cèdre bleu, gris colombe, avec chapeaux or doublé ou "lustraloy".

PARKER PEN CO., LTD., TORONTO, CANADA

A LA MAIN DE WALTER HUSTON

Personnalité internationale de la scène, de l'écran et du micro.

Parker "51"

702F

Pareilles galopades au grand air aident Suzie et Pinkie à conserver leur santé rayonnante. Mais c'est à leur maman qu'elles doivent leur sourire captivant. Mary Brewer sait que notre régime alimentaire moderne prive les gencives de l'exercice nécessaire à leur santé. Elle sait aussi que l'emploi d'Ipana, suivi du massage, stimule les gencives flasques.

Premiers pas vers un joli sourire. "Pour beauté—beau sourire"—telle est la devise de la famille Brewer. Un sourire radieux relève de dents blanches et la santé des gencives détermine l'éclat des dents. Voilà pourquoi Suzie, après s'être brossé les dents, masse ses gencives avec un peu d'Ipana. Ceci avive la circulation, les empêche de devenir sensibles.

Bon nombre d'adultes pourraient profiter de la leçon en cours ci-haut. Aujourd'hui, on enseigne l'hygiène dentaire dans des milliers d'écoles canadiennes. Une enquête récente démontre que 7 dentistes canadiens sur 10 préconisent le massage régulier des gencives. Brosser les dents deux fois par jour et masser les gencives à l'aide de la pâte dentifrice Ipana—voilà un bon conseil.

Un "modèle" fait-elle une bonne mère?

La santé rayonnante de Suzie Brewer témoigne de la sollicitude de sa mère "modèle".

LES "modèles" font-elles de bonnes mères? Dans le cas de la ravissante Mary Brewer, de Beverly Hills, la réponse est un "oui" retentissant. On a qu'à regarder Suzie, âgée de 4 ans, et la petite Pinkie de 2 printemps pour s'en rendre compte. Leur teint hâlé et leur santé robuste en font foi.

Les soins qu'elles reçoivent aux mains de leur mère "modèle" comprennent aussi l'entretien des dents et des gencives. Car Mary Brewer a appris ce que tout modèle qui réussit connaît bien: qu'un sourire captivant est un atout précieux. Voilà pourquoi ce mannequin bien connu entraîne ses enfants dans l'observation des règles de l'hygiène dentaire qui sont à la base de son sourire radieux: *brossage régulier des dents—suivi du massage des gencives—avec de la pâte dentifrice Ipana.*

Mary Brewer, californienne d'origine, met en pratique ce que des milliers de dentistes et d'écoles enseignent aujourd'hui—qu'un sourire captivant relève de dents blanches—et que l'éclat des dents repose sur des gencives fermes et saines.

Un produit Bristol-Myers
Fabriqué au Canada

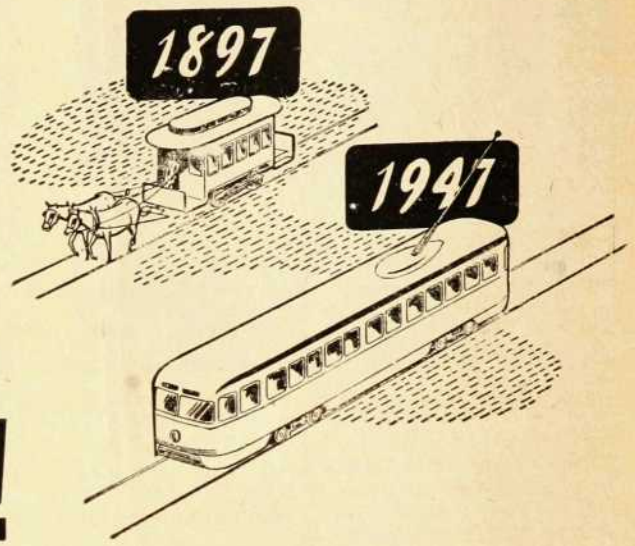
Des gencives plus fermes—
des dents plus blanches
avec
Ipana et le Massage

"Que je voudrais pouvoir en faire autant" semble penser Suzie qui aimerait "faire des pointes" aussi bien qu'elle sait brosser ses dents et masser ses gencives. Des gencives négligées—et la "teinte rosâtre" révélatrice qui s'ensuit souvent—sont un signe qu'*il est temps de consulter votre dentiste.* Comme bien d'autres, il vous suggérera probablement de stimuler vos gencives à l'aide d'Ipana et du massage. Achetez en un tube, dès aujourd'hui.

ILS ONT

Battu la Marche

CINQUANTE ANS et RESTENT EN TÊTE!



Jamais de toute l'histoire de l'électricité, la supériorité de Westinghouse ne s'est mieux affirmée.

Dans le domaine des appareils électriques portant le nom de Westinghouse, vous trouverez des perfectionnements de fabrication, qui sont le résultat de cinquante ans d'expérience dans la production d'outillage électrique.

Fiez-vous au nom Westinghouse quand vous achetez des appareils électriques pour le foyer. Voyez les derniers modèles à l'étalage chez votre marchand Westinghouse.

A chaque foyer il faut des appareils

Westinghouse

150 M 702

CANADIAN WESTINGHOUSE COMPANY LIMITED — MONTRÉAL — HAMILTON, CANADA

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Editeurs de Magazines du Canada

Le Samedi
La Revue Populaire
Le Film

975-985, RUE DE BULLION
MONTREAL — CANADA

Tél: PLateau 9638 *

FRED POIRIER
GEO. POIRIER
Présidents conjoints

JEAN CHAUVIN
Directeur

Rédacteur en chef : GERALD DANIS
Chef de publicité : CHARLES SAURIOL
Directeur artistique : HECTOR BRAULT
Chroniqueur sportif : OSCAR MAJOR
Chef du tirage : ODILON RIENDEAU

NOS REPRESENTANTS :

WILFRID DAOUST
20, Onzième Avenue, Lachine (Ottawa, Hull, Sherbrooke, Drummondville, Saint-Hyacinthe, Sorel, Granby, Farnham, Saint-Jérôme, Joliette et les environs.)

ADELARD PARE
6, rue du Pont, Québec (Québec et Lévis)

PAUL LARIVIERE
1710, rue St-Philippe, Trois-Rivières (Trois-Rivières et Cap-de-la-Madeleine)

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

Entered at the Post Office of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879

ABONNEMENT
CANADA
Un an $3.50
Six mois 2.00
ETATS-UNIS
Un an $5.00
Six mois 2.50

AU NUMERO : 10 cents

HEURES DE BUREAU : 9 h. a.m. à 5 h. p.m. du lundi au vendredi.

AVIS AUX ABONNES — Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de huit jours, l'empaquetage de nos sacs de malle commençant cinq jours avant leur expédition.

EDITORIAL

VA-T-ON CRÉER DES "OASIS D'HUMANITÉ"?

LE plan général de la future organisation des Nations Unies, tel que le conçoivent ses dirigeants, prévoit l'aménagement de deux « quartiers généraux » de la paix : Genève pour l'Europe, Nankin pour l'Asie.

L'ONU travaille à l'organisation de la paix, mais ne nourrit pas, comme on le voit, un optimisme excessif sur la possibilité d'abréger le délai au delà duquel le monde pourra considérer cette paix comme définitivement acquise.

Parallèlement à ce projet, un mouvement se dessine, en Suisse et ailleurs, pour créer sur la surface de la planète des zones de sécurité où pourraient être soignés les blessés et recueillies dans une certaine mesure, les populations sans abri. On donne déjà à ces zones le nom d' « oasis d'humanité.».

Le conseiller national suisse Anderegg annonçait, l'an dernier, son intention de porter, d'accord avec la Croix-Rouge, cette question à la session du Conseil, afin que celui-ci en saisît les conférences internationales. « Le moment est venu, disait-il, de reprendre un projet déjà envisagé par le fondateur de la Croix-Rouge et qui consistait à atténuer les souffrances causées par la guerre grâce à la neutralisation des villes. Ce projet, si on sait l'adapter aux exigences de l'époque, ouvre des perspectives salvatrices. Il ne s'agit plus aujourd'hui seulement de villes, mais de districts, voire de pays entiers ».

L'aménagement de ces lieux de refuge en Suisse servirait de modèle à des installations analogues dans les continents.

C'est là un très vieux souci, qui emprunte à l'évolution de la guerre moderne une actualité tragique. Il soulève des problèmes juridiques et techniques difficiles à régler, mais non insolubles.

Le Moyen-Age les avait entrevus, mais il avait cherché la protection des populations sur le plan du temps plutôt que de l'espace, en instituant des « trêves » ou paix de Dieu, c'est-à-dire en interdisant le recours à la guerre pendant certaines périodes de l'année.

En développant la notion de souveraineté, le droit moderne a plutôt fait reculer que progresser les possibilités offertes aux individus pour assurer leur protection. Le principe de la guerre totale, en effaçant plus ou moins la distinction entre combattants et non-combattants, a encore diminué la zone de sécurité dans laquelle la population pacifique pouvait se mouvoir. Et le perfectionnement de l'aviation de bombardement, surclassée à son tour par la bombe atomique, fait peser sur toutes les surfaces émergées du globe la même menace de destruction.

On a envisagé à part le problème de la sauvegarde des œuvres d'art parce que c'était celui qui se laissait le plus aisément circonscrire. La Conférence de La Haye 1922-1923 stipula l'établissement d'une aire de protection autour des monuments d'art et d'histoire situés sur le territoire des Etats belligérants. La Conférence du désarmement de 1932 est allée plus loin en condamnant les bombardements aériens : condamnation qu'hélas ! aucun Etat n'a prise au sérieux.

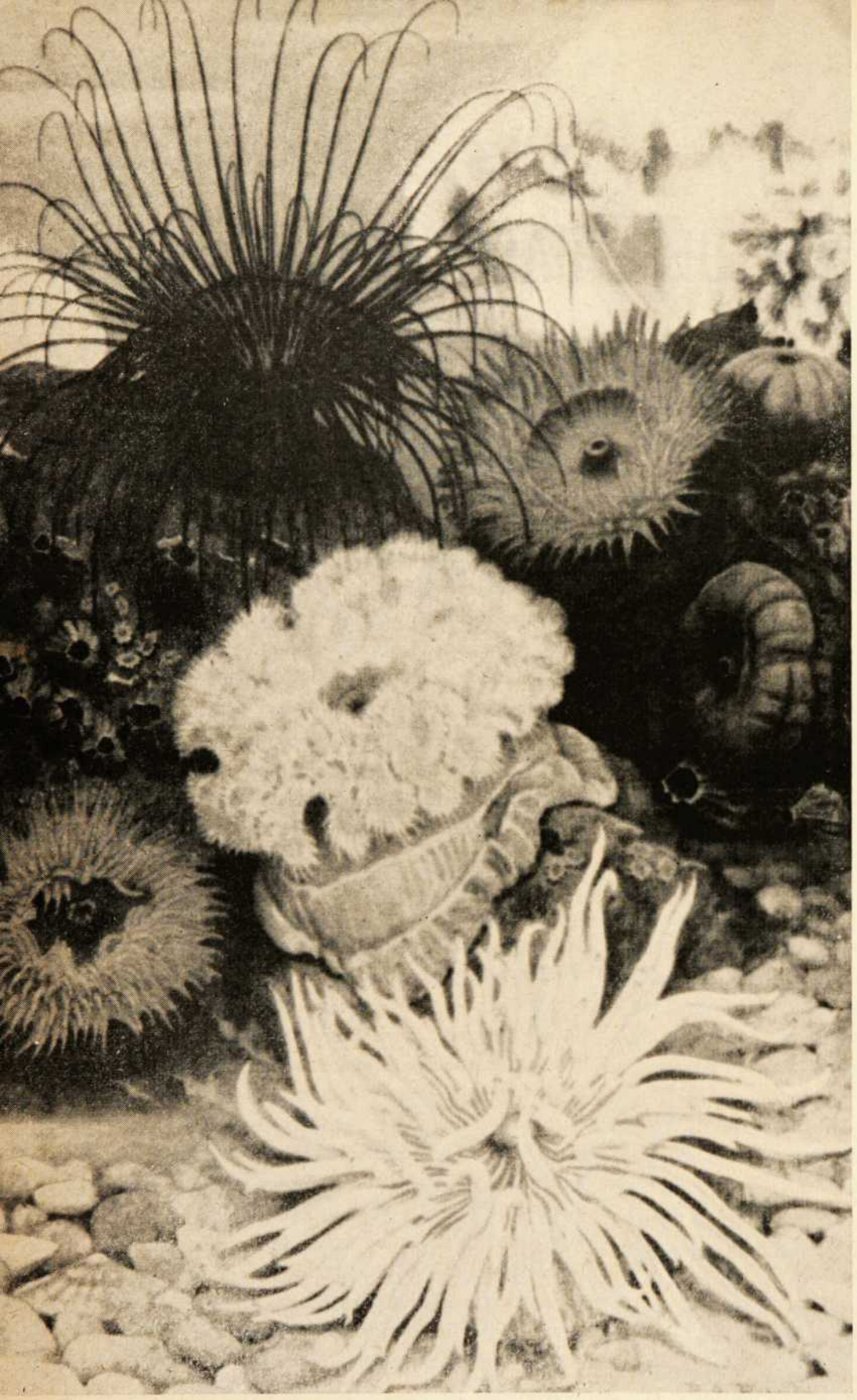
En fait, depuis la première guerre mondiale, le sort des populations civiles n'a fait qu'empirer et les règles de droit ou d'humanité, qui étaient regardées comme les formes élémentaires du progrès, ont été transgressées avec un cynisme révoltant.

Bien mieux : il serait impossible aujourd'hui de les faire renaître, parce que la guerre a pris des aspects qui déjouent leur efficacité. Les moyens de destruction sont plus aveugles qu'ils ne l'ont jamais été. Malgré la précision des appareils de bord, les bombardements par avion prennent un objectif pour un autre : Strasbourg a été bombardé à la place de Carlsruhe et la Suisse romande a été l'objet d'attaques qui ne lui étaient pas destinées. Avec les V1 et les V2, dont le tir s'allonge indéfiniment, aucune garantie ne saurait exister pour les populations échelonnées le long de leur trajectoire. Et le rayon de destruction de la bombe atomique n'est pas plus aisé à circonscrire. On en vient à se demander si, au cas d'une guerre généralisée, hormis des régions désertiques ou des îles inaccessibles, les habitants du globe pourraient trouver des refuges dont l'inviolabilité soit assurée.

D'autre part, la déclaration de guerre et la mobilisation laissaient jadis (jadis, c'est il y a huit ans !) aux populations le temps d'essayer de fuir les centres menacés. Désormais, cette phase d'alerte n'est plus à escompter : les moyens d'agression sont si rapides et si puissants que nul ne donnera à l'adversaire l'occasion de le devancer et que la guerre prendra, dès le début, une allure apocalyptique.

Chaque progrès du bombardement à distance fait disparaître de nouveaux moyens d'humaniser la guerre. La création d' « oasis d'humanité » n'est certes pas à décourager. C'est une expérience qui mérite d'être tentée. Mais le monde civilisé doit savoir aujourd'hui que l'avenir se résoud pour lui à ce dilemme : éviter la guerre ou disparaître.

Albert MOUSSET



Les anémones de mer, comme le profane pourrait croire, ne sont pas des fleurs sous-marines mais bien des animaux, ressemblant tellement à des fleurs que les anciens qui les connaissaient mal, les groupaient sous la dénomination de zoophytes, c'est-à-dire, "animaux-plantes". Ce n'est qu'en 1727 qu'un savant naturaliste français démontra la nature uniquement animale de l'anémone de mer. L'article ci-dessous sera donc une révélation pour plusieurs de nos nombreux lecteurs qui s'intéressent à l'histoire naturelle.
Photo Institut de biologie, Université de Montréal.

UN PEU D'HISTOIRE NATURELLE

LES ANÉMONES DE MER

Par MARCELLE LEPAGE-THIBAUDEAU

LES ANÉMONES DE MER sont-elles, comme les anémones qui éclosent sur la terre, de délicates fleurs en forme de coupe, s'épanouissant au bout de hampes fragiles garnies de feuilles finement découpées et dont leur joli nom viendrait d'un mot grec qui signifie "vent" ?

Non, les anémones de mer ne sont pas des fleurs, mais des animaux, cependant des animaux splendides comme des fleurs auxquelles ils empruntent leurs appellations et qui étalent des simulacres de corolles, aux tons vifs, formées par une couronne d'organes spécialisés appelés tentacules qui peuvent, chacun, représenter un pétale. Ces animaux ressemblent tellement à des fleurs que les anciens, qui les connaissaient mal, les ont groupés sous la dénomination de zoophytes, c'est-à-dire "animaux-plantes".

Ce n'est qu'en 1727, grâce aux études d'un Marseillais, J.-André Peyssonnel, que la nature véritablement et uniquement animale des anémones fut démontrée péremptoirement.

Pratiquement immobiles, elles vivent sur les rivages maritimes, dans la zone intercotidale, c'est-à-dire, l'espace des plages que la mer découvre lorsqu'elle baisse, fixées aux rochers, à des débris, à des coquillages, ou même à la carapace de certains crustacés vivants. Le pagure ou Bernard l'Ermite, un crustacé, qui passe sa vie au fond d'une coquille de mollusque, qu'il a d'abord délogée, porte sur son antre une espèce d'anémone qui en masque l'ouverture, la camoufle, protégeant ainsi l'astucieux petit animal qui la brandit, en se déplaçant comme un somptueux panache. Il la paie de retour, en la promenant dans des lieux où les proies sont plus abondantes.

L'anémone de mer se compose d'un corps cylindrique charnu, étalé, à sa partie supérieure, en une sorte de plateau circulaire percé d'une ouverture centrale, la bouche, entourée de plusieurs couronnes de tentacules creux, qui ont le pouvoir de se contracter et de s'étendre à volonté. L'extrémité basale, lisse et visqueuse, forme un disque adhésif qui attache l'animal si solidement au substrat, c'est-à-dire à l'objet sur lequel il s'est fixé, qu'on le déchire en voulant l'y arracher. Sur ce pied, l'anémone peut se déplacer légèrement en glissant. On a déjà observé des anémones qui se sont déplacées d'un pied et demi en vingt-quatre heures.

L'anémone de mer appartient à un groupe d'animaux, appelés Coelentérés, essentiellement caractérisés par l'absence de cavité générale, de milieu intérieur. Ainsi, chez l'homme, l'appareil digestif constitue un réseau fermé, soit une cavité gastrique ouverte aux deux extrémités, par la bouche et l'anus, incluse comme les autres organes, coeur et poumons, dans une cavité, un milieu intérieur. Chez l'anémone, seule la cavité gastrique existe et remplit tout le corps de l'animal. Elle communique avec l'extérieur uniquement par la bouche qui se prolonge, du côté interne, par un gosier ou un oesophage s'ouvrant librement à l'extrémité opposée. La cavité gastrique, libre en son centre, est divisée latéralement en des sortes de chambres verticales, cloisonnées, dont les tentacules sont les prolongements. Ces chambres sont divisées encore chacune deux, trois et même quatre fois, par des cloisons de moins en moins complètes. Les glandes sécrétant les sucs digestifs sont placées sur les bords libres, épaissis et convolutés de ces sortes de loges qui servent à accroître leur surface de digestion. Sur les cloisons de ces loges des muscles longitudinaux, disposés par bandes, sont responsables, par leurs contractions, du retrait de la bouche et des tentacules à l'extérieur. Un muscle circulaire entourant la bouche peut la fermer à la façon d'un sac dans le bord duquel on aurait passé une corde qu'on tire.

Les glandes génitales, mâles ou femelles, selon les cas, les sexes, étant séparés, sont aussi attachées sur les parois des chambres gastriques.

Mais comment mange, respire et se reproduit notre bizarre petit animal ?

Voici : pour attaquer sa proie, il utilise ses tentacules. Ceux-ci sont, en plus d'être dotés de la faculté de préhension, munis de petits instruments fort perfectionnés, semés sur leur épiderme, les cnidoblastes, qui sont aussi dispersés sur le corps entier de l'animal. Ces cnidoblastes sont des cellules qui contiennent un appareil "explosif" formé d'un long filament porteur d'un crochet et d'une ampoule qui contient un venin, l'actinocongestine, qui paralyse les proies. A l'état de repos, l'appareil est enroulé sur lui-même dans la cellule spécialisée. Un corps étranger vient-il en contact avec cette cellule, ou avec un petit appendice tactile dont elle est souvent garnie, le long filament se déroule avec la rapidité d'une flèche, s'accroche à la proie qui est dans le voisinage, un petit poisson, peut-être, déjà emprisonné par les tentacules, et le liquide nocif est inoculé.

[*Lire la suite page* 56]

PICCADILLY

UNE RUE CÉLÈBRE

Par CHARLES GORDON

(Exclusif au " SAMEDI ")

DU TEMPS de la reine Elizabeth (1558-1603), alors que les courtisans, les soldats et les poètes fusionnèrent leurs vertus en un code général, aux multiples facettes, de bon ton, un tailleur à la mode exerçait sa profession dans le Strand. Ce tailleur s'appelait Robert Baker. Il était réputé, notamment, pour les superbes collerettes joliment empesées de toile et de dentelle fines que portaient les gentilhommes de la cour. On appelait ces fameuses collerettes des "pickadels", et l'avisé maître tailleur avait donné le nom de Pickadelly Hall à la maison de campagne qu'il s'était fait bâtir auprès de Londres.

C'est ainsi, dit-on, que la route alors raboteuse qui passait devant le magasin du tailleur : la route de Reading, devint Piccadilly. Cette explication de l'origine du nom de Piccadilly n'est pas moins plausible que d'autres : par exemple, celles d'après lesquelles ce nom rappellerait l'habitude de cueillir les fleurs du chemin (to pick "dilly-flowers") ou bien le vieux mot hollandais : "Pickedellekens" (signifiant : la fin de tout) ; en tout cas, le nom est maintenant célèbre dans le monde entier.

Si Piccadilly a jamais été "la fin de tout", le terme de tout voyage, ni la gaîté ni le chic ne lui manquèrent ; ce fut la rue des dandys et des jolies femmes, faisant étalage de leur luxe sur toute sa longueur jusqu'aux terrains embroussaillés et infestés de voleurs qui, aux dix-septième et dix-huitième siècles, la séparait du village rustique de Kensington. C'était peut-être "la fin de tout", si l'on entendait alors par "tout" la ville de Londres. Car la barrière de péage à Hyde Park Corner marquait la limite de la capitale et, précisément à cet endroit, vers la fin du dix-huitième siècle Lord Apsley chargea les frères Adam, grands architectes de l'époque, de lui bâtir une maison qui, plus tard la résidence du duc de Wellington, est encore connue aujourd'hui comme le "numéro un, Londres".

L'ambiance de Piccadilly est à l'heure actuelle celle qu'elle a toujours été. Le nom même a un je ne sais quoi de désinvolte, d'ultra-chic. La rue est large, affairée, belle et débonnaire. C'est avec juste raison une des rues les plus célèbres du monde, où se trouvent des clubs, des hôtels, de grandes associations, d'imposantes maisons de rapport. Ses magasins sont de luxe, ses passants ont de l'urbanité, on y cultive le bonnes manières traditionnelles. C'est une rue caractéristique du "West End" (le quartier chic de Londres) dont, historiquement, elle fait partie ; son nom même vous le donnait à penser.

[*Lire la suite page* 56]

Photo, du haut, vue de Burlington Arcade, le passage couvert que Lord Georges Cavendish a fait bâtir à Londres en 1815. On y fait ses emplettes à l'aise par temps de pluie. — Au centre, Hyde Park Corner d'où l'on voit l'extrémité ouest de Piccadilly. — Ci-contre, l'église bombardée de St-James, l'une des nombreuses constructions de Sir Christopher Wren, architecte anglais reputé à travers le monde.

LE SECRET DE LA BELLE CHATELAINE

Récit sentimental

par J. LEMERCIER

I — JOURS DE DETRESSE

Monsieur le comte Adrien de Maury ignorait absolument où et comment il dînerait. Depuis le matin, ses moyens lui avaient permis de prendre un croissant arrosé d'un café-crème. Pourtant, à vingt-quatre ans, bâti en athlète, habitué à une existence confortable, les tiraillements d'estomac lui étaient particulièrement désagréables. N'importe quel travail, la situation la plus modeste, Adrien l'aurait acceptée pour manger, pour payer la chambre qu'il occupait dans cet hôtel de troisième ordre. Il lui suffisait d'écrire à son oncle, et se soumettre aux volontés du vieux maniaque pour rentrer en grâces et retrouver toute l'affection de ce parent original qui avait élevé son neveu, orphelin de père et de mère et sans fortune.

L'oncle, M. Gérard de Maury, possédait des richesses fabuleuses ; Adrien, unique héritier, devait un jour avoir le château, les fermes et les forêts ainsi que les importants capitaux solidement placés en bonnes valeurs, lorsqu'un désaccord fit que tout cassa.

Le vieux monsieur avait depuis de longues années une amie qu'il logeait dans une villa voisine de son domaine ; il ne laissait cette dame manquer de rien, mais n'aurait jamais consenti à donner son nom à cette personne dont il méprisait les origines.

Ce ménage irrégulier avait une fille, la grande Amédée, vingt-huit ans, osseuse, sans grâce et sans charme, aussi flatteuse et fausse que sa mère. Le châtelain Gérard adorait sa fille et pour lui assurer fortune et bonheur, le vieux monsieur eut l'idée de marier son neveu Adrien à la longue Amédée. Elle ne demandait pas mieux ; ce beau garçon, plus jeune qu'elle, lui plaisait beaucoup. Lui, cependant, ne voulut rien savoir.

Furieux, l'oncle chassa son neveu. Rupture définitive. Adrien préférait subir toutes les misères plutôt que de s'enchaîner à une épouse qu'il ne pouvait ni estimer, ni aimer. Le jeune homme ne savait donc plus à quel saint se vouer lorsqu'une lettre arriva.

Adrien, au début du mois, avait écrit à un ami de son oncle, un colonel retraité, qui, tous les ans, venait pendant la chasse passer quelques semaines sur les terres de Gérard de Maury. Toujours ce vieux soldat avait montré grande amitié au jeune Adrien.

C'est pourquoi celui-ci, prenant son courage à deux mains écrivit sa mésaventure et dépeignit ses embarras. Il n'espérait plus de réponse quand il ouvrit cette bienheureuse lettre, un billet laconique : *Viens me voir demain, huit heures.*

Inutile de dire qu'Adrien fut exact au rendez-vous. Le colonel accueillit le pauvre garçon avec cordialité :

— Mon petit, lui dit-il, ton oncle est un dingo, et quand je le verrai, je ne lui cacherai pas la vérité. Toi, tu as raison de ne pas marcher et d'envoyer au diable et ton oncle et ses poules. Mais cela ne fait pas bouillir ta marmite et ce ne sont pas les petites sommes que je pourrais t'avancer qui peuvent te tirer d'affaire. Il te faut une situation. Je connais une veuve, madame Vernon, qui vit avec ses deux filles dans un château moyennâgeux du sud-ouest de la France. Quel est le mystère qui retient ces trois personnes cultivées et riches dans ce coin sauvage, je l'ignore et cela ne nous regarde pas. Elles ne sont entourées que de rustres ; isolées, abandonnées, souvent elles ont peur. Elles désirent un intendant ; la présence d'un homme dissiperait leurs alarmes. Tu as appris chez ton oncle à administrer un domaine ; bon forestier, tu connais l'élevage et la culture. Tu empêcheras fermiers et métayers de trop voler leur propriétaire. La comptabilité de madame Vernon doit aussi avoir besoin d'un comptable. Tu es discret, tu ne chercheras plus à savoir ce que l'on ne veut pas te dire : tu ne seras pas assez sot pour jouer au galantin. Madame Vernon a toujours hésité à engager un intendant ; mais j'ai plaidé ta cause avec tant de chaleur que tu peux te présenter. La place est bonne, les appointements raisonnables et ton travail sera en rapport avec tes goûts. Comme tu es fauché, je vais te faire une petite avance pour t'acheter l'indispensable et payer ton voyage. Tu as aussi quelques dettes ?

— Non, je ne dois qu'une semaine à mon hôtel.

— C'est égal, dit le colonel, voici quinze cents francs ; tu me les rendras comme tu pourras. Voici l'adresse de madame Vernon. A l'instant même je vais écrire pour annoncer ton arrivée.

II — LA MAISON DES TEMPLIERS

Quittant la grande ligne, Adrien se fit cahoter pendant deux heures sur un petit tortillard avant d'arriver à une halte où il fut le seul voyageur à descendre. Un paysan l'attendait avec une carriole attelée de deux mulets. Le muletier s'avança vers le voyageur et lui adressa la parole en patois, langage qu'Adrien ignorait ; il comprit pourtant que ce rustre s'informait des bagages du monsieur. A part une petite valise, il n'y en avait point. Son hôtel payé et le prix du voyage enlevé il restait peu des 1,500 francs du colonel et Adrien, pour une raison majeure avait ignoré le wagon-restaurant accroché à son train. Malgré les appels désespérés d'un estomac bien maltraité depuis quelque temps, le futur intendant d'un riche domaine n'en admirait pas moins les sauvages beautés du paysage : montagnes, rochers, torrents, rien ne manquait. La piste rocailleuse, des vignes suspendues à flanc de côteau, des vallées où les cultures et les herbages irrigués témoignaient de l'activité de la population montagnarde, tout enchantait ce jeune homme heureux de s'évader de la grande ville bruyante, plus hostile à ceux qui sont pauvres que le désert et que la jungle.

Le muletier allongea le bras et du bout du fouet montra l'horizon : au sommet de la montagne, une antique bâtisse s'étalait, une forteresse moyenâgeuse, des remparts, des crémaux et, dominant le tout, un donjon formidable. C'est le château, la maison des Templiers.

La voiture roula sur un pont-levis et se trouva dans la cour d'honneur ; au fond, des bâtiments res-

taurés, encadrés à droite et à gauche par les ruines qui dataient du temps des croisades. Comme Adrien se retournait pour admirer la vue grandiose, car cette ancienne citadelle dominait la campagne à dix lieues à la ronde, le muletier le héla :

— V'là la dame Julie qui vient vous recevoir.

Une femme aux cheveux grisonnants, au visage anguleux, au regard dur, s'approchait, grande, l'air hommasse ; elle dit à une vieille servante qui la suivait :

— Martine, allez dire à ces dames qu'il est arrivé et demandez-leur ce que je dois en faire.

Puis elle s'éloigna sans plus s'occuper de l'étranger.

Le muletier partit avec son équipage et, seul sa modeste valise à la main, Adrien se comparait à un naufragé abordant une côte inhospitalière.

Martine, la vieille, réapparut en compagnie d'une jeune servante :

— Thérèse, dit la doyenne, conduis le monsieur à sa chambre, puis tu l'amèneras. On t'attend pour la soupe.

La brune Thérèse s'empara du léger bagage et guida le jeune homme vers une tour à droite des bâtiments, à l'opposé du donjon. Un escalier en pierres tournait à l'intérieur de cette antique construction ; les marches inégales conduisaient à un palier sur lequel d'un côté, la chambre du monsieur, grande salle ronde dans laquelle un vaste lit campagnard, une table où une douzaine de convives pouvaient festoyer à l'aise, des bancs, des escabeaux ; tout ce mobilier semblait fort petit dans cette salle immense.

Sur le même palier, en face de la chambre à coucher, une ouverture menait à un escalier extérieur qui permettait d'atteindre le sommet de la tour, la plate-forme, terrasse idéale pour les amateurs de grand air et de belle vue.

Adrien fit une rapide toilette et, quand il sortit, il trouva la jeune Thérèse assise sur la première marche. La jeune servante lui coula un regard inquiet :

— Vous n'aurez pas peur de dormir dans cette tour du diable ? Sainte Vierge ! Moi, j'aimerais mieux me sauver dans les bois. Je crains moins les loups que les démons et les fantômes qui font leur sabat là-dedans.

Adrien se contenta de sourire, car il ne comprenait que vaguement le patois de cette paysanne.

Thérèse, souple comme une jeune bique, précédait le monsieur et le conduisit droit à la cuisine qui, par son étendue, sa cheminée d'une dimension suffisante pour rôtir un bœuf, ses alignements de marmites et de casseroles de cuivre, évoquait l'image de la cuisine d'une riche abbaye des temps lointains.

Les domestiques étaient déjà à table.

Adrien reconnut l'infirmière assise près d'un colosse barbu ; il y avait quelques hommes, cochers et jardiniers. Tous se levèrent et Mme Julie s'écria en apostrophant Thérèse :

— Sotte ! c'est au salon qu'il fallait conduire monsieur.

S'adressant au grand barbu, elle dit encore :

— C'est le nouvel intendant. Et elle présenta : Thomas, mon mari. Nous sommes au service de madame depuis bien longtemps et nous lui sommes dévoués, elle est si bonne ! Excusez cette pécore de Thérèse. Je vais moi-même vous montrer le chemin. Qui dois-je annoncer ?

Adrien mit particule et son titre de comte dans sa poche et ne donna que son prénom.

Mme Julie ouvrit une porte et cria :

— Monsieur l'intendant.

En ce salon garni de meubles très beaux et très vieux datant des siècles passés, trois dames étaient assises, la mère et ses deux filles, l'automne, l'été et le printemps.

Mme Vernon, grande dame aux bandeaux blancs, salua Adrien d'une légère inclination de tête, puis désigna un siège.

— Monsieur, soyez le bienvenu. Avant toute chose, nous irons à table ; ensuite, si le voyage ne vous a pas fatigué, nous bavarderons un peu.

La fille aînée, grande et mince comme sa mère, avait sans doute à peine trente ans et pourtant ses cheveux grisonnaient déjà. En deuil, ses vêtements sombres augmentaient encore la pâleur d'un visage ravagé par la douleur et l'expression de tristesse des yeux brûlés par les larmes.

Mme Vernon la présenta :

— Madame la baronne de Lodève.

Adrien songea :

— Elle est veuve et de fraîche date ; une veuve inconsolable, hélas ! Il faut que le désespoir d'une femme soit bien grand pour qu'elle néglige sa beauté et sa coiffure ; pas un grain de poudre de riz !

Il se garda bien de dire un mot et se contenta de s'incliner profondément.

Madame Vernon présenta sa cadette :

— Mademoiselle Denise Vernon, ma seconde fille, un rayon de soleil dans cette triste demeure.

Adrien le croyait sans peine. Denise avait les charmes de la jeunesse et cet attrait que donnent l'innocence et la bonne éducation. La baronne de Lodève, il y a quelques années à peine montrait certainement les mêmes beaux yeux noirs, étincelants d'intelligence, le même teint diaphane. Mais les épreuves de la vie, ce sont les orages qui anéantissent tout.

A table, le nouveau venu se trouva placé entre madame Vernon et Denise, en face de la baronne de Lodève. Deux servantes assuraient le service. Thérèse apporta la soupière ventrue et la vieille Martine coupait le pain et débouchait le vin.

L'odeur fortifiante de la soupe grasse et le parfum de cette grosse boule de pain bis et frais, Adrien les aspirait et cela réveilla son appétit féroce, la fringale, avec tant de violence qu'il eut peur de défaillir ; il se raidit pour ne pas montrer sa faiblesse et il ferma les yeux.

— Mais mangez donc, lui dit Mme Vernon.

Alors il attaqua cette potée délicieuse, pommes de terre, haricots cuits en compagnie de toutes sortes de légumes avec du porc fumé. Le convive se maîtrisait pour ne pas aller plus vite que ses voisines ; un homme du monde ne doit pas montrer de la voracité. Madame Vernon devinait ce garçon très pâle qu'une première assiettée ranimait. La châtelaine, sans rien demander, servit elle-même une seconde portion plus copieuse que la première et elle dit :

— Ce potage campagnard ne vous plaît pas ? Vous mangez du bout des dents.

Adrien absorba ce viatique réparateur ; un verre de vin suivit :

— Le coup du médecin, disait la souriante Denise.

Et, ranimé, réchauffé, envahi d'un immense bien-être, capable de reprendre la bataille, le jeune homme se répétait :

— Attention, prudence, surveille-toi. Tu es l'étranger. Certainement, tu n'as pas que des sympathies parmi ces personnes.

Thérèse venait de poser un énorme dindon sur la table et la vieille Martine découpait ce magnifique rôti, elle exécutait ce travail avec une habileté qui témoignait d'une longue expérience, et dans ce pays où les truffes sont abondantes on en avait abondamment farci ce maître dindon.

Adrien se promettait d'y toucher à peine. Droit sur son siège, les coudes au corps, tenant le moins de place possible, il espérait, par sa modestie, désarmer son ennemie, cette jeune femme en deuil qui le fixait avec insistance, regards sévères, presque haineux.

Denise, la jeune fille railleuse, semblait fort disposée à rire des prouesses gastronomiques. Il n'y avait réellement que la mère, bienveillante et douce, qui inspirait confiance au naufragé. Et puis, après tout, que m'importe l'opinion de ces heureuses de la terre ! Après de si dures privations, puisque le destin m'amène au pays de Cocagne, je serais bien sot si je n'en profitais pas !

Il dévora une cuisse de la superbe volaille, il la rongea jusqu'à l'os, il en reprit. Il trouva encore de la place pour la salade qui accompagnait le pâté de foie gras, et Denise s'écria :

— Ah ! monsieur, c'est plaisir de vous avoir à table. Votre appétit est communicatif. Madame ma mère qui mange si peu et ma sœur encore moins, ont eu ce soir un fameux coup de fourchette. Je ne parle pas de moi, je suis une ogresse. Ah ! si cela pouvait continuer ! Ma sœur se tue avec son jeûne perpétuel. Si vous pouviez la guérir ! Ah ! Jeanne, si c'était vrai, te voir retrouver tes fraîches couleurs et ton embonpoint ! Bien entendu je ne te souhaite pas l'obésité du gros marchand du village, mais entre un tonneau et un manche à balai, il y a de la marge.

Sur les lèvres de la baronne il y eut un semblant de sourire et madame Vernon en fut émue, elle dit :

— Ah ! Jeanne, ma chère mignonne, si c'était vrai !

La mère alla embrasser sa fille :

— Non, non, ma chérie, ne pleure pas, espère, on ne peut toujours souffrir !

La baronne se leva, elle se dirigea vers le salon ; Denise rejoignit sa sœur.

Mme Vernon revint près d'Adrien et elle lui dit :

— Monsieur, ce n'est pas le travail qui manque ici. Un vieil et fidèle ami de notre famille, le colonel Henriot, vous a chaudement recommandé. Je sais que vous êtes d'une bonne famille, instruit, vous n'ignorez rien de l'économie d'un domaine ; vous êtes capable de remettre un peu d'ordre dans mes affaires. Depuis plus d'un an, je n'inscris plus rien, ni recettes, ni dépenses ; mes fermiers, métayers et locataires me payent ou ne me payent pas, je l'ignore. Ma fille Denise vous guidera pour vous présenter aux paysans, à mes gardes forestiers, ainsi qu'aux notaires chez lesquels j'ai des intérêts. Vous vérifierez également mes comptes en banque. Je vais aller vous chercher livres et paperasses, débrouillez-vous pour installer un bureau dans votre logis, dans la tour. Les domestiques vous apporteront les meubles qui vous sont nécessaires ; les greniers en sont pleins. Vous êtes le maître. Je vous demande une seule chose, c'est de vous approcher le moins possible du donjon, de n'y pénétrer jamais, cette antique bâtisse peut s'écrouler d'un moment à l'autre Allez, maintenant, rejoindre mes filles qui sont au salon. Quand je vous aurai remis les papiers, vous irez prendre un repos nécessaire après les fatigues d'un long voyage.

Adrien poussa la porte, mais il s'arrêta sur le seuil Les deux sœurs, debout l'une en face de l'autre, parlaient avec vivacité.

L'oreille fine, le jeune homme entendit bien malgré lui, la baronne qui disait :

— Pourquoi recevoir cet inconnu ? L'installer à notre foyer ? Maman a-t-elle l'intention de révéler notre secret à tout le monde ?

— Jeanne, cria Denise, n'est-il pas indispensable d'avoir un comptable ? et un intendant ? Les métayers nous trompent ; savons-nous comment les gardes opèrent pour vendre les coupes de bois ? Je ne dis pas que nous marchons à la ruine, mais il est grand temps d'ouvrir les yeux. Ensuite, voulons-nous mourir de neurasthénie dans ces ruines où nous vivons comme des prisonnières ? Et puis, je t'avoue, j'ai peur. La présence de ce jeune homme me rassure... il peut nous défendre.

Adrien jugea bon de sortir, de refermer la porte, puis il frappa fortement. Mme Vernon revenait déjà, apportant une pile de dossiers qu'elle remit au nouvel arrivant.

C'était l'heure de la séparation.

Thérèse, avec une lanterne, devait éclairer pour la traversée de la cour.

— Non, disait la jeune servante, j'ai trop peur, il faudra que je revienne toute seule.

Alors, Adrien prit la lanterne, grimpa l'escalier de pierres, atteignit la grande salle de la tour qui devait lui servir de chambre à coucher et de bureau. Les fantômes qui effrayaient tant Thérèse, le nouvel intendant s'en moquait, il poussa pourtant les verrous de la lourde porte et, tout habillé, il se jeta sur son lit.

La fatigue, le repas copieux surtout pour quelqu'un qui, depuis des semaines vivait comme un anachorète, et puis cette foule d'impressions :

— Ferais-je affaire ? Est-ce une situation ? Si je pouvais économiser assez pour rembourser d'abord le colonel et puis épargner un peu d'argent pour partir en Afrique, m'engager. J'ai le grade de sous-lieutenant, mais j'aurais honte d'arriver à l'escadron comme un va-nu-pieds. La châtelaine, quelle dame aimable ! Sa fille aînée, la baronne, me plaît moins ; elle est malade certainement. Sans doute les médecins ont ordonné le repos, le calme, le silence, le grand air. Mais mademoiselle Denise, quelle ravissante apparition, tous les charmes, toutes les grâces, et spirituelle !

C'est en rêvant aux grands yeux sombres de la jeune fille que le jeune homme s'endormit. Le festin plantureux qu'il digérait avait sa part de responsabilité dans le sommeil de plomb qui écrasait le dormeur. Pourtant, il

[Lire la suite page 14]

L'HEURE DU BAIN

Ayant emprisonné l'abondance dorée
De ses cheveux bouclés dans un bonnet étroit,
Un indiscret maillot serrant son buste droit,
La baigneuse descend vers la basse marée.

C'est l'instant du couchant. L'atmosphère est nacrée ;
Sable d'or, ciel de pourpre, océan bleu de roi...
Et l'indolente va se livrer sans effroi
Aux tièdes baisers de la vague moirée.

Oh ! l'ivresse de l'eau ! L'heure du bain lui plaît.
Elle avance, évitant coquillage ou galet,
Jusqu'au bord où le flot sur le sable s'irrite.

Et bientôt l'Infini penché sur sa beauté,
Qui se laisse bercer dans les bras d'Amphitrite,
Croit voir naître à nouveau Vénus Aphrodité.

Dessin de JEAN MILLET

La femme, l'humble épouse ne sait comment remercier.

TENDRESSE

Nouvelle par

YVONNE FOURDRAIN-DENUTTE

Son pas lourd et las s'écrase sur l'escalier et l'homme, abattu, ne fait rien pour en amortir le bruit. L'immeuble tout entier dort et les marches, surprises dans leur repos nocturne, geignent sous le poids qu'on leur impose.

... Tout dort dans la maison... sauf pourtant Madeleine Verlant, l'épouse de l'homme qui rentre si tard, ce soir.

Depuis plus d'une heure, l'oreille de la femme n'est plus qu'un appareil enregistreur exacerbé, qui perçoit jusqu'aux plus petits souffles de l'air. Figé au creux du lit, son être est tellement immobile qu'on pourrait le croire sans vie, mais l'esprit bouillonne de pensées où l'angoisse, le découragement et l'espérance se combattent à armes inégales.

... Elle a entendu son mari rentrer, et son anxiété s'accroît en même temps que son fol espoir meurt.

... Non ... il n'a pas réussi dans sa démarche : tout a échoué. S'il était victorieux, son pas, dans l'escalier serait plus hâtif, moins pesant de lassitude.

La clef, dans la serrure, a grincé, comme à regret, comme si l'homme se demandait s'il devait entrer ou repartir.

Dans le vestibule, un corps vient de se laisser choir, toutes forces épuisées, sur la banquette de chêne.

Madeleine a envie de bondir hors de sa couche, d'entourer de ses faibles bras de femme le torse solide et anéanti de son mari, vaincu par la vie et par les luttes répétées qu'il lui a fallu engager avec elle.

Mais elle redoute l'orgueil du mâle qui ne s'accorde cet instant d'abandon, que parce qu'il se croit seul, hors de la vue des siens.

... Si elle apparaissait... — elle le connaît — il se redresserait par un ultime effort de sa volonté à bout, il se redresserait et il essaierait d'extraire de son âme déchirée, quelques belles paroles optimistes dans le but de rassurer son épouse.

Elle sait, depuis deux jours seulement, que la situation de son mari est tragique. Leurs dernières économies ont été englouties dans une affaire mauvaise de leur enfant unique : Un brave garçon, leur petit, mais ignorant des roueries qu'il faut parfois déployer pour « tenir » dans les périodes difficiles. Le commerce qu'il avait repris, grâce à l'avance de fonds de ses parents, venait de sombrer... et il était sans ressources, incapable de rembourser le moindre sou à sa famille.

Et Jean Verlant, arrivé à la soixantaine, devait pour subsister, s'accrocher à son poste de vieil employé qu'il tenait, depuis quarante ans, dans la même maison.

Or... la veille, son patron lui avait signifié qu'en raison de son âge... il ne pouvait plus le garder, que des jeunes briguaient sa place... et que dans trois mois, il pourrait se considérer comme libéré de ses devoirs envers sa maison.

Peu de temps avant seulement, le couple avait appris l'effondrement du commerce de leur fils et l'engloutissement de tout leur avoir.

Alors, faisant abstraction de son amour-propre, Jean Verlant avait décidé aujourd'hui de « parler au patron » et d'obtenir de lui le maintien de son poste.

... Il avait échoué, c'était sûr... et toute la journée il avait dû errer comme un misérable, pour arriver si tard et si las, au gîte !

... A présent l'homme entre dans la chambre, sur la pointe des pieds, pour ne pas troubler le repos de l'épouse. Il se penche un peu sur elle afin d'entendre son souffle. Madeleine, paupières closes, feint le sommeil. Alors, il se relève, et avec les mêmes gestes découragés et lourds, il se dévêt.

Il a fait la nuit dans la pièce et il se glisse auprès de sa femme. Celle-ci, sans mouvement, écoute le silence de son compagnon.

Tout à coup, face écrasée sur l'oreiller, il halète puissamment... sa respiration se précipite, et à grands hoquets réprimés en vain... il sanglote !

Cette douleur mâle qui ne veut pas se montrer, qui s'est, depuis deux jours, dissimulée derrière un sourire résigné, matée par une volonté encore extraordinairement agissante... et qui se brise, là, tout à coup, parce qu'elle n'en peut plus... qu'elle a trop lutté... et qu'elle est vaincue... et qu'elle se croit sans témoins, a quelque chose d'affreux à contempler, ainsi.

La femme est bouleversée. Elle voudrait saisir cette tête rebelle, la couvrir de baisers maternels et dire comme à un petit enfant :

« Pleure... mon Jean, vide ton coeur trop lourd ! Ne me cache pas tes larmes ! N'essaye pas de me leurrer pour m'éviter des soucis ! Je sais tout ce qu'a d'affreux notre situation, mais je suis forte !

« Tu as soixante ans. Tu es grand, résistant, tes épaules sont larges, ton masque est encore beau et énergique. J'ai cinquante ans, je suis petite, mince, faible, mes cheveux blanchissent et mon visage se ride...

« Je suis presque plus vieille que toi, mais je suis forte, malgré mon air chétif... Je suis forte parce que je t'aime, de toute ma tendresse maternelle et que pour te consoler, je retrouverais, j'en suis sûre, les mots que je disais, jadis, à notre petit.

« ... Tiens, ce matin, quand tu étais parti, il est venu, notre fils. Dans mes bras, il a sangloté sur l'effondrement de son avoir, du nôtre, sur la perte de sa foi en l'avenir. Je l'ai réconforté, j'ai séché ses larmes et il m'a quittée, allégé de ses peines et lesté d'espoir.

« ... Mais, je te connais, mon Jean, je sais que tu ne me laisseras pas faire. Tu aimes ma tendresse, mais tu ne veux pas de ma pitié. [*Lire la suite page 57*]

UN REPAS QUI *Promet d'être un vrai régal*

Votre appétit peut se réjouir — car on a fait des emplettes pour lui. On a choisi le plus succulent blé d'Inde sucré qui soit, des tomates rouges et mûries au soleil, des fèves de Lima tendres et une douzaine d'autres légumes pour votre souper. On a acheté du boeuf maigre et on l'a fait mijoter pour avoir un bouillon copieux et appétissant. Puis on a mélangé ensemble avec soin les légumes et le bouillon de boeuf — pour obtenir — la Soupe aux Légumes Campbell's.

Oui, voici un souper — prometteur — car il se compose d'une soupe dont bien des mères disent qu'elle "est presque un repas à elle seule". Régalez-vous bientôt de la Soupe aux Légumes Campbell's — et vous souhaiterez que toutes les promesses du monde soient tenues de cette façon.

Je suis belle et j'ai des frou-frous,
Ma poche est tout' pleine de sous . . .
Grâce à Campbell's et à ses soupes
Je puis choisir parmi ce groupe
D'une à 19 selon mes goûts !

SOUPE AUX LÉGUMES *Campbell's*

SORTES, AU CHOIX . . . Asperges • Fèves avec Bacon • Bœuf • Bœuf et Nouilles • Bouillon • Céleri • Poulet • Poulet et Gombos • Poulet et Nouilles • Clam Chowder • Consommé • Crème de Champignons • Queue de Bœuf • Pepper Pot • Potage Ecossais • Tomates • Légumes • Légumes et Bœuf • Légumes à la Végétarienne.

PRÉPARÉE PAR CAMPBELL'S AU CANADA

RECHERCHEZ L'ÉTIQUETTE ROUGE-ET-BLANC

Pères et fils travaillent côte à côte aux usines Studebaker. Ces équipes, perpétuant une tradition qui date de la fondation de la maison Studebaker, il y a plus de 95 ans, sont le gage d'une main-d'oeuvre rigoureusement uniforme, d'une année à l'autre. Ci-dessus, un vieil employé, Stanley Lipowski, et son fils, Stanley Frank.

Chaque nouvelle Studebaker d'après-guerre incorpore une main-d'oeuvre digne de votre confiance

Modèle hors-pair qui vous séduira ! Quelle joie quand vous devenez le fier possesseur de ce coupé à 5 places—ou de toute autre Studebaker 1947 si distinctive—Champion ou Commander ! Studebaker est, de loin, la première auto d'après-guerre à plus d'un autre point de vue. La première à avoir des freins à réglage automatique et la "lumière obscure" sur le tableau de bord—la première, également, à offrir une maniabilité nouvelle et un roulement d'un confort nouveau genre.

Vous ne payez pas plus pour la valeur supplémentaire due à la méticulosité Studebaker

PRESQUE tout automobiliste saisirait avec empressement l'occasion d'être le fier possesseur d'une nouvelle Studebaker d'après-guerre, d'un style si distinctif.

Mais les gens les plus fiers de cette auto 1947 ultra-moderne, et pour cause, sont les artisans qui la construisent. Leur maîtrise exceptionnelle et leur coopération en ont permis la réalisation.

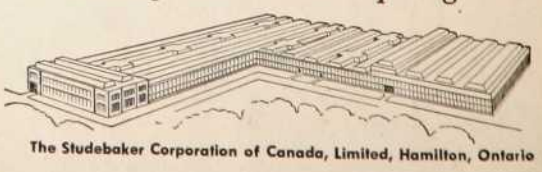
La plupart des bons citoyens travaillant aux ateliers et aux lignes de montage Studebaker sont des vieux employés de la compagnie. Beaucoup d'entre eux font partie d'équipes uniques "père-et-fils."

Ce sont des gens qui ont leur propre maison, qui y sont profondément attachés et qui, en tant qu'excellents citoyens, savent assumer leurs responsabilités. Pour cette raison, les effectifs ouvriers de la Studebaker constituent une force permanente et stable, et la confiance qu'ils inspirent se reflète dans l'exécution magistrale des moindres détails de construction de la Studebaker.

Cette observation, par la main-d'oeuvre Studebaker, de rigoureux prototypes de qualité établis de longue date, assure aux autos et aux camions Studebaker un rendement exceptionnel qui vous permet de rouler économiquement et sans ennuis pendant des milliers de milles. Tout cela sauvegarde votre placement jusqu'au jour où, échangeant votre Studebaker, vous obtiendrez le taux maximum de reprise.

STUDEBAKER

De loin, la première auto d'après-guerre



The Studebaker Corporation of Canada, Limited, Hamilton, Ontario

DANS LE MONDE SPORTIF

PAR OSCAR MAJOR

LES ATHLETES PROFESSIONNELS DE JADIS ETAIENT-ILS MEILLEURS QUE CEUX D'AUJOURD'HUI ?

A l'occasion du récent retour au baseball du célèbre Babe Ruth, l'ancien sultan des coups de circuit des ligues majeures, à l'occasion de la nomination au Panthéon du Hockey de l'incomparable Aurèle Joliat, la querelle des joueurs anciens et des jeunes de nos jours est en passe de devenir d'actualité.

Les vieux partisans du baseball et du hockey mettent une certaine malice et beaucoup d'orgueil à prétendre que les As de leur temps étaient supérieurs en qualité à leurs successeurs, étoiles de nos jours. Dernièrement, on a ébauché des comparaisons entre le champ extérieur des Red Sox de Boston de 1910 à 1915, composé de Harry Hooper, Tris Speaker et Duffy Lewis, et le meilleur champ extérieur de nos jours. On a fait de même pour le hockey : les lignes Gagnon-Morenz-Joliat, Bill Cook-Frank Boucher-Bun Cook, Jackson-Primeau-Conacher contre les meilleurs de nos jours : Richard-Lach-Blake, Schmidt-Bauer-Dumart, etc.

Un grand nombre d'experts en baseball ont déclaré que le trio Hooper-Speaker-Lewis était d'une classe supérieure aux voltigeurs actuels Joe DiMaggio, Slaughter, Dixie Walker. Nous épousons leur façon de voir sous ce rapport. Il en est de même aussi au sujet de l'incomparable Ty Cobb et du Sultan des coups de circuit Babe Ruth, dont les records sont apparemment insurpassables. Cependant, nous ne faisons pas partie de la classe des gens qui s'écrient à tout instant : « Ah ! de mon temps ! c'était bien mieux ! » En voici les principales raisons :

Il n'y a aucun motif pour que les joueurs de baseball professionnels vaillent moins que leurs prédécesseurs — Ty Cobb, Babe Ruth, Speaker, Lewis et Hooper sont des exceptions. Nous pourrions mettre peut-être, à l'actif des anciens athlètes, un peu plus de zèle, de conviction, de foi sportive, d'enthousiasme, un peu plus, sans doute, de ce que nous pourrions appeler de feu sacré. Au point de vue physiologique général, l'humanité n'accuse aucune régression. Les athlètes actuels ne sont pas plus mal fichus que leurs ancêtres. En revanche, que de supériorité n'ont-ils pas sur ceux qui vinrent avant eux ? L'âge moyen de la vie est en progression, grâce à l'hygiène, au régime alimentaire. Le modèle de nos jeunes générations est en net perfectionnement. Les malingres d'autrefois sont de moins en moins nombreux. Et les athlètes de 18 à 30 ans ont encore pour eux le perfectionnement des méthodes, des préparations, de l'entraînement. Dans aucun sport athlétique, la majorité des records mondiaux ne sont restés stationnaires. Nous ajoutons qu'avec les moyens meilleurs d'aujourd'hui, bon nombre d'anciennes gloires du sport auraient réalisé des performances supérieures à celles qu'elles réalisèrent.

Oui, de tous temps, on s'est plu à comparer les athlètes anciens aux nouveaux. Les vieux piqués du sport prônent la supériorité des anciennes étoiles. Les plus jeunes partisans défendent leurs contemporains avec une chaleur enthousiaste, comme il se doit, d'ailleurs. Vous vous rappelez, lorsque Dick Irvin déclara que le club de hockey Canadien des saisons 1945-1946-47 était supérieur aux fameux Canadiens de 1929-30-31, un certain nombre de vieux partisans du hockey de jadis furent prêts à fumer les ongles du gérant Irvin, à tel point qu'ils ne lui parlent plus, depuis près de deux ans. Entre nous, ces gens poussent le chauvinisme un peu trop loin !

Pour pouvoir discuter en toute indépendance, il faut être également distant du point de vue des grands-pères, trop enclins à louer le passé, comme de l'opinion des jeunes, amoureux du présent. En un mot, il faut examiner la question de la manière la plus objective possible. Pour ce faire, il semble nécessaire de tracer un bref historique de la boxe moderne.

QU'A-T-ON FAIT DU STYLE SCIENTIFIQUE, EN BOXE ?

La boxe n'échappe pas à cette discussion. L'on se plaît à mettre en parallèle, par la pensée, les Sullivan, Corbett, Fitzsimmons, Jeffries, Jack Johnson, Jack Dempsey, Stanley Ketchell, Dixon, Benny Leonard, Al Brown, etc., avec les meilleurs boxeurs d'aujourd'hui, Joe Louis en tête.

Aux débuts de la boxe, celle des combats à poings nus, il n'était aucunement question d'éviter les coups. La puissance de frapper, la faculté d'encaisser les coups et la résistance assuraient la victoire. Pendant une trentaine d'années, l'art de l'esquive plut aux spectateurs et fit école jusqu'au commencement de la Grande Guerre de 1914. Au contraire, la période d'après-guerre fut marquée par l'éclosion d'un genre nouveau, fait de moins de finesse et de plus d'ardeur. On se bat brutalement, aveuglément, sans souci des accessoires. On voit encore des boxeurs scientifiques, en très petit nombre, mais ils font figure d'ancêtres. On dit d'eux qu'ils ont peur des coups de poing, parce qu'ils ne les prennent pas tous sur la figure.

Quelles sont donc les raisons de la disparition du style scientifique, dans la majorité des cas ? Notre époque actuelle est placée sous le signe de la vitesse. Il faut réaliser, en toutes choses, dans le minimum de temps, franchir un continent en une dizaine d'heures, faire un champion en quelques mois. Pour cela, il ne faut pas s'embarrasser de détails.

On n'a pas le temps d'apprendre à boxer. La sélection se fait par l'ardeur brutale et la force aveugle, afin que les gérants des boxeurs et les promoteurs fassent le plus d'argent possible, dans le plus court espace de temps, à l'aide de journalistes peu scrupuleux. Alors que, pour faire un boxeur scientifique, il faut un enseignement patient donné par des experts, il n'est que de lâcher bride au tempérament des jeunes boxeurs pour en faire des batailleurs.

Au renouvellement, toutefois, du genre pugilistique il y a une raison de psychologie. La boxe fut l'objet de révolutions successives, depuis cent ans : le combat brutal à poings nus, jusqu'en 1892 ; l'esquive, le jeu de pieds ou de jambes, la science jusqu'en 1930 ; la bagarre jusqu'à aujourd'hui, où le public sanguinaire aime le sang et les mises hors de combat. En vertu des lois d'alternance, nous escomptons qu'après la prochaine guerre les pugilistes feront un retour à la boxe scientifique, le jour où l'on aura mis à la raison la plus grande partie des profiteurs et tous les exploiteurs.

De tout ce qui précède, on voit combien il est difficile de vouloir comparer les champions d'hier à ceux de nos jours.

La qualité primordiale d'un pêcheur est la persévérance. A bien examiner cette photo, on peut constater que M. EDMOND CLOUTIER, imprimeur du roi, à Ottawa, n'en manque pas. Pour ce pêcheur endurci, aucun endroit n'est accessbile ! *Photo Armour Landry.*

fut réveillé : galopade dans l'escalier, le bruit d'une chaîne râclée sur les marches de pierre, un choc violent contre la porte, puis la voix énergique d'un homme, quelques jurons auxquels répondaient des grondements de bête... un belluaire aux prises avec un fauve. Puis, plus rien... le silence sépulcral !

Cela ne dura pas une minute.

Adrien se leva, fit de la lumière, courut à la porte, ouvrit, appela. On ne répondit pas.

Alors Adrien se dit :

— C'est un cauchemar, digestion laborieuse.

Il se déshabilla, se coucha et ne fit qu'un somme jusqu'au matin.

III — DENISE

Le lendemain matin jusqu'à midi, Adrien travailla, classant les factures, alignant des chiffres. Un expert comptable ne pouvait mieux faire.

La vieille Martine vint le chercher pour le déjeuner.

Mme Vernon et Denise étaient seules à table, la baronne ne parut point.

— Avez-vous bien dormi ? demanda la châtelaine. La voix tremblait un peu et, dans les yeux de Denise, se lisait une curiosité anxieuse.

— Madame, répondit le jeune homme, je vous remercie, j'ai passé une nuit excellente.

— Rien ne troubla votre sommeil ?

— Non. J'ai bien eu un semblant de cauchemar. Il me sembla que l'on ébranla ma porte, mais quand j'ouvris, je ne vis rien. Je dois cette hallucination à l'excellent pâté dont j'ai sans doute abusé hier soir. Juste punition de ma gourmandise.

Très pâle, Denise se rapprocha :

— Il ne fallait pas ouvrir votre porte.

— Tais-toi, murmura Mme Vernon sur un ton de prière.

La jeune fille s'écria :

— Il faut pourtant avertir monsieur ; il doit se tenir sur ses gardes.

— Oui, dit la mère. Le mari de dame Julie doit garder une bête dangereuse, un loup probablement, et cette nuit cette bête trompa la vigilance de ses gardiens. Cela doit finir, oui, oui, il le faut ! Ah ! que Dieu nous aide ! Mais nos ennuis intimes ne doivent pas vous intéresser. Je suis d'accord avec ma fille Jeanne de ne pas vous mêler à cette histoire. Donc, monsieur, je crois que vous avez bien employé votre matinée, vous avez maintenant un aperçu de l'écheveau que vous aurez à démêler, je ne suis pas en état momentanément de m'occuper de ces questions. Mais Denise me remplacera. Votre collaboration sera utile. Bien entendu, votre rôle consistera à défendre mes intérêts matériels, révision du bail de chacune de mes fermes, faire une liste de toutes les sommes qui me sont dues, surveiller mes forestiers. Mais ici, dans cette maison, rien ne doit vous regarder, c'est une question indispensable pour assurer et affermir votre situation d'intendant. Après ce pressant appel que je viens de faire à votre discrétion, je pense que vous m'avez comprise... allons déjeuner.

Mme Vernon, souffrante, se retira presque aussitôt, et c'est en tête à tête avec Denise que le nouvel intendant prit son repas.

Adrien allait journellement côtoyer et travailler avec cette jeune fille, tantôt énergique et pratique, puis hésitante et timide ; des instants de confiante familiarité auxquels succédaient toutes les méfiances d'une personne orgueilleuse et distante. Les jolies femmes sont capricieuses. Adrien s'en aperçut.

— Monsieur, lui dit Denise, dans cette pièce immense que nous baptisons le salon, je ne sais trop pourquoi, et qui ne sert à rien, nous allons choisir un coin, là-bas, devant cette fenêtre par exemple, et nous installerons notre bureau, une table, quelques tiroirs et casiers pour le classement des dossiers, et vous serez très bien. Cela est préférable à votre pigeonnier dans la tour où du reste, les convenances m'empêcheraient de monter. Remarquez, monsieur, que je suis une ignorante en comptabilité ; mais je connais le domaine, je vous dirai ce que je pense de chacun des fermiers et aussi des gardes-chasse. On vole madame ma mère avec désinvolture ; il faudra mettre de l'ordre dans tout cela. Les fortunes les plus importantes ne résistent pas à ce grignotement continu. Savez-vous monter à cheval ?

— Sous-lieutenant de cavalerie, répondit Adrien en souriant.

Denise éclata de rire :

— Excusez-moi, je le savais, mais je suis si distraite. Nous visiterons donc l'écurie, il y a une demi-douzaine de chevaux de selle qui seront utiles pour parcourir le domaine. Je pense aussi vous équiper. J'en ai déjà parlé à ma sœur, elle a bottes, housseaux et vêtements de cavalier qu'elle vous donnera ; cela vient de son mari.

Adrien profita de l'occasion et il demanda :

— Madame la baronne est veuve ?

Il regretta sa question indiscrète. Denise le foudroya d'un regard où il y avait de la surprise, de la colère et aussi un peu de mépris. Ce monsieur ne devait-il pas observer une réserve totale ? Ne s'immiscer en rien dans la vie intime de ses maîtres ? Car enfin, un intendant n'est-il pas un salarié ?

Cet accès de mauvaise humeur ne dura pas, Denise retrouva son sourire et elle dit :

— Vous êtes certainement chasseur, monsieur Maury, et bon tireur. Moi aussi, j'aime à battre bois et guérets et bien rarement je reviens bredouille. Nous avons ici une jolie collection d'armes, c'est par elle que nous commencerons.

Au premier étage, une vaste pièce, meublée sommairement d'une table et de chaises ; tout autour de la salle d'armes, des vitrines à portes vitrées. Denise en ouvrit une et sortit un léger fusil de dame :

— C'est le mien, fit-elle, un calibre vingt, il est excellent. Je vous conseille plutôt ce calibre douze. Si vous attaquez la grosse bête, cerfs ou sangliers, il vous faut quelque chose de sérieux. Emportez-le, monsieur Maury, gardez-le dans votre chambre ; prenez aussi une cartouchière. En ce désert, il est bon d'avoir toujours de quoi se défendre à portée de la main. Regardez ce gentil revolver, le voulez-vous? Mais, monsieur, vous ne pouvez pas toujours sortir votre fusil en bandoulière !

— Mademoiselle, répartit Adrien en riant, je suis un sportif et un homme ne me fit jamais peur.

Denise se hérissa et frappa du pied :

— Prenez des précautions. Malheureux, cette nuit, si par hasard, les verrous de votre porte avaient cédé, vous étiez perdu. Si cette visite nocturne se renouvelle, ce petit joujou nickelé vous permettra d'abattre l'indésirable visiteur comme un chien enragé. Je ne peux rien ajouter, ne discutez pas, obéissez-moi aveuglément. Gardez ce revolver en poche, portez fusil et munitions dans votre chambre et venez me rejoindre aux écuries. J'ai déjà envoyé Martine porter un paquet où vous trouverez une tenue de cavalier qui sera peut-être un peu grande mais à la guerre comme à la guerre.

Adrien se hâta d'endosser l'élégante tenue qui semblait avoir été faite sur mesure, même le feutre de bonne marque le coiffait bien.

Devant les écuries, Adrien trouva Denise en compagnie de sa mère et sa sœur. La jeune fille portait le costume des cavalières modernes, culottes, guêtres qui permettent aux dames de monter comme les hommes. La baronne, fidèle à l'équitation classique, avait la longue jupe des amazones, Mme Vernon dit au jeune homme :

— Nous avons décidé Jeanne à vous accompagner dans votre première sortie et nous en sommes bien heureuses ; elle a tant besoin de distractions !

La baronne regardait fixement Adrien et soudain, elle fondit en larmes. Dans les bras de sa sœur, elle sanglotait ; son pauvre corps amaigri secoué par d'affreuses souffrances. Denise, angoissée, criait :

— Pardonne-moi, c'est ma faute, j'aurais dû penser à toi, ma pauvre chérie.

Mme Vernon courut à ses filles et, baisers, caresses, douces paroles, calmèrent la baronne. Elle voulut renoncer à sa promenade ; les supplications de Mme Vernon lui firent changer d'avis.

Le bonhomme, celui, qui avec une carriole était venu attendre Adrien à la gare, remplissait également les fonctions de garçon d'écurie ; il avait sellé trois chevaux, des tarbais aux jambes fines, montures nerveuses.

Adrien salua la baronne et, la soulevant comme une plume, il l'installa sur sa selle d'amazone. Denise, sans se servir des étriers, sauta sur le dos de son cheval, le jeune homme enfourcha sa bête et suivit les cavalières déjà en route.

Mme Vernon saluait de la main et criait :

— Bonne promenade, mes mignonnes, pas d'imprudence. Monsieur Maury, veillez sur elles.

Après cinq minutes de trot allongé qui tempéra l'ardeur que les chevaux montrent toujours en sortant de l'écurie, une montée permit de reprendre le pas, et marchant de front Adrien, entre les deux sœurs, fit tout son possible pour plaire ; gentilhomme parfait, causeur spirituel, il se dépensa sans compter. La baronne s'animait, elle s'intéressait aux histoires de ce charmant jeune homme. Les joues de la jeune dame étaient moins pâles, la tristesse disparaissait des pauvres yeux et, parfois un sourire apparaissait sur les lèvres blanches.

A la maison forestière, résidence des gardes-chasse du domaine, l'épouse du forestier offrit une collation. Denise prit Adrien à part et elle lui dit :

— A demain les affaires sérieuses. Nous reviendrons tous deux examiner les livres et les comptes du garde chef et nous jugerons si la gestion est satisfaisante. Aujourd'hui, ne nous occupons que de ma sœur. Pour la première fois depuis longtemps, j'ai revu Jeanne s'égayer, son morne regard s'éclairer. Va-t-elle enfin surmonter les coups du destin ? Vous serez l'artisan de ce miracle. Ma mère autant que moi nous vous en serons reconnaissantes. Mais faites attention, une parole imprudente peut tout compromettre.

Assez perplexe, Adrien se faisait l'effet d'un pauvre type auquel on bande les yeux avant de le lâcher dans un magasin de porcelaine.

Cette Denise, quelle créature fascinante ! Tantôt avec des yeux sombres comme un ciel menaçant, ou s'éclairant de tous les rayons d'un soleil printannier.

Et la voix enchanteresse de cette jolie fille ! Chaque parole vibrait comme une cloche d'argent et résonnait jusqu'au fond du cœur de l'impressionnable Adrien.

Le retour à la maison fut une agréable chevauchée, le repas du soir presque gai, et c'est de ses deux mains que Mme Vernon pressa celle du jeune homme au moment de la séparation.

Dans sa chambre de la tour, Adrien ferma sa porte, puis il s'accouda à sa

[*Suite de la page 9*]

LE SECRET DE LA BELLE CHATELAINE

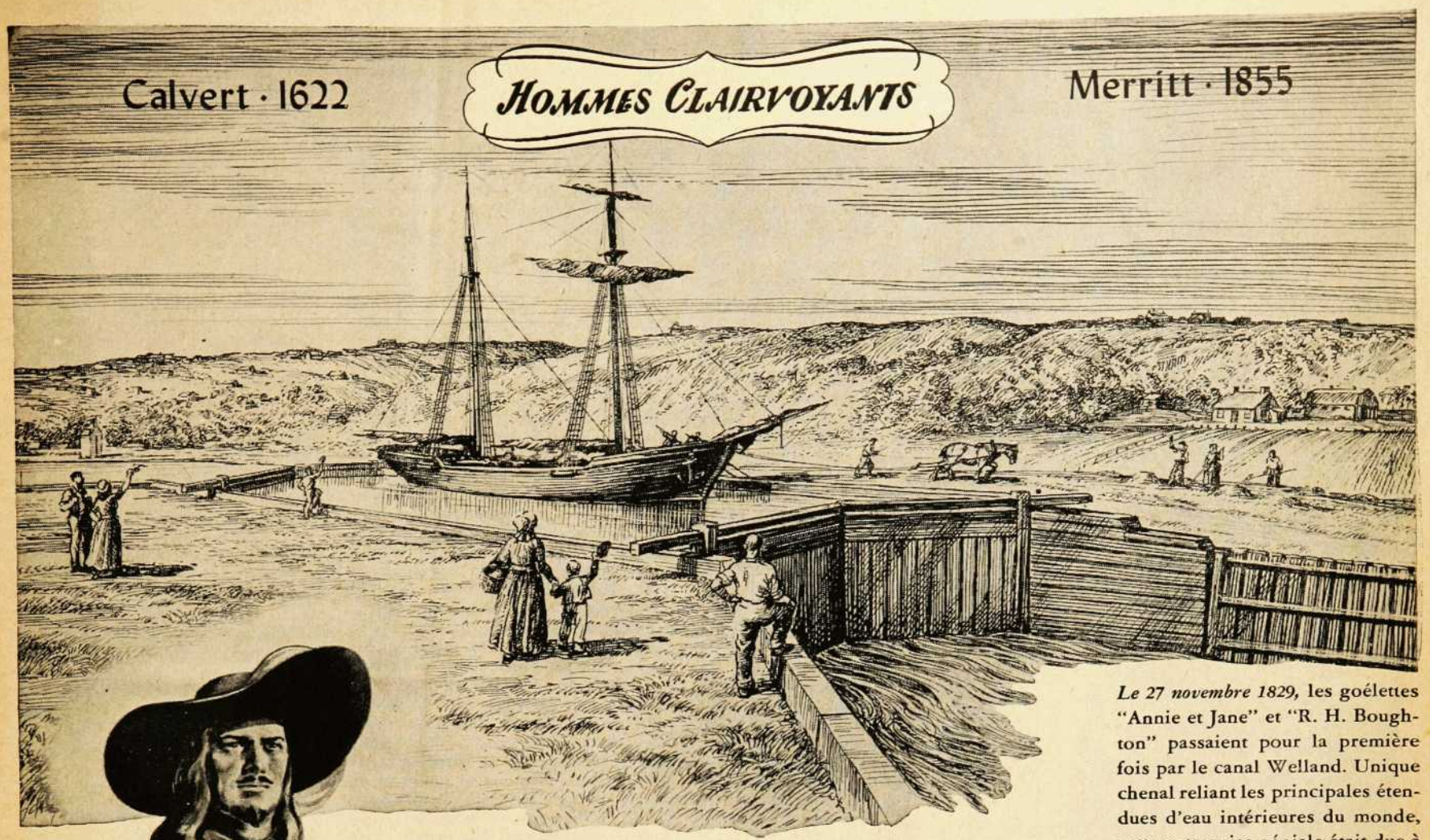
L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

8	4	6	2	7	5	8	3	7	4	6	2	8	5	7	3
O	U	P	G	U	A	N	P	N	N	R	E	V	M	E	R
4	8	3	7	6	2	5	8	3	7	2	6	5	4	7	2
E	O	O	A	O	N	I	U	B	U	T	F	T	G	B	I
4	7	2	6	5	3	8	6	2	4	7	3	8	2	7	4
R	A	L	I	I	L	S	T	B	A	I	E	C	I	N	N
7	4	6	3	7	2	8	5	4	7	2	6	8	3	7	4
E	D	S	M	F	L	R	E	E	I	L	A	I	E	N	D
8	2	7	4	3	6	5	8	2	7	4	6	3	7	5	8
T	E	A	E	D	U	R	I	T	N	C	G	I	C	E	Q
6	4	7	3	8	5	2	7	4	6	3	8	7	2	5	6
M	I	I	M	U	N	B	E	S	E	P	E	R	L	O	N
6	4	8	2	5	4	6	3	5	7	4	6	3	8	5	2
T	I	R	E	U	O	E	O	E	E	N	S	T	A	E	U

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef, de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller. King Features, Inc.



Peint pour Calvert par Adam Sherriff Scott, R.C.A.

Le 27 novembre 1829, les goélettes "Annie et Jane" et "R. H. Boughton" passaient pour la première fois par le canal Welland. Unique chenal reliant les principales étendues d'eau intérieures du monde, cette entreprise géniale était due à la clairvoyance hardie de son promoteur, William Hamilton Merritt. A la fois distillateur et opérateur de moulin-à-scie, ce pionnier canadien devint président du Conseil Exécutif du Canada et Commissaire des travaux publics.

En 1855 MERRITT disait: "Faites des plans pour l'avenir"

En 1622 CALVERT disait: "Encouragez le développement de ce pays"

IL Y A TROIS CENTS ANS, Calvert, homme clairvoyant et fondateur de colonies dans le Nouveau Monde, disait: "Ma résolution est de développer . . . car c'est un beau et bon pays."

Homme d'Etat anglais célèbre et Secrétaire d'Etat sous Jacques Ier., Calvert disait à ses colons: "En vue d'engendrer l'unité . . . soyez des associés et aidez vos voisins."

Homme clairvoyant d'il y a trois siècles, les idéals de Calvert ont été partagés par les hommes clairvoyants depuis son ère. Aujourd'hui, que chacun soit un homme clairvoyant . . . et "fasse des plans pour l'avenir."

Notre pleine mesure comme nation dépend de l'unité d'intention. Pour tout Canadien de jugement, il n'y a qu'un *Canada.*

Les esprits clairs demandent . . . un Canada Uni

Calvert DISTILLERS (Canada) Limited
AMHERSTBURG • ONTARIO

PUBLIÉ PAR CALVERT DISTILLERS EN VUE DE PROMOUVOIR L'UNITÉ NATIONALE

Pour l'homme qui aime à prendre ses aises . . . sans cérémonie! Les chandails Monarch-Knit pour hommes sont offerts en couleurs brillantes . . . conçus pour l'action ou la flânerie. Ils possèdent une réelle *élégance* masculine!

voulez-vous des chandails élégants et confortables? demandez les Monarch-Knit

Les jeunes jouent dur et il leur faut des chandails durables pour résister à leurs ébats et à leurs exercices violents. Les chandails Monarch-Knit pour les jeunes sont élégants . . . de couleurs attrayantes . . . et leurs styles sont variés. Leur prix est raisonnable et ces vêtements sont vraiment durables . . . voyez-les!

Pour hommes seulement! Caleçons courts et chemises Monarch-Knit pour les temps chauds. Voici des sous-vêtements qui offrent à Monsieur . . . la fraîcheur de tissus aérés . et absorbants . . . un doux support . . . un ajustage confortable.

De Qualité Célèbre — De Style Prééminent

Monarch-Knit

THE MONARCH KNITTING COMPANY LIMITED
DUNNVILLE, ONTARIO

fenêtre, large ouverture qui donnait sur un vaste espace.

Un ciel étoilé ; sur les sombres forêts, pas un souffle. Sommeil majestueux de la nature. Et dans cette ambiance qui le disposait à la sentimentalité, Adrien rêvait. Il rêvait aux yeux admirables de Denise.

— Quelle magicienne ! Qu'elle est belle ! Comme tout s'enchaîne harmonieusement dans l'existence. Si mon oncle ne m'avait pas renié et chassé, jamais je n'aurais connu cette jeune fille merveilleuse. Et pourtant, que peut-il en résulter pour moi ? Des regrets ! Moi qui suis gueux comme Job, puis-je prétendre à la main d'une jeune fille qui a des millions. Je suis noble, elle est roturière ; mais les titres qui sont les miens sont maintenant de vieilles balançoires, ils ne valent pas des titres de rentes. A notre époque, seul l'argent compte. par miracle que je crois impossible, si cette adorable Denise, par un caprice dont je la crois incapable, voulait m'offrir la chance de redorer son blason, c'est alors que moi, dût mon cœur se briser, je refuserais. Je me jugerais indigne de mon noble nom si j'acceptais l'aumône d'une fortune des mains d'une femme.

Ainsi, le pauvre garçon rêvassait lorsque soudain il tressaillit : un cri lugubre traversait la nuit, un appel sinistre ; le hurlement d'un loup qui s'enflait jusqu'aux notes les plus aiguës et résonnait d'une façon effrayante dans le silence de cette magnifique nuit d'automne.

Cela venait du donjon ; là-haut, sur la plate-forme, des ombres s'agitaient, fantômes qui s'écroulaient aussi vite que leurs images fugaces se laissaient apercevoir ; puis tout s'éteignit et la nuit retrouva le calme absolu. Chanson solennelle du silence.

Adrien ne dormit guère.

Au matin, la vieille Martine frappa ; elle apportait encore un gros paquet de vêtements, un costume en velours marron, une casquette, des guêtres et de grosses chaussures de chasse.

— Mademoiselle vous prie de prendre votre fusil, car sur le chemin de la maison forestière on rencontre du gibier.

— Décidément, se dit Adrien, je suis l'intendant à transformation. Hier, écuyer ; aujourd'hui, chasseur de l'infante ; que serais-je demain ? Le valet, le cuisinier ou le secrétaire de la princesse ?

Il endossa le costume qui lui donnait l'aspect d'un gentilhomme campagnard en tournée dans ses terres et il descendit.

Denise l'attendait, grandes guêtres, jupes courtes, un feutre carrément planté sur les boucles brunes, un léger fusil de chasse sous le bras, la jeune fille impatientée dit :

— Venez vite, monsieur, moi non plus je n'ai pas pris le temps de déjeuner. A la maison du garde vous trouverez le nécessaire si vous avez faim.

Elle partit à petits pas rapides, Adrien suivait à longues enjambées.

Pendant un long quart d'heure, elle avança sans se soucier de son compagnon. Elle prit un large chemin en forêt, une allée bordée de chênes centenaires, les feuilles mortes tombaient et formaient un tapis qui bruissait sous les pieds. Soudain, Denise s'arrêta et elle dit :

— Monsieur, notre visite au garde chef n'est qu'un prétexte. Je ne crois pas me tromper en supposant que cet homme vole ma mère, qu'il est de connivence avec les marchands de bois pour saccager nos forêts... Je verrai cela plus tard. Aujourd'hui, je veux m'occuper de vous liquider votre situation et vous offrir une indemnité raisonnable si vous désirez fuir immédiatement notre château maudit.

— Mademoiselle, s'écria Adrien, quelle est ma faute ? Que pouvez-vous me reprocher ?

— Rien, répliqua Denise, rien, nous sommes les coupables. Nous vous avons reçu sans vous prévenir et c'est un miracle que vous n'ayez pas été assassiné. Vous avez entendu ses hurlements cette nuit. Oh ! malheureuses que nous sommes !

— Mademoiselle, avoua Adrien, je vous affirme que ma personne ne compte pas et, puisqu'un danger existe, vous êtes également exposée. Alors, pourquoi me congédier comme un domestique qui a cessé de plaire ? Je vous en supplie, acceptez-moi si je peux être utile.

— Monsieur, écoutez et vous nous pardonnerez notre manque de franchise ; lorsque vous connaîtrez tout, vous choisirez. Ma mère, ma sœur et moi, nous avions peur et votre présence nous rassurait. Le fond du mystère, c'est que Jeanne est la sotte la plus sentimentale et la plus entêtée du monde. Sa sensiblerie est à l'origine de toute cette situation dramatique. Jeanne épousa le baron André de Lodève. Mariage d'amour ! Toutes les promesses du bonheur, jeunesse, beauté, fortune, passion sincère. Dernier rejeton de sa famille, le baron seul au monde espérait avoir une nombreuse descendance. C'est la maladie qui fit son apparition et quelle maladie ! Le baron devint fou ! Ce ne furent d'abord que des crises anodines : absence de mémoire, hallucinations, périodes d'abattement qui semblaient annoncer le gâtisme. Ma pauvre sœur se dévoua, elle soigna son mari sans rien épargner. Les médecins conseillaient l'isolement, le calme, le grand air. Nous possédions cette propriété où mon père, quand il vivait encore, ne venait qu'à l'époque de la chasse ; c'est dans le donjon que l'on installa l'infirmerie, je devrais dire la prison. La maladie évoluait. Le docteur qui soignait mon beau-frère le déclarait incurable. Ma sœur ne voulait pas le croire, elle prit d'autres médecins. Notez que la baronne, ainsi que ma mère, rougissaient de notre malheur et s'efforçaient de cacher la malédiction qui s'abattait sur nous. L'état de monsieur de Lodève empirait toujours, lui, ce beau cavalier, un blond un peu roux, grand et fort, comme vous, monsieur Maury, puisque les vêtements et chaussures hier et aujourd'hui nous vous avons prêtés en attendant que vos bagages arrivent, font partie de la garde-robe du baron. Ce malheureux ! il ne s'arrêta pas sur la pente fatale ; glissant toujours plus à l'état de la brute, il a perdu l'usage de la parole, il dévore comme un animal. Il est hideux, impossible de lui couper la barbe et cheveux. Représentez-vous un gorille monstrueux. La vue de ma sœur le met en furie et il fallut prendre une infirmière, c'est la dame Julie, que vous connaissez, et un infirmier-garde, c'est Thomas, le mari de cette Julie. Nous donnons à ces gens le traitement de ministres et ils gagnent bien. Avec ce fou furieux, à chaque heure du jour et de nuit ils risquent de périr. Quelle existence ! Il faut parfois de haute lutte, le ligoter dans une camisole de force, l'enchaîner comme une bête féroce. Hélas ! le misérable n'est pas autre chose. Il en a les ruses et la malice. Ce Thomas n'est pas sans défaut ; il boit et c'est, profitant de l'intempérance de son gardien, que le fou s'évada. Ah ! monsieur, si le monstre avait trouvé votre porte ouverte, il vous étranglait. Maintenant, je n'ai plus rien à vous apprendre. Dites-moi quand je dois faire atteler pour vous conduire à la gare.

Adrien enleva sa casquette, s'épongea le front et reculant d'un pas, il s'écria :

— Non, non, c'est impossible, vous ne me jugez pas capable d'une lâcheté. Parmi tous mes ancêtres, on ne vit jamais un pleutre, serais-je le premier à commettre une couardise ? Mademoiselle, faites-moi l'honneur de me croire votre respectueux chevalier.

Il salua à la mousquetaire.

Le visage de Denise s'éclaira ; elle saisit les deux mains du jeune homme et les pressa chaleureusement :

— Oui, dit-elle, je le savais que vous étiez gentilhomme. Eh bien ! j'accepte. Votre présence est utile ; depuis votre arrivée, le caractère de ma sœur n'est plus le même ; elle nous écoute, ma mère et moi, elle se laisse convaincre. La maladie du malade qui s'aggrave, l'évasion dont vous auriez presque été la victime, tout cela décide Jeanne à comprendre qu'il faut enfermer le fou. Dans ce but, j'ai télégraphié et nous attendons trois éminents docteurs aliénistes qui seront accompagnés du personnel nécessaire et d'une ambulance qui emmènera le pauvre baron. Quel soulagement ! Pouvoir sortir sans voir surgir cette vision de cauchemar ! Ne plus être réveillée par les hurlements épouvantables du dément !

Les deux jeunes gens se remirent en marche coude à coude et Denise souriait, presque heureuse.

A son tour, Adrien faisait ses confidences. Il racontait sa jeunesse d'orphelin, les soins paternels de l'oncle Gérard, les années de collège, le passage au régiment. Puis la lubie de son oncle voulant marier son neveu contre son gré ; la rupture, la recherche d'une situation et la misère. Enfin, l'intervention du colonel et l'arrivée à la maison des Templiers.

— Ah ! mademoiselle, j'étais comme caravanier perdu dans le désert qui soudain, découvre une oasis avec ses sources, ses ombrages et surtout de charitables habitants. Vous me demandez mes projets d'avenir : ils ne sont pas compliqués, retourner à l'armée, lui consacrer ma vie.

— Pourquoi, demanda Denise, ne pas vous créer un foyer, une famille ?

Adrien soupira :

— Hélas, c'est bien simple. Pour cela, il faudrait me marier : c'est impossible. Je suis pauvre comme Job et la jeune fille qui remplit mes pensées est riche. La fortune, muraille infranchissable.

Denise éclata de rire :

— Les plus grosses murailles peuvent avoir une brèche par laquelle on se faufile.

NOTRE COUVERTURE

Au point de vue touristique, la Côte de la Fabrique, à Québec, est probablement l'artère la plus célèbre de l'Amérique du Nord. Pas très longue, en pente assez raide, elle est le prolongement de la rue St-Jean qui mène à la Basilique et de là, à la Terrasse Dufferin, via la rue Buade et la rue du Fort. Bien rares sont les voyageurs canadiens et américains, voire même européens, qui ne se sont pas attardés devant les boutiques de souvenirs où d'excellents produits de notre vie artisanale se trouvent à l'honneur. On nous apprend qu'un flot ininterrompu de touristes, venant notamment des Etats-Unis, surgira cet été en notre pays. Nul doute que, comme par le passé, la Côte de la Fabrique sera considérée comme un trait typiquement français du continent. Photo C.N.R. exécutée en quatre couleurs aux ateliers de photogravure du SAMEDI.

— Oui, mademoiselle, pour se faufiler, il faut ramper et je suis trop orgueilleux pour consentir à la moindre bassesse.

— Monsieur le comte, vous êtes trop vieux jeu, fit Denise. Pour la première fois, elle prononçait le titre du jeune homme. Est-ce la faute d'une amoureuse si elle possède des richesses ? Une femme qui aime assez pour donner son cœur, sa jeunesse et une affection éternelle, voilà le grand sacrifice. En comparaison, la fortune terrestre est bien peu de chose et si vous aimez votre passion ne doit pas être bien profonde puisque vous tiquez devant cette misère qui s'appelle la fortune.

Puis elle ne souffla plus la moindre parole, Adrien non plus. L'un à côté de l'autre, ils marchaient, absorbés par leurs pensées.

IV — PILE OU FACE

Le gibier ne manquait pas ; un faisan passa devant ce chasseur et cette chasseresse ; des lapins déboulèrent sans le moindre risque puisque ce couple ne voyait rien, rien qu'un avenir de béatitude.

Comme par distraction, Denise avait pris une main de son compagnon ; ainsi que des amoureux campagnards, ils se tenaient par le bout des doigts et ce contact les remplissait d'émotion, trouble délicieux !

Grand branle-bas à la maison des Templiers. Des autos arrivaient, amenant les grands médecins, des infirmiers, des gardiens spéciaux pour fous furieux. Il y avait aussi des représentants de l'autorité, un officier de gendarmerie.

Adrien veillait à tout, organisait, prévoyait et ne ménageait pas sa peine.

— Messieurs, disait cette femme sans se laisser influencer par cette réunion imposante, il serait prudent d'examiner le malade dans sa cellule. Je conseille même de le transporter immédiatement dans une asile où vous mettrez le dément en observation. Ce n'est plus un homme, mais un animal redoutable et il faut toute la force de mon mari et mon adresse professionnelle pour maîtriser le forcené. Sa fureur bestiale augmente toujours. Nous n'osons plus lui permettre de se promener sur la plate-forme du donjon. Chaque fois que de là-haut il aperçut madame la baronne ce fut le signal d'une nouvelle crise. Ce dément hait son épouse qui ne lui fit que du bien, qui se sacrifia. Ah ! messieurs, si l'épouse infortunée tombait sous la griffe de ce tigre, il la tuerait. Et puis, comment vous présenter ce malade qui ne souffre aucun vêtement. Quand nous essayons de le couvrir, il lacère les plus fortes étoffes aussi facilement que du papier.

Thomas parla à son tour :

— L'escalier du donjon n'est guère commode pour ces messieurs, et puisque l'on doit emmener le baron, autant le descendre de suite. Il est agité, c'est vrai, très agité, mais une piqûre calmante abattra sa fièvre.

— Thomas, cria Julie, quelle imprudence !

Mais le gardien, fier de sa force physique, très grande certes, dit aux médecins :

— Messieurs, je vous l'amène !

En effet, Thomas apparut comme un belluaire, le fouet d'une main et de l'autre tirant sur une chaîne, traînant un être, on ne pouvait plus reconnaître un homme, un ours, ou un singe ; hirsute, barbu, la tête paraissait énorme, le corps couvert de poils, fourrure épaisse d'un roux grisonnant, ce monstre avançait à demi courbé, les genoux fléchis, et cela rappelait un mandrille énorme, un animal qui suivait son dompteur.

A cet instant, le médecin du pays arriva, il descendit de son tacot et prenant à peine le temps de se présenter à ses illustres confrères, il apostropha Thomas :

— Malheureux, ne vous ai-je pas formellement interdit de sortir le malade de son cachot ? Ah ! cet infirmier imbécile, malgré mes ordres, il gave ce pauvre fou d'aliments et je crois même qu'il lui donne à boire. Ah ! messieurs, vous voyez l'urgence de l'internement de ce pitoyable dégénéré.

La baronne, bouleversée par l'apparition de celui qu'elle avait tant aimé, s'écria :

— Non, non, ce n'est plus lui. André, mon pauvre André ! Ah ! quel malheur !

Elevant encore la voix, elle pleura.

Alors, ce fut terrible. En entendant sa femme, le fou, comme électrisé, se cabra, il se redressa, arracha la chaîne des mains de son gardien et de ses poings formidables il rompit la ceinture bouclée autour de son corps, puis saisissant un vase en fonte, ornement du perron, il lança ce projectile sur son geolier. Le crâne fracassé, Thomas s'écroula.

Avant que les assistants se fussent rendus compte du drame tant il avait été rapide, le fou bondissant comme un fauve, se rua sur la baronne, la saisit et l'emporta vers sa tannière, le donjon. L'homme-animal hurlait comme un loup enragé. La malheureuse, qui savait que la brute allait lui faire subir des tortures inouïes, poussait des cris éperdus. Toutes les femmes présentes lui répondaient.

Un gorille emportait une femme, oui, un gorille à la force démoniaque ! Il gravissait les degrés de pierre de l'escalier du donjon à une vitesse que seul son délire pouvait expliquer.

Quatre à quatre, Adrien grimpait. Et, jeune, entraîné, il ne parvenait pas à rejoindre la brute pourtant gênée dans ses mouvements puisqu'elle tenait une femme dans ses bras.

Adrien n'hésita plus, il mit le revolver au poing et il tira. Touché dans le dos, le misérable lâcha sa proie qui tomba sur le sol et il se rua sur son ennemi. La balle avait à peu près paralysé le bras droit du monstre, sans cela pas un homme normal n'eut résisté à la frénésie du furieux qui se jeta contre l'adversaire et ce fut la lutte tragique.

La foule, dans la cour du château, voyait le spectacle effrayant, cette valse diabolique de deux corps enlacés qui tourbillonnaient au bord du gouffre et, dans ce combat à outrance, le fou l'emporta : il poussa si bien qu'il amena la lutte au bord de la plate-forme.

Les gardes-forestiers, les infirmiers et les paysans qui grimpaient pour secourir Adrien entendaient déjà les hurlements du fou, puis plus rien.

Un cri d'horreur monta !

Les deux lutteurs enlacés tombèrent dans le vide. Pile ou face ? Lourde chute.

Adrien était dessus. Sur le cadavre écrasé du fou, il était étendu, inanimé, meurtri, un bras cassé, des côtes enfoncées.

On l'emporta ; ce n'étaient pas les médecins, infirmières qui manquaient pour raccommoder le blessé qui ne devait sortir de son évanouissement qu'après de longues heures.

Quand les chirurgiens eurent réduit les fractures, pansé les plaies, Adrien garda encore ce vertige qui l'empêchait de juger nettement les réalités.

La vigoureuse jeunesse ne tarda pas à triompher ; le corps endolori retrouva un peu de souplesse et le malade reconnut sa soigneuse, c'était Denise.

Active, infatigable et silencieuse comme une ombre, elle tournait autour du lit, elle n'appelait les infirmières que pour soulever ou changer celui dont elle était l'ange gardien.

[*Lire la suite page* 57]

Quand Bébé est colérique à cause de la "Constipation des enfants"

. . . donnez du Castoria !

"C'est le laxatif préparé spécialement pour les enfants et les nourrissons."

QUAND votre bébé est nerveux, irritable . . . quand il fait des colères injustifiées à cause de la constipation de l'enfance . . . voici ce qu'il est sage de faire.

Donnez du Castoria. Il agit avec efficacité et sécurité . . . et pourtant, il est si bénin qu'il ne dérange aucunement même le système digestif le plus délicat.

Contrairement aux laxatifs pour adultes, qui peuvent être trop violents, le Castoria est préparé spécialement pour les enfants. Il ne contient aucune drogue drastique susceptible de causer des coliques ou autres malaises.

Le Castoria a de plus un goût agréable que les enfants aiment, de sorte qu'ils le prennent sans se faire prier.

***Achetez Castoria** aujourd'hui à la pharmacie voisine.* Demandez le laxatif préparé *spécialement* pour les enfants.

CASTORIA

Le laxatif SÛR préparé spécialement pour les enfants

12"—200 tissu

NOTRE FEUILLETON

LE RETOUR SANS ESPOIR

Par ARISTIDE BRUANT

UNE ÉMOTION soudaine et quasi inconsciente venait de s'emparer du bon Clément, tout surpris d'entendre celui qu'il prenait pour Gonthier s'exprimer d'une façon aussi délicate et touchante et s'efforcer avec tant d'affectueuse amitié d'éviter un chagrin à sa femme.

D'un geste timide il posa sa main sur le bras du livreur, et d'un air pénétré déclara :

— C'est bien gentil de votre part, Gonthier, ce que vous venez de dire là ! Votre femme est une brave femme... qui mérite d'être heureuse... et vous n'en ferez jamais trop pour lui épargner du souci.

— Alors maintenant, qu'est-ce que nous allons faire ? interrogea la mère avec anxiété.

— Je ferai les recherches nécessaires, promit Robert. Et j'espère bien arriver d'ici peu à savoir où Alfred se cache... si toutefois il a l'intention de se cacher.

« Car il se peut très bien qu'une fois son escapade terminée, le garnement revienne tranquillement chez son patron et reprenne son travail comme si de rien n'était... auquel cas il sera toujours temps d'adopter des mesures pour qu'il ne recommence pas.

— Sale graine de sale graine ! ronchonnait de nouveau Clément, qui ne pardonnait pas au fils de Jeanne le chagrin par lui causé à sa brave femme de mère.

— En effet, si j'étais que de vous, proposa M. Camuzat, j'attendrais jusqu'à demain. Peut-être, comme vous le dites, Gonthier, votre fils fera-t-il sa rentrée à la boutique... auquel cas je vous demande la permission de lui laver la tête dans les grands prix et avec un savon de ma fabrication. Si, au contraire, on ne le voit pas, je vous donne alors le conseil, madame Gonthier, de vous mettre sous la protection de votre frère Eugène. Un gardien de la paix n'est pas le premier venu. Il est généralement bien vu de ses chefs, surtout lorsqu'il est, comme votre frère, fils d'un agent commissionné et en passe de devenir brigadier. Il n'aura qu'à dire : « Il s'agit de mon neveu ! » Et le préfet de police se mettra sûrement en quatre pour lui faire plaisir.

— Sûr ! confirma Clément en hochant la tête avec conviction.

— Je vous remercie, monsieur Clément, de vos excellents avis, approuva Jeanne. Cais je ne demanderai cela à mon frère que dans deux ou trois jours... si à ce moment nous n'avons pas de nouvelles du fugitif... D'ici là, je vous prierai de n'en parler à personne. Ce qui se passe chez nous ne regarde pas les voisins...

« D'autant plus, insista la fille de M. Bidault, que j'aime mieux que papa n'en sache rien encore. Parce que cette fois-ci, Il exigerait sûrement qu'on mette son petit-fils dans une maison de correction !

— Entendu ! promit le patron emballeur.

— On se déguisera en carpe ! ajouta le baron du Tasseau.

Là-dessus, M. Camuzat prit congé de son livreur, pendant que Clément, que le chagrin de « Mme Jeanne » avait littéralement bouleversé, donnait à la pauvre mère une énergique poignée de main.

Arrivée sur le palier où elle avait accompagné ses deux visiteurs, la fille de M. Bidault ne put retenir plus longtemps ses larmes.

M. Camuzat, qui avait déjà descendu une marche, se retourna, la main sur la rampe.

— Voyons, madame Gonthier, consola-t-il, ne vous faites pas tant de mauvais sang. Il n'est pas perdu !... On le retrouvera !

— Sûr qu'on le retrouvera ! affirma le baron du Tasseau, qui sentait son cœur l'étouffer...

— Merci, monsieur Clément ! répondit Jeanne. Vous êtes gentil d'être venu... On n'a jamais trop d'amis quand on est dans le malheur...

— Vous savez que vous pouvez toujours compter sur moi ! conclut l'ouvrier emballeur qui se mit à descendre l'escalier derrière son patron, sans prononcer d'autre parole.

Une fois dans la rue, les deux hommes firent quelque pas en silence.

Tout à coup, remarquant le visage contracté de son vieux camarade, le père Cogne-Cogne lui dit :

— Quoi donc ? Qu'est-ce qui te prend ? Toi aussi, t'as de la peine ?

— Ben oui, avoua le bon Clément ! Je voudrais tant la voir heureuse !... Je sais bien que c'est bête, mais je l'aime tant !...

Puis, avec un long soupir de regret, il ajouta :

— Et il y a longtemps que ça dure !

IX — AMOUR !

MALGRÉ sa volonté de guérir qui aidait réellement la rapidité de sa convalescence, la journée du 14 juillet arriva sans que l'amoureux de Marinette obtint l'autorisation de sortir et même de quitter la chambre. Et le jeune blessé ne se consola pas de ne pouvoir assister à la fête des drapeaux.

Secoué de ce patriotisme ardent qui lui faisait appeler de tous ses vœux l'époque trop lente à venir, où il lui serait permis de s'engager, il souffrait de cette claustration forcée qui l'empêchait d'assister à l'admirable défilé de gloire. Quel supplice pour sa jeunesse, obligée de subir de telles entraves ! Et le soir, au retour, de quel flux de paroles il avait interrogé sa mère et sa sœur qui, dans la tribune officielle de la place de la Nation, avaient applaudi à ce fragment d'épopée !

— Oh ! mère, s'écria-t-il douloureusement. Quand je pense que tu n'as pas voulu que je t'accompagne ! Ce médecin, je le déteste ! Il n'a pas compris que j'allais très bien... Je t'assure qu'il ne sait pas son métier ! Mais toi, tu aurais dû comprendre que ça n'aurait pas pu me faire de mal d'aller là-bas... Au contraire !

— Non, mon petit, répondait Geneviève... Je te jure que ce n'aurait pas été raisonnable. Place de la Nation ! Songe donc, quel voyage ! Avant tout, il ne te faut pas d'émotion.

— J'aurais eu du courage, maman.

— Non ! Tu aurais été forcé de pleurer, à voir pleurer tous les autres !

— Lionel de Gesvres est comme toi, fit remarquer Anne-Marie... Il ne se console pas de n'avoir pas assisté à ce spectacle, qui, en mettant la France entière face à face avec l'héroïsme de ses enfants, a renouvelé en nous le courage de vaincre ou de mourir.

— Vous avez des nouvelles de Lionel ?

— Il est blessé.

— Gravement ?

— Non, par bonheur ! renseigna Geneviève. Il a reçu une balle dans le bras. Il est à Paris, dans une ambulance, depuis huit jours.

— Depuis huit jours ?... Pourquoi ne m'a-t-il pas fait écrire.

— Il se proposait peut-être de venir nous voir une fois guéri.

— En tout cas, dit Anne-Marie, nous irons jeudi prochain, maman et moi, savoir de ses nouvelles.

— Où est-il soigné ? questionna Alain.

— A l'hôtel Prétoria. Jeudi, précisément, on y donne un concert pour distraire les blessés. Nous irons le gronder, n'est-ce pas, maman, d'avoir ainsi gardé le silence ?

— Et cette fois-là encore je n'irai pas avec vous ?

— Nous t'excuserons auprès de ton ami, conseilla Mme de Francheville. Nous lui dirons que toi aussi tu as été blessé...

— Au moins, lui, il a été blessé sur le front ! déplora Alain de Sermaize. Tandis que moi... Non, maman, vois-tu, en ce moment recevoir une blessure à l'arrière, il n'y a rien d'aussi ridicule ! Raconte-lui tout ce que tu voudras, excepté ça... Sinon, quand je reverrai Lionel, je n'oserai plus le regarder en face !

Doucement émue devant ce désespoir touchant et cette ardeur juvénile, la comtesse sourit et embrassa son fils.

Le jeudi suivant, sur les trois heures, Mme de Francheville se rendait avec Anne-Marie à l'hôtel Prétoria, situé dans un des quartiers les plus fréquentés de la rive gauche.

La jeune fille éprouvait un réel plaisir à revoir son ami d'enfance. Le jour où elle l'avait retrouvé à la vente de charité du ministère du Commerce, lors de son retour de Salonique, elle avait rapporté de cette rencontre un souvenir de jolie camaraderie qui s'était rapidement changé en déception lorsqu'elle apprit qu'il avait demandé tout de suite à retourner au front, et qu'il y était retourné sans prévenir personne de son départ.

Pourquoi avait-il agi de la sorte ? Ce n'était tout de même pas une raison, parce qu'il y avait la guerre pour que ses amis lui devinssent tout à coup indifférents !

— *Heureusement*, pensait-elle, qu'il a été blessé... Comme ça il a été forcé de revenir... Et il sera bien obligé de dire ce qui lui a pris de filer comme ça à l'anglaise !

La grande salle de l'hôtel Prétoria avait été convertie en ambulance, mais ce jour-là, elle offrait plutôt l'aspect d'une salle de fête. Il y avait bien dans le fond et sur les côtés des doubles rangées de lits tout blancs, mais ils n'étaient pas occupés par leurs titulaires qui, trop peu gravement blessés ou en pleine convalescence, étaient levés et se mêlaient s'ils le jugeaient à propos, à la foule des visiteurs ; car, au milieu de la salle restée libre, se trouvaient rassemblés sur des chaises de nombreux spectateurs accourus

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

La marquise de Sermaize, mère d'Alain et d'Anne-Marie, s'est remariée au comte de Francheville. — Le marquis, qu'on a cru mort, revient au château et est reconnu par Pierre Gallois, malgré les cicatrices et le bandeau noir qui traverse sa figure, grâce au chien Miraut. — Le marquis, qui vit sous le nom d'Emile Gonthier, est forcé de prendre place au foyer de son ancienne ordonnance. — Le vicomte René d'Orbac, ruiné, doit épouser Anne-Marie de Sermaize ; Oscar Ciboului propose de doubler la dot de sa fiancée. — Marinette, chanteuse et sœur de Ciboulant, accepte le prince charmant proposé par son frère, Alain de Sermaize. Les deux jeunes gens se connaissent et une idylle s'ébauche. — Ciboulant tente d'assassiner Alain ; ce dernier est sauvé par son père qui, sous la personnalité de Gonthier, a eu vent du complot ; le marquis reconduit son fils au château où il y voit sa femme qui ne le reconnaît pas. — Alain raconte son aventure à sa mère, mais malgré le désir du jeune homme, l'inspecteur Lelièvre est chargé de découvrir l'assassin. — D'Orbac apprend la tentative d'assassinat et découvre que Ciboulant en est l'auteur et de plus un maître-chanteur. — A la suite de la fête des drapeaux où le marquis a manifesté une grande émotion, Alfred Gonthier a disparu ; Jeanne Gonthier est mise au courant par son pseudo-mari de sa tentative de ramener Alfred à de meilleurs sentiments et son peu de succès.

NOTRE FEUILLETON — No 8

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms de personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

pour entendre le concert qu'on avait organisé en l'honneur des poilus, pensionnaires de l'ambulance.

Le dos tourné à l'entrée principale, une grande estrade avait été dressée en forme de scène, bordée le long de la rampe de feuillage et de plantes vertes, et ornée à gauche et à droite de deux larges faisceaux de drapeaux tricolores.

Les commissaires de la fête étaient représentés par de charmantes jeunes filles du monde parisien qui s'occupaient, les unes à placer les nouveaux arrivants, les autres à vendre des programmes, pendant que des infirmières en coiffe et en tablier blanc, avec sur la poitrine l'emblème de la Croix-Rouge, et dont la distinction des traits et d'allure révélait chez presque toute l'origine aristocratique, passaient et repassaient, tendres et prévenantes, prodiguant auprès de chacun de leurs blessés une phrase joyeuse ou un mot consolateur.

A leur sourire angélique, on eût dit des mamans qui revenaient du ciel, où chaque matin elles avaient l'habitude d'aller faire un tour pour prendre des leçons de douceur et de sacrifice.

Un mouvement se produisit dans les premiers rangs, près de l'estrade, à l'entrée de la comtesse de Francheville et d'Anne-Marie de Sermaize. Plusieurs dames se levèrent et allèrent à leur rencontre. Geneviève et sa fille faisaient en effet partie de plusieurs associations charitables, et leurs relations de bienfaisance étaient fort étendues.

Précisément un entr'acte se produisait. On venait d'applaudir un baryton de l'Opéra dans l'air célèbre d'*Hérodiade* : *Visions fugitives*. La salle s'emplit de rires légers et de papotages.

— Quel malheur, comtesse, dit une dame empressée auprès de la mère d'Anne-Marie, que vous ne soyez pas arrivée cinq minutes plus tôt ! Vous auriez entendu une voix de premier ordre !

— Je ne suis pas précisément venue pour écouter le concert, répondit Geneviève. Ma fille et moi voulions surtout nous informer de la santé de Lionel de Gesvres que l'on soigne ici, paraît-il.

— En effet... Je viens justement de lui parler tout à l'heure... Il va beaucoup mieux... D'ailleurs Mme de Gesvres est ici.

— Ah ! où donc cela ?

— Tenez, la voici... Elle-même vous a aperçue.

Grande, distinguée, la mère de Lionel accourait vers Mme de Francheville, le visage éclairé d'un sourire de bonté.

— Oh ! que vous êtes gentille, dit-elle, d'avoir pris la peine de faire pour nous un pareil voyage !

Tout en causant, elle pressait la main de la comtesse et embrassait Anne-Marie.

— Figurez-vous, chère amie, insista Geneviève, que nous n'avons appris qu'hier la blessure de votre fils...

— Oh ! grâce à Dieu, il en sera quitte pour la peur... Et encore est-ce une façon de parler, car ce sentiment ne le connaît guère ! Mais me pardonnerez-vous, mon amie, de ne pas vous avoir écrit ? Je n'ai d'ailleurs averti personne. Lionel ne voulait pas... Il disait que ce n'était pas la peine.

— Il n'est pas couché ?

— Non ! non ! Il se contente d'avoir son bras en écharpe, et encore son bras gauche... Ce qu'il appelle « le bras inutile ». Regardez... Le voici là-bas... Il cause avec deux de ses camarades... Venez avec moi... Oui, par ici... Dépêchons-nous... On va recommencer à faire de la musique.

En effet, un jeune homme faisant fonctions de régisseur venait d'apparaître sur la scène et annonçait :

— *Madelon*, chanson de route, interprétée par un poilu en permission.

Un murmure approbateur accueillit ces paroles, et des applaudissements éclatèrent à la vue de l'uniforme bleu horizon qui déguisait la personnalité mondaine d'un jeune homme de bonne famille dont le nom circula aussitôt sur toutes les lèvres.

Les trois femmes avaient eu le temps de gagner le fond de la salle. Tout à coup, Lionel de Gesvres les aperçut. Il interrompit brusquement sa conversation, et, le regard fixé sur Anne-Marie, la gorge serrée par l'émotion, devint tout rouge.

Il s'avança vers la comtesse de Francheville qu'il salua en souriant, et serra la main de la sœur de son ami Alain d'un air plus réservé que de coutume.

— Vous voyez, dit-il gaiement, que je ne suis pas bien malade ! J'espère que vous n'êtes pas venues exprès pour moi ?

— Mais si, n'en doutez pas ! riposta en riant la comtesse. Qu'auriez-vous pensé si, apprenant que vous étiez blessé, si légèrement que ce fût, nous eussions omis de prendre de vos nouvelles ?

— Vous êtes trop aimable ! Alain n'est pas avec vous ?

— Non. Il nous a chargées de tous ses regrets. Il aurait été si heureux de vous voir ! Mais le docteur lui ordonne de garder la chambre.

— Il est malade ? interrogea anxieusement Mme de Gesvres.

— Il a été victime l'un léger accident qui n'aura d'ailleurs aucune suite. Mais il doit prendre encore quelques précautions.

Le poilu mondain venait de terminer le dernier couplet de *Madelon* dont tous les soldats présents dans la salle entonnaient joyeusement le refrain en chœur, en marquant la cadence de leurs pieds.

— Quels grands enfants ! souriait Geneviève. Et comme c'est heureux qu'il suffise d'une chanson pour leur faire oublier les jours sombres passés dans les tranchées, et même la souffrance causée par leurs blessures !

— Oui, répliqua Mme de Gesvres... Ils sont admirables d'insouciance devant le sacrifice à accomplir, et qui leur semble si simple, que leur gaîté n'en est pas atteinte.

Elle entraîna la comtesse vers un groupe de blessés qui criaient *bis* avec un enthousiasme délirant.

— Voyez, continua la mère de Lionel, ce sont les plus durement atteints qui manifestent la joie la plus bruyante...

— Les braves petits gars !... murmura Geneviève dans un élan sincère fait de pitié et de reconnaissance. Quelle confiance ils nous donnent ! Et comme nous serions coupables, si nous n'avions pas pour eux tous les mêmes attentions, le même dévouement que pour nos propres fils !

Cependant, Anne-Marie était demeurée seule auprès de Lionel.

Et tout à coup, au moment où ils allaient se parler, ils s'étaient sentis envahis mutuellement d'un sentiment de gêne. Un obstacle s'opposait à leur franchise coutumière.

D'habitude, quand ils se rencontraient, ils s'abordaient aves une joie exempte d'arrière-pensée, le sourire clair avec des paroles de camarades. Aujourd'hui, ils semblaient ne pas oser se regarder.

Pourtant, lorsqu'ils s'étaient retrouvés à la vente de charité du ministère du Commerce après le retour du jeune lieutenant de Salonique, ils avaient éprouvé tant de plaisir de se revoir !... Ils avaient causé avec tant de confiance, évoqué leurs impressions d'enfants, égrené complaisamment leurs souvenirs.

Depuis cette matinée, que s'était-il donc passé entre eux, qu'ils demeuraient l'un en face de l'autre, lui, la

VALERIE HOBSON

"Une boîte de tissus Kleenex est une nécessité pour appliquer le maquillage. Ces tissus sont d'usage si facile—vous en tirez un et un autre vient à sa suite . . .

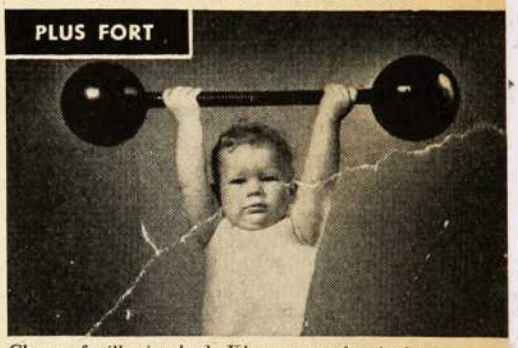
Si doux, blancs et commodes. Kleenex* est le seul tissu à employer!

dit VALERIE HOBSON,
vedette de "GREAT EXPECTATIONS",
une réalisation de J. Arthur Rank

PLUS DOUX

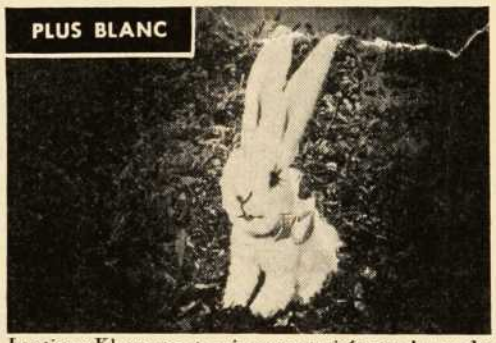
Kleenex est fait de Cellucotton — une substance très absorbante et moelleuse, 5 fois plus absorbante que la ouate . . . c'est pour cela Kleenex est doux pour les nez sensibles et pour les peaux les plus délicates.

PLUS FORT



Chaque feuille simple de Kleenex est plus épaisse et plus forte que les tissus ordinaires. Chaque tissu Kleenex est double, donnant ainsi une force supérieure aussi bien qu'une absorption *supérieure*.

PLUS BLANC

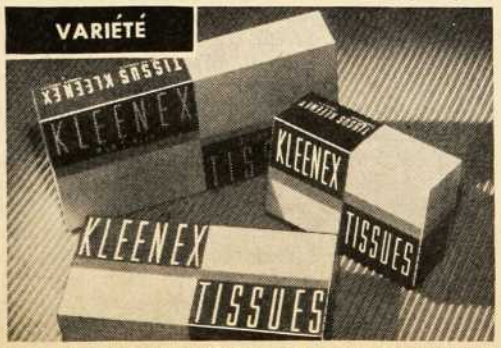


Les tissus Kleenex sont maintenant traités pour les rendre *tout blancs* dans un nouveau moulin canadien ultra-moderne; leur paquet cacheté, breveté, est pour vous une assurance de tissus absolument hygiéniques.

ÉCONOMIE

Des épargnes ont résulté de la grande production de Kleenex et vous en avez bénéficié. *Les tissus Kleenex ne vous coûtent aujourd'hui que le ⅓ du prix que vous deviez payer il y a quelques années.*

VARIÉTÉ



La variété des tissus Kleenex répond à *chacun* de vos besoins. Il y a le format mouchoir, 9″ x 10″—200 tissus par boîte; le petit format, 6¾″ x 9″—300 tissus; et le format pour hommes, 12″ x 12″—200 tissus par boîte.

★ Mar. exclusive dép. au bur. can. des brev.

LES
TISSUS KLEENEX
PREMIER CHOIX DE
9 CANADIENS SUR 10

figure soudainement pâlie, elle, le visage subitement teinté de rose ?

Ce fut Anne-Marie cependant qui parla la première.

— Je suis contente, dit-elle, de vous revoir sain et sauf. Lorsqu'on nous a appris que vous étiez blessé, j'ai eu très peur.

— Je suis contente, dit-elle, de vous revoir sain et sauf. Lorsqu'on nous a appris que vous étiez blessé, j'ai eu très peur.

— Si l'on m'avait écouté, répondit Lionel, personne n'aurait su que je me trouvais à Paris... Oui, j'aurais préféré que nul ne s'occupât de moi.

— Pas même vos amis ?

— Pas même. Il m'eût été agréable de passer inaperçu.

— Pourquoi ?

— Parce que, quand on se bat, il vaut mieux ne compter derrière soi nulle amitié, nulle affection. Au moins, le jour où l'on est tué, on ne laisse pas de regrets.

A ces mots, les yeux de la jeune fille s'emplirent de larmes. Elle murmura d'une voix mal assurée :

— Pourquoi me parlez-vous ainsi, Lionel ? Pourquoi semblez-vous vous appliquer à me faire de la peine ? Dans le camarade que j'étais habituée à trouver en vous, ne dois-je plus voir qu'un étranger ?

— Peut-être !...

— Ah !... que vous ai-je donc fait ?

— Rien.

— Alors, pourquoi ne m'aimez-vous plus ?

Elle avait dit cela naïvement, sans songer à la portée que pouvaient avoir ses paroles. Elle ne pensait qu'à cette camaraderie charmante qu'elle craignait de voir disparaître, car elle constatait un réel changement dans l'attitude que le jeune officier adoptait vis-à-vis d'elle et elle ne s'en expliquait pas la cause.

Aussi subit-elle un véritable choc de surprise quand Lionel s'écria avec un accent d'amère douleur :

— Pourquoi je ne vous aime plus ? Est-ce à vous, Anne-Marie, de me le demander ? A vous qui êtes cause que la vie n'est plus pour moi qu'une source d'éternelle souffrance !

— Que voulez-vous dire ?

— N'avez-vous donc pas compris que si j'ai tenu si vite à retourner me battre, c'est que là-bas, au front, parmi le tumulte de la bataille, dans cette lutte quotidienne contre la mort, je croyais être sûr de vous oublier ?

— Lionel !

— Eh bien ! non... Même là-bas, je n'ai pas pu y parvenir. Comprenez-moi bien, Anne-Marie : la passion de la patrie n'a pas été la plus forte. Il m'était impossible de ne pas penser à vous. A travers le fracas des bombes, j'entendais votre voix... Pendant l'assaut, votre image marchait devant moi, me cachait l'horreur des combats !...

« Et la nuit, au repos, dans la tranchée, les yeux fermés, je vous revoyais encore... Mais alors j'aurais voulu mourir... parce que je vous revoyais avec l'autre... l'autre que vous allez épouser !

— Mon Dieu ! soupira la fiancée de d'Orbac.

Le jeune lieutenant dont la voix venait de sombrer, s'était ressaisi. Il continua :

— Lorsque j'ai appris votre projet de mariage avec ce d'Orbac... Oui, c'est le jour de cette vente de charité que votre frère me l'a appris !... J'ai cru tout à coup que je n'aurais plus le courage de vivre !... Je n'avais pas compris jusqu'alors que vous étiez tout pour moi ! Et pourtant, quand j'ai su que vous aviez consenti à être la femme d'un autre que moi, j'ai souffert dans mon cerveau, dans ma chair, comme si on vous arrachait de moi !

Sous ce flux de paroles passionnées, Anne-Marie demeurait immobile, comme en extase. Elle gardait sur ses lèvres un sourire de bonheur et murmurait dans un souffle :

— Il m'aime !

Et elle écoutait la voix du jeune officier qui lui faisait l'effet d'une caresse. Lionel disait :

— Anne-Marie, vous ne pouvez pas savoir le mal que vous m'avez fait ! Vous vous en doutez peut-être, car vous n'avez pas osé me parler vous-même de cette union atroce.

— Il m'aime ! Il m'aime ! poursuivait la jeune fille à voix basse.

— Vous n'avez pas osé me dire que vous étiez heureuse d'épouser cet homme ?

— Moi ?

Lionel de Gesvres poursuivait âprement :

— Quand je disais que votre frère m'a appris votre mariage : non ! il me l'a confirmé ! Car je venais d'en entendre parler autour de moi par des indifférents... Tout le monde le savait déjà. Vous seule m'avez caché que vous alliez épouser le vicomte René d'Orbac. Pourquoi ?

Anne-Marie, qui avait écouté sans interrompre ces phrases empreintes d'une douloureuse inquiétude, leva ses yeux... Et l'âme du jeune lieutenant fut inondée de la clarté limpide de son regard.

D'une voix douce et ferme, la jeune fille répondit :

— Vous auriez dû comprendre, mon ami, que cet homme, je ne l'aime pas !

Lionel fut secoué d'un frisson de joie.

— Vous ne l'aimez pas ? Répétez cela, Anne-Marie... Répétez ce que vous venez de me dire pour que je sois bien sûr de l'avoir entendu !

— Je ne l'aime pas ! Je ne l'aime pas !

— Quelle joie, mon Dieu ! fit le jeune homme éperdu. Ne parlez plus maintenant. Non, ne me dites plus rien d'autre. Ces paroles-là, auxquelles je ne pouvais m'attendre, compensent toutes mes nuits sans sommeil, mes heures de désespoir dans ma solitude effroyable sous terre, dans ma solitude de meurtre et de sang, parmi les cris de mort !

Il avait pris la main de Mlle de Sermaize. Elle tremblait dans la sienne... Leurs doigts s'étaient mêlés. Le silence avait reconquis la salle, qui écoutait une romance pour violoncelle, et sans plus prononcer un mot, ils restaient ainsi, unis l'un à l'autre.

L'archet faisait vibrer lentement des cordes d'où s'échappaient des notes graves, dont la puissance enveloppante pénétrait en eux et les extériorisait.

La guerre, l'ambulance, les blessés, les deuils, toutes les folies, toutes les horreurs, toutes les larmes disparaissaient de leurs pensées.

Indifférents au décor qui les entourait, ils subissaient le charme d'une musique prenante, à laquelle s'ajoutait en eux une autre divine harmonie.

Une fois de plus, l'amour venait de rapprocher deux cœurs...

Dans le cataclysme universel, il continuait à être le maître du monde.

X — En filature

La veille du jour où la comtesse de Francheville était allée avec Anne-Marie rendre visite au lieutenant Lionel de Gesvres, Geneviève avait reçu un coup de téléphone de l'inspecteur Lelièvre, qui lui demandait de bien vouloir lui accorder une entrevue.

A l'heure exactement annoncée, le policier fit son entrée dans le salon de la comtesse, à petits pas pressés, salua d'un geste prompt, et debout, refusa le siège que d'un signe de la main lui offrait la femme du colonel.

— Excusez-moi, fit-il, je ne m'asseois jamais entre mes repas.

— Vous avez appris du nouveau ? questionna la comtesse.

— Non, madame, pas encore. Il me manque certains renseignements que votre mari n'a pu me fournir, mais que vous saurez me préciser, puisque vous avez reçu les confidences de votre fils.

— Des renseignements sur quoi ?

— Sur la femme qui se trouvait avec M. Alain de Sermaize au moment où il a été frappé par le meurtrier.

— Mon fils, répliqua, a refusé de me dire le nom de cette femme.

Le policier releva les paupières. Ses prunelles coururent de droite à gauche et de gauche à droite avec une excessive mobilité.

— Par conséquent, conclut-il, vous ne savez pas où elle demeure ?

— Non, monsieur... ni ce qu'elle fait... Je sais seulement que mon fils en parle avec beaucoup de respect.

— Ça, ça ne veut rien dire, trancha le policier. Les amoureux de son âge considèrent toujours la femme qu'ils aiment comme une vertu.

— Ce qu'il n'a pas osé m'apprendre, à moi sa mère, peut-être consentira-t-il à vous le dire à vous, pour faciliter votre enquête...

— N'en croyez rien, protesta l'inspecteur Lelièvre. Les réticences qui vous furent opposées prouvent que M. de Sermaize est « chipé » et voilà tout... Donc, il n'admettra pas que la femme qui fait, comme vous dites, l'objet de son respect, soit compromise dans une affaire de justice criminelle.

— Vous ne pensez pas qu'en insistant ?

— Il est absolument inutile que je l'interroge. D'ailleurs, et dans l'intérêt même de la réussite de mon enquête, le mieux est que ce jeune homme ne me connaisse pas.

— Pourquoi ?

— Je m'explique. Mon avis, comme toujours, du reste, c'est que c'est par la femme que nous aurons le mot de l'énigme. Le tout est de savoir où elle est et qui elle est.

— Avez-vous un indice ?

— Aucun.

— Alors ?

— Votre fils me mettra lui-même sur la voie.

— Vous venez de me dire qu'il se refuserait à vous répondre !

— Je ne lui demanderai rien. Je le laisserai faire. Il me suffira de le suivre à sa première sortie... Vous comprenez bien que sitôt debout, son premier soin sera d'aller retrouver cette femme.

[*Lire la suite page 45*]

QUI EST-IL, QUI EST-ELLE ?

Quel es tce beau jeune homme à l'air noble, au regard franc ? C'est le futur "notaire Lepotiron". Il est né à Lyon, au confluent du Rhône et de la Saône, la troisième ville française. Il a étudié la chimie à l'école industrielle afin de devenir teinturier chimiste et de se spécialiser dans la soie. Mais le théâtre a... déteint sur lui. C'est au Conservatoire National de Lyon qu'il étudia le chant et se familiarisa avec l'opérette et l'opéra comique. On l'a entendu très souvent à Montréal avec la Société Canadienne d'Opérette. Il chanta aussi sous la baguette de M. Albert Roberval et Jean Goulet. Il n'est pas inconnu aux Variétés Lyriques. Avant de venir au Canada, il fit des tournées tout en étudiant dans les villes suivantes : Paris, Boulogne-sur-Mer, Limoges, Aix-en-Provence et Lyon, naturellement, puisqu'il y est né. Il travailla le chant sous la direction de Lestellier, l'Opéra Comique avec Ribes et l'opéra avec Luigini. Ses débuts au théâtre remontent assez loin, dans le "Baron Tzigane", il créa un rôle : celui d'Ottokar. On dirait un nom de guide pour touristes. C'est au théâtre Célestin de sa ville natale qu'il fit ainsi ses débuts. Mais ne dites pas que vous ne connaissez pas "le notaire Lepotiron" d'*Un Homme et son Péché !* My my ! souvenez-vous-en, je dirai qu'il est très populaire à la radio ; je dirai plus : je dirai qu'on l'entend très souvent, je dirai même que vous l'avez vu à la scène. Pendant qu'il chantait à Marseille, on l'invita à venir en Amérique faire du théâtre. Non seulement il se contentait de chanter, mais il jouait aussi, c'est pour cela qu'on a remarqué chez lui de grandes aptitudes pour le théâtre. Il s'embarqua donc et vint jouer la comédie à Montréal, mais la troupe dont il faisait partie se dissémina et une troupe américaine engagea le jeune Lyonnais. Il joua à New-York puis revint plusieurs fois à Montréal en tournée, principalement au Théâtre Princess où il fit entendre sa voix de ténor, pour la troupe de Hammerstein. Il revint plusieurs années après au His Majesty's jouer pour le Montreal Opera Company, sous la direction d'Edmond Clément. Il joua à Montréal, au Chanteclerc, au Stella, au Monument National et au Canadien. Sous la direction de Palmiéry, il fut cinq ans régisseur au Chanteclerc. "Les Cloches de Corneville" sont son affaire, il a joué cette opérette un nombre incalculable de fois. Il monta plusieurs fois cette opérette de même que plusieurs autres. Ayant trop de fois chanté "Comme la plume au vent... femme est souvent volage", Emile — c'est son prénom que nous venons d'oublier — n'a pas voulu se marier. Le Lyonnais est encore célibataire, même s'il a joué maintes fois dans "La Fiancée du Commando". Il fut aussi l'historien Beauchemin dans la série de "En Roulant ma Boule". On l'entend dans les Classiques, Radio-Théâtre, Le Théâtre de Chez-nous et c'est le notaire Pinson dans Jeunesse Dorée. Il doit ses débuts radiophoniques à Guy Mauffette. Qui est cet artiste "le notaire Lepotiron" ? Voir la réponse en page 52 du présent numéro du SAMEDI.

"Et voici un instantané de ma soeur -- ce n'est qu'une enfant, tu sais"

Un grand frère prend souvent des airs dégagés, mais c'est un moment important dans sa vie quand il peut montrer des instantanés de sa "petite soeur" à quelqu'un qui saura apprécier ce geste. Et ce coup d'oeil en passant peut marquer l'éveil d'un intérêt nouveau — le début d'un nouveau chapitre dans l'Histoire de la Famille . . .

Prenez des instantanés. Continuez d'en prendre. En plus de constituer les meilleurs souvenirs des jours heureux, des personnes aimées et des occasions spéciales, personne ne peut prévoir à quelle série d'événements un simple instantané peut donner naissance.

Employez du Film Kodak. Il rend la prise des instantanés si simple et les résultats si sûrs, si excellents . . . Canadian Kodak Co., Limited, Toronto 9, Ontario.

FABRICATION CANADIENNE

Pour instantanés à l'extérieur — Film Verichrome Kodak

Pour instantanés le soir, à l'intérieur — Film Kodak Super-XX

Prenez aujourd'hui l'instantané que vous voudrez demain

Une encre nouveau genre protège les stylos contre les pannes !

Le *Solv-x* dans la Parker *Quink* protège le métal et le caoutchouc . . . aide à prévenir de nombreux besoins de réparation!

Voici l'encre qui prouve que la plupart des défaillances des stylos peuvent être évitées. Car la remarquable Parker *Quink* contient le *solv-x* qui protège toutes les marques de stylos de 4 manières:

1. *Prévient la corrosion du métal et la désagrégation du caoutchouc toujours causées par des encres très acides.*
2. *Met fin à tout gommage et à toute obstruction. Evite les délais—donne une alimentation régulière.*
3. *Dissout et chasse le sédiment laissé par des encres ordinaires.*
4. *Nettoie votre stylo en écrivant—évite de nombreux besoins de réparation.*

Seule la Parker *Quink* contient le *solv-x*, et cependant elle ne coûte pas plus cher que des encres ordinaires, très acides. Videz donc votre stylo aujourd'hui même et remplissez-le de cette fameuse Parker *Quink*. Brillante, elle coule librement et sèche rapidement . . . vous trouverez que la *Quink* est idéale pour les plumes d'acier également. Parker Pen Co., Ltd., Toronto, Canada.

* * *

La Quink est offerte en 4 couleurs permanentes: noire, bleue-noire, bleu royal, rouge: 3 couleurs lavables: bleue, verte et violette. 4 onces, 25 cents. 2 onces, 15 cents.

604F

PARKER *Quink* la seule encre contenant le solv-x

LA VIE DE L'USINE

QUELQUES CONSEILS

LES SOLVANTS ET LA DERMATITE

Le mot "dermatite" ou dermite signifie inflammation de la peau. On sait que des solvants comme l'essence (gazoline), le pétrole lampant, l'esprit de pétrole, les solvants Stoddard et divers délayants de la peinture peuvent tous causer de la dermatite par leur action dégraissante sur la peau.

Il ne faut jamais employer de solvants pour nettoyer la peau et l'on ne devrait pas permettre aux ouvriers de se tremper la main, non protégée, dans des solvants. Les solvants tendent à dégraisser et à irriter la peau et à la rendre vulnérable à l'infection des petites égratignures ou éraflures. Ceux qui sont exposés par leur travail à salir leurs vêtements devraient être munis de vêtements protecteurs à l'épreuve des solvants. Lorsque seules les mains sont en cause, il faudrait employer des gants à l'épreuve des solvants ou une crème protectrice. Lorsque le cou et la face sont exposés à des projections ou à un brouillard, une crème protectrice trouvera son application.

La pratique d'enlever des taches de peinture sur la peau au moyen de solvants causera souvent une dermatite grave. Les taches de peinture et, de fait, presque toute la saleté qui peut être enlevée par un solvant nuisible, peuvent être aussi aisément enlevées au moyen d'une graisse inoffensive comme le *cold cream* ou graisse d'un même genre. Les ouvriers qui sont inévitablement exposés aux solvants devraient, après un nettoyage minutieux avec un savon neutre et de l'eau, enduire leur peau d'une bonne crème contenant de la lanoline.

INTOXICATION PAR LE PLOMB

Le plomb peut s'introduire de trois manières dans l'organisme : par l'inhalation, par l'ingestion et par l'absorption. Des trois, l'inhalation est de beaucoup la plus importante cause d'intoxication par le plomb. On le comprend facilement si l'on se représente qu'une personne respire 16 fois et plus par minute et que les fines particules de poussière de plomb ou les vapeurs de plomb pénètrent dans l'appareil circulatoire sans que les divers organes du corps aient la chance de les rejeter.

Il est moins dangereux de contracter cette intoxication en ingérant du plomb car une bonne partie de ce métal qui est avalé est éliminée directement ou est retenue dans le foie et ne parvient pas au courant sanguin. Cela exige ordinairement une plus forte concentration et une ingestion de plomb sur une période plus prolongée pour produire l'intoxication, lorsque l'ingestion est le seul genre d'exposition.

Les données actuelles indiquent que le seul danger grave d'intoxication par le plomb au moyen de l'absorption peut provenir du maniement du tétraéthyle de plomb.

On a établi que l'exposition maximum continue d'un ouvrier pour une journée de huit heures était de .15 milligrammes de plomb par mètre cube d'air au niveau de la zone de respiration, et que les hommes qui travaillent dans une plus forte concentration de plomb, présenteront sans doute des symptômes d'intoxication par le plomb et d'excrétion considérable de plomb aux analyses de sang ou d'urine.

Il est impérieux que les industries où l'exposition est grande prennent des mesures pour éliminer ou contrôler ce danger. Il faut tout d'abord, déterminer l'importance de l'exposition au plomb. La division d'hygiène industrielle de votre ministère provincial de la Santé fera ces épreuves pour vous, vous donnera une éaluation exacte du danger, et recommandera les mesures à prendre pour son élimination ou son contrôle.

DETECTEUR D'OXYDE DE CARBONE

Le danger d'intoxication d'oxycarbonisme peut être décelé au moyen d'une méthode simple et relativement peu coûteuse qu'a développée le National Bureau of Standards (des Etats-Unis), laquelle indique, par la couleur, la présence du gaz dangereux dans l'air, même dans la proportion infime d'une partie dans 500,000,000 parties d'air.

On a développé cet appareil pour déterminer la quantité d'oxyde de carbone dans les avions mais il peut servir aussi avantageusement dans les autobus, les automobiles, les garages, les chaufferies et autres locaux où ce gaz toxique se loge, faute de combustion complète dans les fournaises ou les poêles.

MODES POUR OUVRIERS

On peut se faire des gorges chaudes de ce que l'ouvrier bien vêtu doit porter mais sa façon de s'habiller est souvent discutée à l'atelier. Le patron qui fournit des vêtements protecteurs sans dire comment les porter gaspille tout simplement son argent. D'autre part, lorsqu'on fournit des gants, lunettes et autre matériel aux ouvriers, ces derniers doivent s'en servir correctement.

Un cas qui vient d'être porté à la connaissance de la Division de l'hygiène industrielle du U.S.P.H.S., souligne l'importance de bien porter le matériel protecteur.

Une enquête dans une usine a révélé que des ouvriers souffraient d'une irritation de la peau et de brûlures causées par la solution de placage au cadmium. Le bain de placage était une solution de cyanure de sodium qui agit comme alcalin caustique et produit de petites ulcérations réfractaires et indolores de la peau. Ces ulcérations surviennent plusieurs jours après le contact primitif.

Bien que les ouvriers aient porté des gantelets de caoutchouc pour cette opération, ils maniaient avec négligence les morceaux à plaquer surtout en les retirant du bain, la solution pénétrant dans les gants. Comme l'effet irritant de cette solution est à retardement, les gants donnaient un faux sens de sécurité.

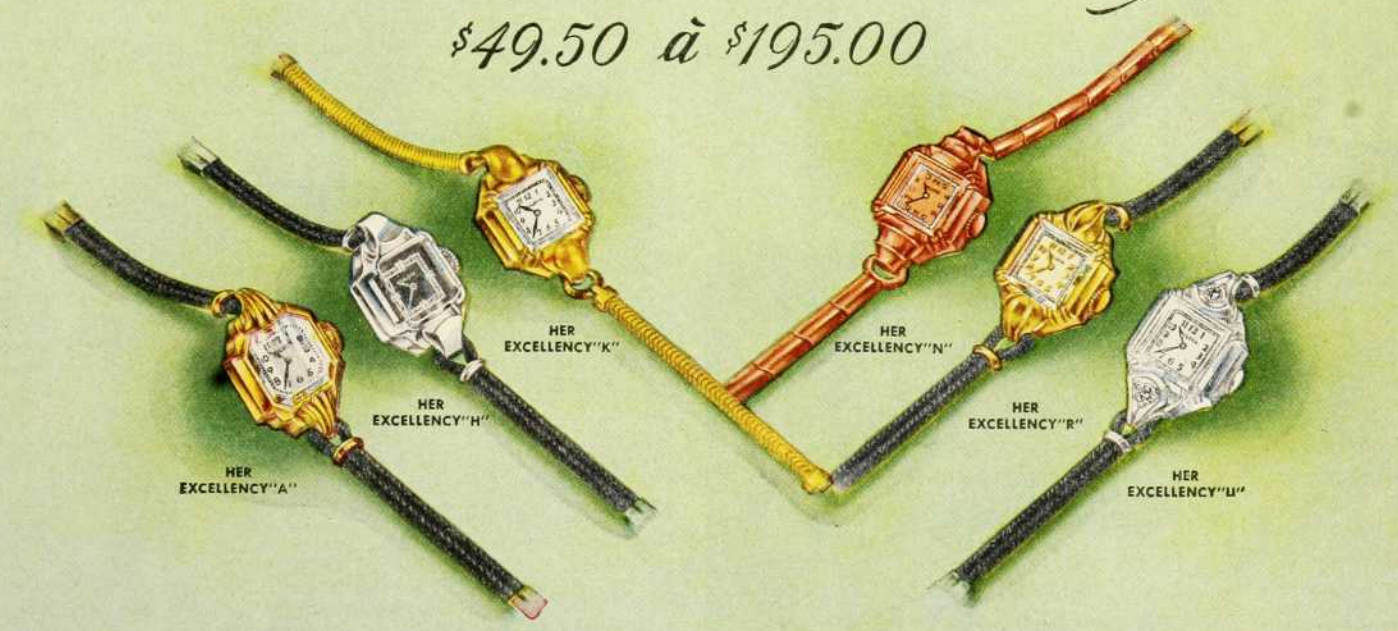
Le Dr. Louis Scwartz recommande que les ouvriers portent de longs gants serrés qui empêchent les liquides de pénétrer ou que des manches imperméables à la solution soient portées par-dessus les gantelets pour prévenir tout contact avec la peau de l'ouvrier, de la solution de cyanure de sodium qui est extrêmement toxique. Voilà ce que rapporte Industrial Hygiene News Letter.

BULOVA *présente*

Her Excellency

21 Rubis

$49.50 à $195.00



BULOVA s'honore de présenter *Her Excellency* ... un nouveau groupe de montres pour dames d'un attrait et d'un chic incomparables. Vous n'avez jamais rien vu d'aussi exquis. Et jamais auparavant pareille beauté accomplie ne s'est alliée à une précision si exceptionnelle. A l'intérieur de chaque boîtier se trouve un mouvement BULOVA de 21 rubis — le plus grand triomphe de l'art et de la technique de l'horlogerie ! Voyez *Her Excellency* par BULOVA — en vedette pour la première fois — chez les meilleurs bijoutiers partout.

HER EXCELLENCY "A" — 21 rubis, disponible aussi en blanc . . . $49.50
HER EXCELLENCY "H" — 21 rubis, disponible aussi en jaune et en rose . . . $57.50 • HER EXCELLENCY "K" — 21 rubis . . . $59.50
HER EXCELLENCY "N" — 21 rubis, bracelet extensible. Disponible aussi en jaune . . . $62.50
HER EXCELLENCY "R" — 21 rubis, or 14 carats . . . $65.00
HER EXCELLENCY "U" — 21 rubis, or 14 carats, 2 diamants. Disponible aussi en jaune . . . $125.00

Le Canada marche à l'heure Bulova

Soupe et Salade au Souper?

servez des RITZ

De la soupe fumante, riche, savoureuse . . . des oeufs durs, des radis et du céleri sur un nid de laitue tendre . . . un plateau de Ritz dorés, croustillants — quelle façon charmante d'accueillir le maître de la maison! Car Ritz rehausse la saveur des soupes et des salades —le cracker au petit goût de noisette, légèrement salé. Demandez toujours des Christie's Ritz — le Cracker Favori du Canada.

CHRISTIE, BROWN AND COMPANY, LIMITED

BISCUITERIES: TORONTO ET WINNIPEG

147RCF

MES RECETTES de Cuisine

Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Institut Ménager du SAMEDI, de LA REVUE POPULAIRE

POUDING AUX POMMES À LA VAPEUR

3 c. à tb. de shortening — *½ tasse de mélasse* — *½ tasse de cassonade* — *1 oeuf* — *1½ tasse de farine* — *½ c. à thé de soda à pâte* — *1 c. à thé de poudre à pâte* — *1 c. à thé de cannelle* — *½ c. à thé de gingembre* — *½ c. à thé de clou* — *½ c. à thé de sel* — *½ tasse de lait sur* — *1 tasse de pommes hachées* — *½ tasse de raisin*

Défaire le shortening en crème avec la mélasse et la cassonade. Ajouter l'oeuf et battre le mélange jusqu'à ce qu'il soit léger. Tamiser la farine, mesurer et tamiser de nouveau avec le soda et la poudre à pâte ainsi que les épices. Ajouter au premier mélange alternant avec le lait sur. Incorporer les pommes et le raisin, verser dans des tasses beurrées aux ⅔, couvrir d'un papier paraffiné et faire cuire à la vapeur 1 - 1½ heure. Servir chaud avec une sauce au citron. 8 - 10 *services.*

SAUCE AU CITRON

1 tasse de sucre — *1½ c. à tb. d'amidon de maïs* — *1½ tasse d'eau chaude* — *le jus et le zeste râpé d'un citron*

Mettre le tout dans une casserole à l'exception du jus de citron et faire cuire en brassant jusqu'à épaississement. Aromatiser avec le jus de citron.

JAMBON RÔTI AU FOUR

1 jambon de 10 - 12 livres — *3 c. à tb. de cassonade* — *1 c. à tb. de moutarde* — *¼ de tasse de chapelure de biscuits soda* — *clous de girofle* — *1 tasse de cidre*

Brosser le jambon, l'essuyer soigneusement et placer sur un gril dans une lèchefrite non couverte. Faire cuire 30 minutes à la livre au four de 325° F. Quand le jambon est bien cuit, ce que l'on constate en piquant avec une aiguille dans la partie la plus épaisse et près de l'os, si l'aiguille entre facilement et sort sèche, le jambon est cuit, retirer du four, enlever la couenne, étendre sur le gras un mélange fait avec la cassonade, la moutarde et la chapelure. Piquer çà et là les clous de girofle et remettre au four encore 1 heure. Arroser avec le cidre. Faire une sauce avec le fonds de cuisson dilué avec le cidre. Servir avec une purée de pommes de terre et des épinards.

ÉPINARDS À LA CRÈME

2 livres d'épinards — *1 c. à tb. de beurre* — *2 c. à tb. d'oignon* — *½ tasse de crème* — *1 c. à thé de sel* — *¼ de c. à thé de poivre*

Laver les épinards dans plusieurs eaux tièdes et faire cuire sans ajouter d'eau 10 à 12 minutes. Egoutter, hacher et remettre dans la casserole. D'autre part, faire fondre le beurre et y faire revenir l'oignon haché très finement jusqu'à ce qu'il soit transparent. Ajouter la crème et verser sur les épinards. Assaisonner de sel et poivre et remuer avec deux fourchettes pour bien imprégner les épinards de crème. Servir bien chaud.

TARTE AUX PÊCHES

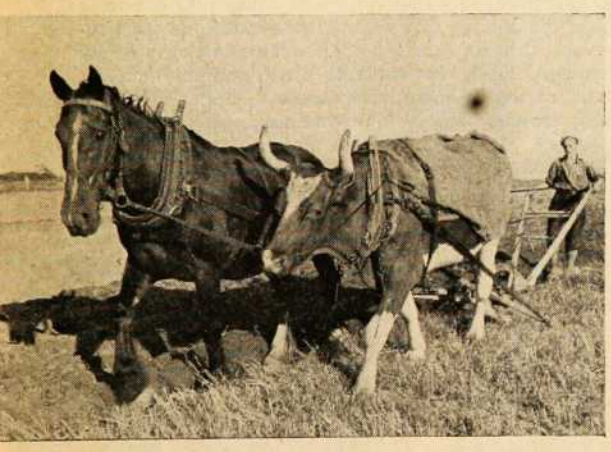
2 tasses de pêches en conserve — *2 c. à tb. de cassonade* — *2 c. à tb. de farine* — *½ tasse de sirop de pêches* — *le jus d'un citron* — *1 c. à tb. de beurre*

Couper les pêches en tranches minces et mettre dans une assiette à tarte recouverte de pâte. Mélanger la cassonade, la farine, le sirop de pêches et faire cuire jusqu'à épaississement. Ajouter le jus de citron, verser sur les pêches. Couvrir d'une seconde abaisse de pâte et cuire à four chaud 450° F. jusqu'à ce que la pâte soit bien dorée. On conseille de saupoudrer 1 c. à thé d'amidon de maïs sur la pâte avant de mettre les fruits pour éviter d'humecter la pâte. 6 *services.*

CRÈME AU CÉLERI

3 tasses de céleri haché — *1 petit oignon émincé* — *½ tasse de fromage râpé* — *2 c. à tb. de beurre* — *2 c. à tb. de farine* — *2 tasses de lait riche* — *2 oeufs* — *½ c. à thé de sel* — *⅛ de c. à thé de poivre*

Faire cuire le céleri et l'oignon dans l'eau bouillante salée jusqu'à ce que ce soit tendre. Fondre le beurre dans une casserole, ajouter la farine, mélanger jusqu'à ce que ce soit crémeux et mouiller avec le lait. Cuire jusqu'à épaississement, retirer du feu, ajouter le fromage et brasser jusqu'à ce qu'il soit fondu. Battre légèrement les oeufs et ajouter à la sauce. Incorporer le céleri. Verser dans un plat à gratin beurré et faire cuire au bain-marie dans un four de 325° F. jusqu'à ce que le tout soit ferme. 6 *services.*



TRAVAUX ET PLAISIRS D'ETE

Quand revient la vie au grand air

VOICI L'ÉTÉ VENU et chacun célèbre son retour à sa manière et, comme on peut s'y attendre, cette manière est pour la plupart d'entre nous un labeur nouveau. Qu'importe puisqu'il est moins dur et s'accomplit dans un décor de plein air et de lumière.

Les bûcherons, la *drave* terminée, rentrent chez eux après un long hiver passé dans la forêt.

Une fermière visite son rûcher d'abeilles tandis qu'une autre, qui en a assez de la réclusion hivernale, a décidé de boulanger dehors. Elle a sorti une vaste table, sa planche à pain et le rouleau qui amincit et égalise la pâte qui cuira tout à l'heure dans l'antique four familial.

Quant aux écolières en vacances, il n'est pas toujours facile, surtout pendant les premiers jours de liberté, de les astreindre à un travail régulier. Les plus jeunes ont pardessus tout le désir de courir les champs comme de jeunes poulains, d'y cueillir des fraises et des fleurs sauvages dont elles se tressent colliers et couronnes. Bientôt, elles effeuilleront les marguerites, comme elles l'ont vu faire à leurs grandes soeurs.

Voici justement l'une d'elles qui s'est acquittée avec succès de sa tâche de jardinière. Il ne reste plus une mauvaise herbe parmi ces pensées en bordure qui lèvent si fièrement leurs têtes de velours. La jeune fille se repose un instant. Appuyée sur son râteau, elle regarde au loin le frère aîné qui guide au labour un attelage composé d'un cheval et d'un boeuf, tandis que là-bas de bonnes vaches paissent l'herbe nouvelle en attendant d'aller se rafraîchir à l'étang voisin.

Autre saison, autres occupations, autres loisirs. L'été qui nous ramène la vie au grand air anime les figures anémiées, prédispose à l'optimisme, à la joie. Ainsi, le bûcheron salue la fin de son dur labeur, l'apiculteur rêve en sortant ses rûches, le paysan et le citadin recommencent à travailler la terre. On "boulange" même en plein air pendant que les enfants s'amusent à travers champs !

Aspect de la cour intérieure du château de Saint-Germain-en-Laye.

Une partie de la façade du château qui fut aménagé en 1867 pour servir de musée national.

La ville de Saint-Germain, vue des toits de l'historique château.

Intéressant détail d'architecture que l'on remarque en visitant la grande cour intérieure.

Vue de la croix surmontant l'élégante flèche de la jolie chapelle.

Autres détails d'architecture vus de la cour intérieure. Remarquer l'intéressante corniche.

Remarquables détails de sculpture qu'on peut voir du haut du toit.

Deux moulages de sculptures gallo-romaines. On y trouve aussi une collection de monnaie.

LES CHATEAUX DE FRANCE

SAINT-GERMAIN-EN-

Le château doit son origine à un donjon construit par Louis le Gros et qui commandait le cours de la Seine. En 1238, sous le règne de saint Louis, fut inaugurée la jolie chapelle gothique encore existante. Ce premier château fut détruit dans les guerres avec les Anglais. Charles V le rétablit ; toutefois l'édifice actuel, sauf le donjon de Charles V et la chapelle, ne date que du temps de François Ier qui y célébra ses noces avec Claude de France, fille de Louis XII.

Le style austère de cette vaste demeure forme un contraste frappant avec l'aspect riant des autres châteaux de la même époque. Pierre Chambiges et Guillaume Guillain en furent les architectes.

Louis XIV y vit le jour, le 5 septembre 1638. Pour échapper au voisinage de la population de la capitale qui lui était incommode, ce roi se retira à St-Germain après la mort de sa mère, Anne d'Autriche. Mais ayant trouvé le château insuffisant, il se construisit une résidence plus somptueuse : le palais de Versailles.

Le château de St-Germain fut habité plus tard par le roi Jacques II, banni d'Angleterre, qui y demeura jusqu'à sa mort. Il a été inhumé dans l'église St-Louis, face au château.

Sous Napoléon Ier, il fut transformé en école d'officiers de cavalerie. Après avoir servi de prison militaire, il fut complètement restauré sur les anciens plans.

Le Musée des Antiquités Nationales que renferme le château est une collection unique en son genre de monuments gaulois, gallo-romains et francs, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque des Carolingiens. La salle de numismatique contient une riche collection de monnaies celtiques, gallo-romaines et mérovingiennes, ainsi que des bijoux.

Plusieurs traités importants furent conclus au château de Saint-Germain. Notamment, en 1570, entre catholiques et protestants français, celui qui mit fin à la troisième guerre de religion. Cette paix, qui ne satisfaisait complètement aucun des deux partis, fut appelée par les contemporains une paix boiteuse et malassise, par allusion aux deux négociateurs de la cour, Biron, qui était boiteux, et Henry de Mesmes, sieur de Malassis.

C'est aussi à Saint-Germain que la France et ses Alliés signèrent la paix avec l'Autriche en 1919.

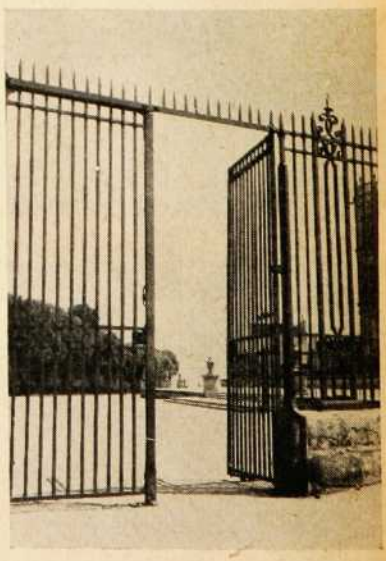
N'oublions pas non plus le traité de Saint-Germain-en-Laye dont nous parlait jadis notre petit manuel d'histoire du Canada. Voici en quelles circonstances il eut lieu :

Trois frères huguenots, David, Louis et Thomas Kertk se révoltèrent contre la France, leur patrie, et allèrent offrirent leurs services à la Couronne d'Angleterre qui mit six vaisseaux à leur disposition. C'est ainsi qu'en 1628, ils s'emparaient de Port-Royal et l'année suivante de Québec. Cependant, la prise de La Rochelle par les armées de Richelieu, suivie du traité de Suze, annulait la conquête des Kertk. En 1632, la paix fut signée entre la France et l'Angleterre. Elle rendait le Canada et l'Acadie à la France, de sorte que Champlain et ses compagnons revinrent sans retard à Québec.

On traverse le charmant parc du château pour parvenir à sa vaste terrasse qui s'étend au-dessus de la Seine, du côté de la forêt. Elle a été construite par Le Nôtre, et offre une vue superbe sur le fleuve au cours sinueux et sur la plaine si animée qu'il arrose. Du côté nord, on voit le château du Val, construit sous les ordres de Louis XIV par Mansart, et qui est aujourd'hui une maison de retraite pour les Sociétaires de la Légion d'honneur. En suivant l'avenue principale de la forêt, on rencontre bientôt les Loges, maison de campagne bâtie par Anne d'Autriche, qui est devenue une maison d'éducation pour les filles de membres de la Légion d'honneur. C'est près de là qu'a lieu, à la fin du mois d'août, la joyeuse fête des Loges qui dure dix jours.

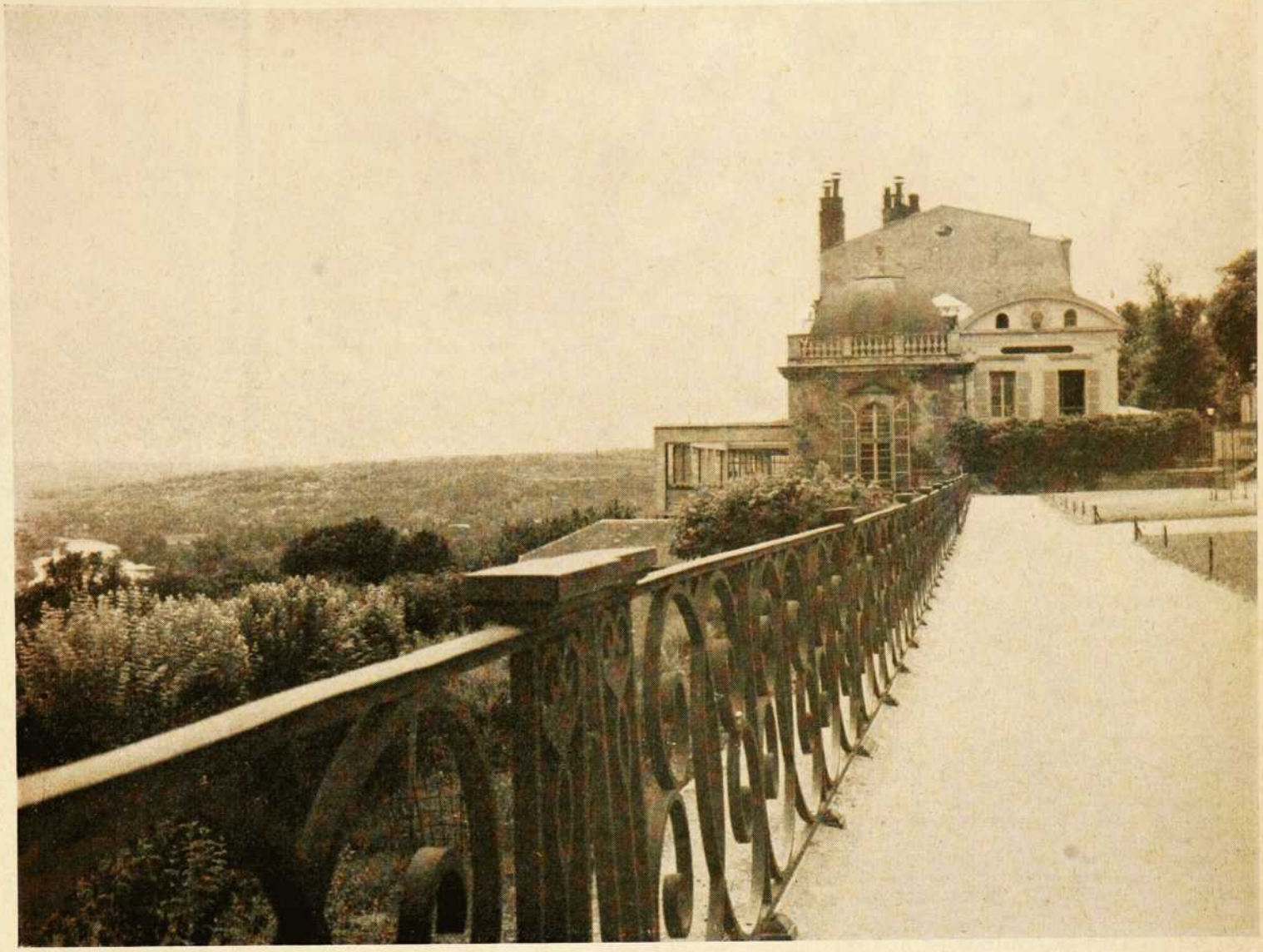
La magnifique forêt de St-Germain couvre près de 4,400 hectares de superficie et est traversée de belles routes. La forêt de Laye, comme on l'appelait jadis, appartenait en grande partie au monastère de Saint-Germain-des-Prés, lorsque Louis VI décida d'y faire bâtir un château.

Le village de Saint-Germain est situé sur un coteau assez escarpé qui domine la Seine et d'où l'on peut jouir du panorama de Paris qui n'est qu'à une quinzaine de milles de distance. Son industrie est active. Il possède des tanneries, mégisseries, bonneteries, filatures, teintureries, marbreries et pépinières.



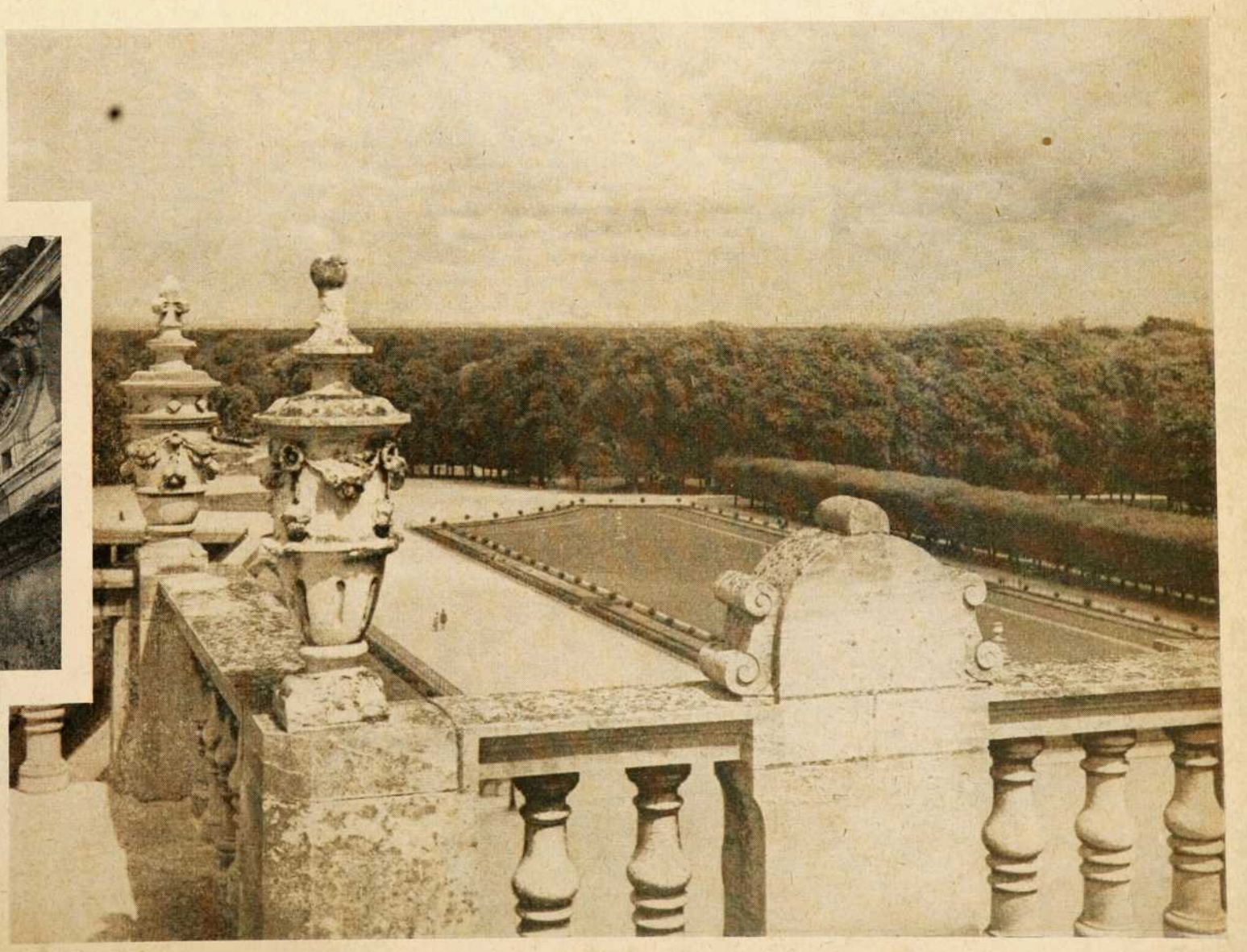
Ci-dessus, à droite, la grille d'entrée du château et des jardins. — Ci-contre, extrême gauche, autre moulage de sculpture gallo-romaine et un moulage de l'Arc d'Orange, bas-relief gallo-romain Plusieurs traités importants furent conclus au château de Saint-Germain, notamment en 1570, entre catholiques et protestants français, celui qui mit fin à la troisième guerre de religion. C'est à St-Germain que la France et ses alliés signèrent la paix avec l'Autriche en 1919.

LAYE



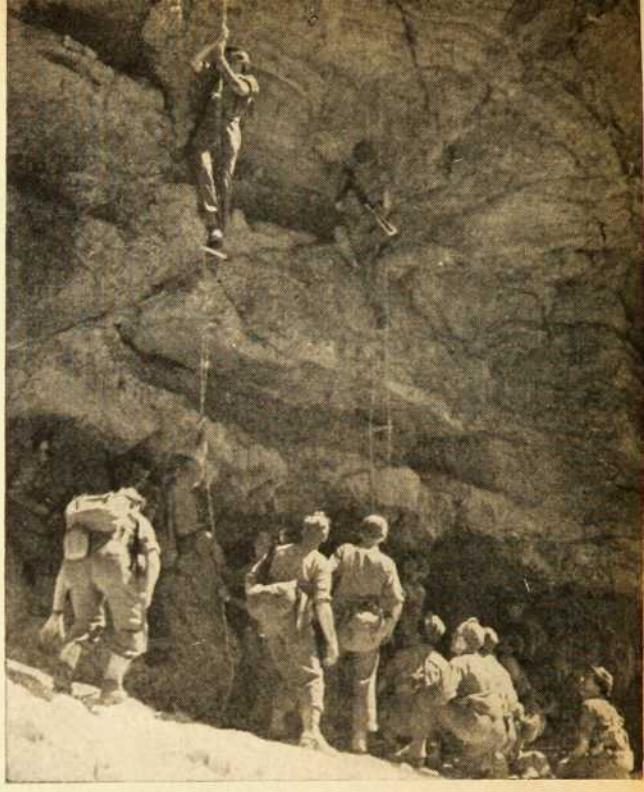
Ci-contre, les terrasses et le Pavillon Henri IV dans lequel a été conservée intacte la chambre où est né Louis XIV. Sous Napoléon 1er, le château tut transformé en école d'officiers de cavalerie. Enfin, après avoir servi de prison militaire, il fut complètement restauré comme on voit.

Ci-contre, les jardins du château, vus des toits.—Ci-dessous, autres détails des toits du château de Saint-Germain-en-Laye. On observera l'élégance de cette corniche.



PHOTOS
S.I.F.
OTTAWA

LES DEMONS DE L'AUBE



LES COMMANDOS de la Première Armée française des unités indépendantes composées de volontaires spécialement entraînés et employés dans des coups de mains, furent particulièrement audacieux. L'esprit qui les anime est remarquable et la légende déjà, à leur sujet, recouvre l'Histoire. C'est cet esprit légendaire et non l'exactitude historique de leurs faits d'armes que le cinéma français s'est efforcé de faire revivre. Voici donc le résumé du scénario en question :

Quelque part en Afrique, entre Bône et Tunis, les Commandos de la Première Armée française sont à l'entraînement. Un entraînement sévère, spécialement étudié pour les préparer à ce que seront leurs tâches à venir : les coups de mains les plus audacieux.

Parmi ces troupes d'élite, les hommes du lieutenant Claude sont les plus remarquables de bonne volonté et d'entrain. Leur chef, aimé et respecté de tous, est d'ailleurs un merveilleux entraîneur d'hommes.

Une nouvelle recrue, Serge, se présente à l'Etat-Major. Son éducation militaire est précaire, mais ses exploits, tant en Allemagne qu'en France, au service de la Résistance, sont éloquents. Claude, qui assiste à l'entretien, reconnaît avec surprise en Serge un homme à qui il pensait souvent, non sans être étreint par le remords.

En effet, quelques mois auparavant, Claude, prisonnier libéré, avait été chargé par Serge, rencontré au hasard du halte, de faire parvenir un message en France.

De retour chez lui, Claude, tout à l'amour et à la joie de vivre, n'a pas rempli sa mission. Serge est venu lui reprocher son manque de parole, mais des hommes de la Gestapo ont fait irruption, auxquels il n'a pu échapper que par miracle...

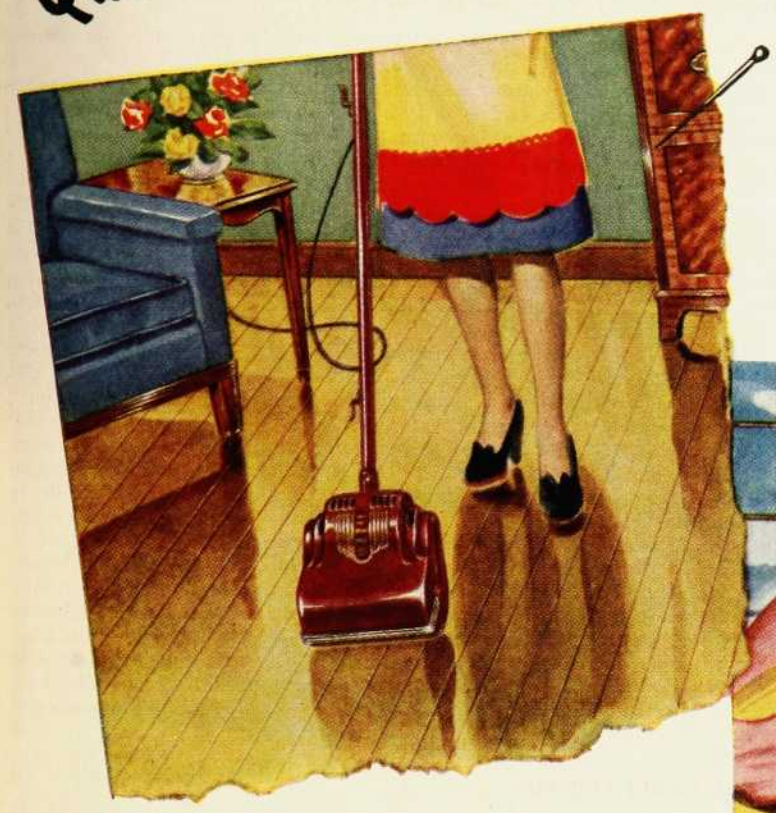
— « Je prendrai avec plaisir cet homme dans mon groupe », dit le lieutenant Claude, bravant le regard chargé de haine de celui qui le considère comme un traître.

... Et l'entraînement se poursuit, la recrue profitant de chaque occasion favorable pour crier son mépris à son chef...

Un coup de main est décidé dont sont chargés Claude et ses hommes. La mission est périlleuse, mais réussit pleinement grâce à la bravoure et au sang-froid de tous. Serge s'est particulièrement distingué, mais doit reconnaître la magnifique preuve d'héroïsme et d'abnégation donnée par Claude : l'homme désigné pour le poste le plus dangereux [*Lire la suite page* 38]

Avec "Les Démons de l'Aube", le cinéma français rend un hommage signalé, autant que mérité, aux troupes de choc, dites "commandos", de la Première Armée française. D'un réalisme saisissant, tourné sous les aspects les plus véridiques que demandait un tel sujet, "Les Démons de l'Aube" constitue assurément un film d'époque. La distribution se compose, entre autres noms à retenir, de GEORGES MARCHAL, ci-contre, à droite, d'ANDRE VALMY, de DOMINIQUE NOHAN et de JACQUELINE PIERREUX. C'est une excellente distribution Eagle-Lion.

Que voulez-vous...nous n'avions pas le choix!



Et c'était loin d'être le logis dont *rêve* une jeune mariée. Ah, quels planchers—ternes comme un jour de pluie! Heureusement que, grâce à ma mère, je connaissais la Cire Johnson. Sans tarder, je donnai un cirage en règle à nos planchers. Si vous voyiez la différence que fait la Cire Johnson! Maintenant, je n'ai plus à me plaindre de mes planchers. Et un simple coup de vadrouille, de temps à autre, suffit à les tenir propres.

J'aime la surface douce et résistante que produit la Cire Johnson—elle épargne beaucoup de travail parce que la poussière n'y adhère pas. Presque tous nos meubles sont d'occasion, mais nous en sommes fiers depuis que nous les avons passés à la Cire Johnson. Vous devriez voir le dessus des tables, les buffets, les chaises—ce sont de vrais miroirs. Et chaque fois que je les cire, leur apparence s'améliore.

Nous n'en revenons pas de voir tout ce que la Cire Johnson peut faire reluire dans une maison: rampes d'escaliers, boiseries, appuis de fenêtres, réfrigérateur, articles en cuir, cadres! Je sais maintenant ce que maman voulait dire lorsqu'elle parlait des avantages de la cire. La Cire Johnson ne fait pas seulement reluire les surfaces, elle les protège aussi, les embellit et les rend plus faciles d'entretien.

Pour vous divertir,
chaque mardi soir,
écoutez Fibber McGee et Molly à CBM

EMPLOYEZ AUSSI LA CIRE LIQUIDE
—un produit fameux, sûr, nettoyant rapidement et plus facile à appliquer. Pour planchers, meubles, boiseries et 100 autres usages énumérés sur l'étiquette.

Nouveaux! DRAX

DRAX, le nouveau produit Johnson, assure aux vêtements et aux tissus la protection d'une invisible couche de cire. Les vêtements traités au DRAX résistent à la saleté, restent frais plus longtemps, sont plus faciles à laver et à repasser.

Recherchez l'étiquette DRAX sur les vêtements que vous achetez. Demandez le procédé DRAX à votre nettoyeur ou à votre buanderie. Bientôt DRAX pourra être employé à la maison.

Pour plus de renseignements, écrivez à: S. C Johnson & Son, Ltd., Brantford, Canada.

CINQ FAMEUX POLIS JOHNSON

Cire en pâte, Cire liquide, Cire en crème, Cire-Glo-Coat sans frottage, Carnu pour automobiles

LA VIE AGRICOLE

CONSEILS UTILES POUR TONDRE LES MOUTONS

Comme la saison de la tonte est arrivée, nous croyons utile de donner quelques conseils appropriés sur la façon d'effectuer l'opération.

Certains éleveurs de moutons sont portés à n'accorder que peu d'importance à la production de la laine et à croire qu'il vaudrait aussi bien la laisser sur les moutons. Le Canada a consommé en 1946 environ 90 millions de livres de laine en suint ou en toison valant environ 23 millions de dollars. La production annuelle de laine en suint et filée au Canada atteint environ 18 millions de livres, et nous devons en importer 72 millions de livres des autres pays. Le Canada peut absorber la laine de 12,857,142 moutons, soit environ quatre fois autant que sa population ovine actuelle.

Pour augmenter le rendement ou le profit du troupeau de moutons, il faut apporter un soin minutieux à l'opération de la tonte. Les points suivants doivent être observés scrupuleusement : 1° Aménager un endroit très propre pour la tonte ; 2° Ne tondre que lorsque la laine est sèche ; 3° Jamais lorsqu'elle est mouillée ou humide ; 4° Tenir l'enclos à moutons propre et sans fumier afin d'empêcher la décoloration de la laine ; 5° Manier doucement les moutons ; 6° Maintenir l'animal sur le dos.

Commencez à tondre la poitrine, puis le ventre pour attaquer ensuite successivement la fourche, l'arrière de la patte droite, l'arrière de la patte gauche et le côté supérieur gauche de la croupe. Viennent ensuite le devant de la tête, la poitrine, la mâchoire et l'arrière de la tête. On s'attaque ensuite au côté gauche de la patte de devant ; on abaisse l'animal toujours sur le dos et on commence à l'arrière du flanc gauche que l'on tond jusqu'à l'avant ou le long du corps et l'on continue à tondre jusque vers le milieu du dos. On élève le mouton pour finir le côté droit en tondant depuis l'épine dorsale jusqu'à la hauteur du cou et l'on descend par l'avant de la jambe droite vers le ventre puis l'arrière de la jambe droite et l'on finit à la croupe. La technique est simple et peut être appliquée sans fatigue pour le tondeur ni pour l'animal. Faire en sorte de ne pas être obligé de passer une deuxième fois. Il faut que la tonte soit uniforme si l'on veut que la toison ait de la valeur.

LE TATOUAGE DES ANIMAUX

Le marquage individuel des animaux est essentiel pour l'enregistrement du bétail ; pour le contrôle scientifique des programmes d'élevage ; pour le transfert du droit de propriété et pour l'identification des animaux perdus ou volés. Diverses méthodes d'identification sont en usage dans bien des pays, par exemple l'impression au fer chaud, le marquage des cornes, etc., mais au Canada la méthode la plus employée est le tatouage.

Entre autres avantages du tatouage, signalons qu'un animal bien tatoué est marqué pour la vie ; toute tentative irrégulière d'altérer les marques de tatouage peut être facilement décelée, le coût du matériel de tatouage est modéré et les pièces de rechange sont faciles à obtenir. On peut tatouer un grand nombre d'animaux avec succès au moyen de pâtes ou d'encres noires spécialement préparées pour cela. Même si le contraste est moins frappant sur un animal à peau foncée, les symboles dans bien des cas peuvent être déchiffrés au moyen d'une lampe de poche appliquée à l'arrière du tatouage.

Toutefois, certaines races de moutons présentent un problème spécial étant donné qu'à mesure que les bêtes avancent en âge, les marques noires de tatouage s'effacent. L'invention d'une encre verte par la Division de la Chimie du Service scientifique, ministère fédéral de l'Agriculture, a résolu cette difficulté et le tatouage avec cette encre réussit très bien chez les races Southdown et Shropshire. Son application aux autres races de moutons et aux autres espèces d'animaux devrait donner des résultats semblables. Les autres agents colorants sont présentement à l'épreuve par la Division fédérale de la Chimie pour la toxicité, l'éclat et la stabilité ; on les emploie en combinaison, afin d'obtenir des substances colorantes pour certaines circonstances spéciales.

Si l'on veut réussir avec le tatouage, les oreilles des animaux doivent être nettoyées à l'alcool, au tétrachlorure de carbone, à l'essence ou à l'huile de pétrole, et bien asséchées. Après que l'encre est appliquée aux aiguilles à tatouer et que le tatouage est terminé, il faut faire une autre application d'encre à la peau et frotter l'endroit tatoué pour que l'encre pénètre. Les aiguilles à tatouer doivent être tenues propres et stérilisées avant et après le tatouage.

VOS GLAIEULS

Il n'y a pas de plus belle fleur que le glaïeul. Il peut être cultivé facilement dans toutes les parties du Canada, pourvu que son principal ennemi, le thrips, soit réprimé. Le traitement bien appliqué des bulbes au printemps, immédiatement avant la plantation, est d'importance vitale dans la répression de l'insecte. Les essais conduits pendant un certain nombre d'années ont démontré que le thrips ne survit pas au froid de l'hiver et que seulement les insectes qui ont été transportés dans la cave à l'automne ont pu survivre. Le traitement des bulbes avant la plantation permet d'obtenir une récolte de fleurs propre, pourvu que les jardins contenant les bulbes protégés ne soient pas envahis au cours de l'été par les thrips émigrant des parcelles infestées du voisinage.

Il y a plusieurs procédés approuvés de traiter les bulbes du glaïeul, mais avant d'appliquer un traitement quelconque il est nécessaire que les bulbes soient parfaitement nettoyés et mûris. Parmi les vieux procédés, déclare Alan G. Dustan, Division de l'entomologie, ministère fédéral de l'Agriculture, l'emploi du sublimé corrosif est encore recommandé. Des quantités considérables de bulbes peuvent être plus facilement traitées par la fumigation avec du cyanure de calcium ou du bromure de méthyle. Le bain dans le lysol — un procédé efficace et bon marché — est populaire également, et récemment des poussières de DDT ont été employées et ont donné d'excellents résultats.

Des instructions complètes relatives aux divers traitements vous seront fournies sur demande, par la Division de l'entomologie, ministère fédéral de l'Agriculture, Ottawa.

Une auréole pour les maris

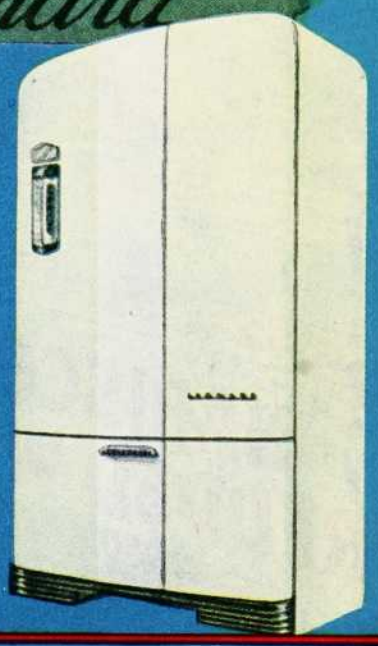
QUI LEUR ACHETENT CE QU'IL Y A DE MIEUX

Northern Electric

● LE RADIO ENTIÈREMENT NOUVEAU À LA "TONALITÉ NATURELLE"

Leonard

● LE RÉFRIGÉRATEUR AVEC LE MÉCANISME SCELLÉ "GLACIER"



ABC WASHER

● LA LAVEUSE AVEC LA CUVE À CAPACITÉ "GÉANTE"

Gurney

● LE POÊLE ÉLECTRIQUE AVEC FOURNEAU À CHALEUR ÉGALE

VISITEZ LE DÉPOSITAIRE DE NORTHERN ELECTRIC

Northern Electric COMPANY LIMITED

32-6-5F

UN PEU DE CUISINE ÉTRANGÈRE

LA BONNE NOURRITURE a un attrait universel et chaque pays a quelques plats spéciaux qui peuvent très bien se servir dans tout l'univers. Nombre de recettes apportées au Canada par les nouveaux Canadiens ont été gracieusement offertes à la Section des Consommateurs du ministère fédéral de l'Agriculture. Elles ont été éprouvées l'une après l'autre et la plupart ont été adoptées avec plaisir par tous ceux qui les ont goûtées. Cela n'est pas surprenant, parce qu'en général, on sait que bien des pays emploient depuis des générations, des recettes approuvées par les gourmets les plus exigeants ainsi que par ceux qui, sans être des gastronomes avertis, aiment néanmoins, comme tout le monde, faire bonne chère.

Comme les recettes éprouvées provenant de l'étranger ne se trouvent pas généralement dans les manuels culinaires canadiens, elles ont été incluses dans les fiches de la Section des Consommateurs et seront offertes, de temps en temps, comme un moyen d'ajouter de la variété aux repas canadiens. Les trois recettes qui suivent sont pratiques à l'heure actuelle, car elles contiennent des ingrédients qui ne sont pas difficiles à trouver dans la plupart des magasins d'aliments.

BŒUF À LA STROGONOFF (russe)

1 livre de bœuf dans la ronde ou du bœuf à soupe, maigre
sel *poivre*
1 c. à table de farine
1 c. à table de graisse *1½ tasse de bouillon*
1 c. à table de jus de tomate
2 c. à table de crème sure *1 petit oignon*
3 c. à table de piment vert haché (facultatif)

Coupez la viande en carrés d'un pouce. Saupoudrez de sel et de poivre. Laissez reposer pendant 2 heures. Faites brunir la farine dans la graisse chaude, ajoutez le bouillon et amenez au point d'ébullition. Ajoutez le jus de tomate et la crème sure. Faites frire la viande, ajoutez l'oignon. Ajoutez à la sauce et faites mijoter pendant 1 heure.

•

POUDING HONGROISE AUX POMMES

4 grosses pommes sures
3 c. à table de jus de fruit *1 tasse de mie de pain fine*
1 c. à table de beurre
2 jaunes d'œufs *⅓ tasse de sucre*
½ c. à thé de sel
2 blancs d'œufs *3 c. à table de sucre*

Pelez et râpez les pommes. Ajoutez le jus de fruit et incorporez bien. Ajoutez la mie de pain. Défaites le beurre en crème, ajoutez les jaunes d'œufs, le sucre et le sel et battez bien. Ajoutez au premier mélange et mêlez bien. Battez les blancs d'œufs en neige, ajoutez le reste du sucre en battant jusqu'à ce que les blancs se tiennent en pointes. Incorporez au premier mélange et versez dans un moule légèrement graissé, allant au four. Faites pocher dans un four modéré, 350°F. pendant une heure. Servez avec une sauce à la crème au beurre. Six portions.

•

RULLU PYLSEA (Islande)

1 flanc d'agneau, maigre
sel *poivre*
toute-épice
pincée de salpêtre *1 oignon moyen, haché*

Désossez le flanc d'agneau. Saupoudrez de sel, de poivre, de toute épice et d'une pincée de salpêtre. Ajoutez l'oignon haché. Roulez et ficelez ou cousez. Laissez reposer dans une saumure (faite dans la proportion d'une tasse de sel pour 4 tasses d'eau) pendant 2 semaines. Faites bouillir la viande dans de l'eau fraîche pendant 1½ heure. Pressez avec un poids jusqu'à ce que cela soit refroidi.

•

AUTRE RECETTE

SOUPE MAIGRE AUX LÉGUMES

2 tasses chou haché
1 tasse carottes en dés *¼ tasse navet en dés*
1 tasse pommes de terre en dés
2 branches de céleri ou ½ tasse en dés *¼ tasse d'orge fine*
2 petites branches de lard ou 2 c. à table de gras
1 petit oignon *2 c. à table farine brunie*
2 pintes d'eau chaude
1 tasse de jus de tomates *Sel et poivre au goût*

Hacher le chou en lanières fines. Couper en dés carottes, navet, pommes de terre et céleri. Couper le lard en dés et le faire fondre, ajouter l'oignon haché finement, le faire blondir et saupoudrer de la farine brunie. Ajouter les autres ingrédients et cuire lentement pendant 1½ heure. 12 portions ou 2½ pintes.

On Peut Maintenant s'Acheter une

Plume EVERSHARP CA*

pour aussi peu que

$12.65 (TAXE INCLUSE)

ÉCRIT EN SÉCHANT grâce a CA*

CA veut dire cartouche à action capillaire — brevet exclusif à EVERSHARP.*

Munie de la

CARTOUCHE SPIRALE EVERSHARP CA*

— avec réserve d'encre visible

La nouvelle Cartouche Spirale CA* d'EVERSHARP — à réserve d'encre visible — fait maintenant partie de chaque nouvelle Plume CA*.

Vous permet de voir combien vous avez utilisé d'encre... combien longtemps vous pouvez écrire encore.

Se recharge presto, au besoin. On insert simplement la nouvelle cartouche.

Il y a *une grande différence* entre toutes les nouvelles Plumes EVERSHARP CA* et toute autre plume. Votre nouvelle EVERSHARP CA* écrira presque indéfiniment. Ne désappointe jamais ! Sa sphère Magique épend une encre qui sèche illico ... une encre qui court doucement, rapidement, aisément. Supprime l'ennui de refaire souvent le plein. Ne bave pas, en aucune circonstance !

La nouvelle Cartouche Spirale CA* (à réserve d'encre visible) est le grand secret. Un nouveau brevet *exclusif* à EVERSHARP !

Ne tardez pas ! Voyez cette nouvelle merveille d'EVERSHARP — vous l'essaierez et l'acheterez. Joliment stylisée avec une pince en or plaqué — l'extrémité du barillet et le capuchon en acier inoxydable au poli satiné — le barillet même étant en plastique aux teintes de votre choix. Formats pour dames et messieurs, $12.65 (taxe incluse).

Service garantie pour toujours. Le service d'entretien pour toute plume et tout crayon à répétition EVERSHARP — facilement identifiables par la double marque de pointage sur la pince — est garanti, non pas pour des années, ni pour la vie, mais garanti pour toujours !

AUTRES PLUMES EVERSHARP CA*

$9.35 jusqu'à $18.80

Donnez EVERSHARP — et donnez le meilleur!

TROIS MAGAZINES

$5.

POUR 1 AN

(Canada seulement)

LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM sont les trois magazines préférés des Canadiens français. Pourquoi ? La raison est bien simple et cette raison, nous allons vous la donner tout uniment. C'est que, disposant de tous les moyens techniques d'information et de réalisation, un personnel parfaitement entraîné à ce genre de publication est à même d'offrir au public canadien-français le summum en fait de magazines, et par là, nous entendons un standard de qualité qui ne le cède en rien à tout ce qui peut nous venir de l'étranger.

LE SAMEDI - LA REVUE POPULAIRE - LE FILM

sont essentiellement des publications canadiennes-françaises, c'est-à-dire, trois magazines préparés et réalisés par les nôtres pour les nôtres. Qu'on regarde autour de soi, dans les trams, aux gares, dans les hôtels, dans le cabinet d'attente du médecin ou du dentiste, on se rendra compte que LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM y sont à l'honneur. Et, enfin, s'il faut préciser, ajoutons qu'une circulation régulière de 450,000 par mois constitue le témoignage le plus éloquent.

Coupon d'abonnement aux TROIS MAGAZINES

Ci-inclus veuillez trouver la somme de $5.00 (Canada seulement) pour un abonnement aux TROIS magazines : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.

☐ IMPORTANT:—Veuillez indiquer d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Province .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

975-985, rue de Bullion Montréal 18, P.Q.

PLAN DE SÉCURITÉ SOCIALE EN FRANCE

LA FRANCE, comprenant qu'elle est en retard sur d'autres pays au point de vue de la sécurité sociale, prend des mesures pour rattraper le temps perdu. Elle se propose, d'après un mémoire du gouvernement français, de garantir à toutes les classes de la population, quelle que soit leur situation, un revenu suffisant pour l'entretien de la famille. Dans l'opinion du gouvernement, ces mesures compléteront l'application des principes de 1789.

Le système français tirait son origine des sociétés mutuelles, des programmes patronaux et de l'assistance d'Etat en cas de nécessité. Il obtint des résultats dispersés en matière de protection contre le chômage, d'allocations familiales, d'assurance-malade et d'assurance-maternité, de pensions de vieillesse et d'invalidité. Seuls les salariés les moins payés participaient à ces plans. Le montant des prestations variaient d'un plan à l'autre, pour les mêmes risques. La perception et l'administration des cotisations s'effectuaient de manières différentes, par l'intermédiaire des patrons ou des syndicats. L'inauguration de plans relatifs aux accidents du travail, entre autres, accrut encore la confusion. L'extension des allocations familiales, sans revision du système de distribution par des organismes variés, aggrava la complexité du système.

Si l'on considère cette situation en regard de la confusion créée par la guerre et par le régime de Vichy, on comprend les difficultés que le gouvernement français a dû surmonter pour préparer l'avenir.

Les plans du gouvernement ne se bornent pas à mettre de l'ordre dans le chaos. Le but, en France comme en Grande-Bretagne, est l'extension des mesures de sécurité sociale à toute la population. Mais les méthodes financières et administratives adoptées sont conformes à la tradition française. Les avantages des assurances sociales, jusqu'ici limités aux salariés, seront étendus à toute la population dès que la situation économique le permettra, autrement dit quand le revenu national atteindra 125 pour cent du chiffre de 1938. Le mémoire explique ce changement essentiel par les raisons suivantes : La sécurité sociale ne peut pas se diviser. Il n'existe pas de sécurité sociale, si elle n'englobe pas toute la population. La sécurité sociale est une vaste institution mutuelle, exigeant l'effort de tout un peuple, et à laquelle nul n'a le droit de se dérober.

Le gouvernement prévoit quelque résistance à l'idée d'un projet embrassant toute la population, surtout parmi les classes les plus élevées de la hiérarchie sociale, qui redoutent moins l'avenir. Mais il estime que la vérité fait son chemin, et qu'en France comme ailleurs la sécurité sociale finira par intéresser tout le monde. Enfin le jour viendra où les frontières politiques et sociales seront supprimées, et les mesures de sécurité sociale seront d'ordre international.

Le nouveau plan comporte des prestations pour des situations que les plans antérieurs ne prévoyaient pas. La principale lacune à combler le plus tôt possible est celle de l'assurance-chômage obligatoire. Cela fait, le gouvernement français estime que l'assurance sociale ne sera jamais considérée comme complète. L'évolution de la civilisation, les changements psychologiques et sociaux exigeront toujours de nouveaux efforts. La sécurité sociale est et doit être une création continue.

Le gouvernement attache une grande importance à l'administration, comme facteur du succès ou de l'échec du plan. Il rejette l'idée d'une administration d'Etat, qui fonctionnerait peut-être selon les principes de la technique moderne, mais qui aurait le caractère d'une machine sans âme. La tradition française, d'après le gouvernement, est une tradition de mutualité, une tradition de syndicalisme, une tradition d'efforts consciencieux de tous les intéressés. Le plan sera décentralisé au maximum et appliqué par des personnes élues à cette fin. L'administration comportera des caisses primaires, des caisses régionales et une caisse nationale.

Les caisses primaires correspondront, en régle générale, à un petit territoire. Le conseil d'administration de chaque caisse comprendra des représentants des employés, des patrons et de la population, choisis pour leur compétence. La caisse primaire se bornera aux prestations de maladie et de maternité, aux pensions aux survivants, et au paiement des allocations familiales.

Le conseil régional comprendra aussi des représentants des participants. Il s'occupera de l'organisation des soins médicaux dans la région, des prestations pour accidents du travail, et exercera une surveillance partielle sur les caisses primaires.

La caisse nationale sera administrée par un conseil d'administration comprenant des représentants du gouvernement, des caisses régionales et de la Commission des allocations familiales. Elle devra préparer le programme général de sécurité sociale, surveiller les caisses régionales et diriger la gestion financière du plan.

Les Français repoussent le principe de financer la sécurité sociale à l'aide des impôts. Leur plan est fondé sur les cotisations des participants, complétées par les contributions des employeurs. Le gouvernement explique que la part des employeurs est en réalité une contribution de chaque entreprise à l'ensemble. Les idées modernes, en matière sociale et économique, tendent à cette conclusion que la contribution d'une entreprise est payée, en fait, par tous ses travailleurs.

Les gens disent:

"Vous préférerez la Chevrolet.... la valeur la plus avantageuse de '47!"

Les automobilistes canadiens avertis savent que cette nouvelle Chevrolet paraît encore plus grosse et plus belle . . . qu'elle l'emporte sur toutes les autres autos de sa classe en fait d'élégance, de valeur et d'économie . . . et qu'elle est seule à donner LA QUALITÉ DE GROSSE VOITURE A PRIX MODIQUE!

CHEVROLET On se le dit — un homme le dit à un autre homme — un groupe de famille à un autre groupe — "Cette année encore, c'est la nouvelle Chevrolet pour la qualité de grosse voiture à prix modique!"

Les raisons vous paraîtront bien évidentes quand vous verrez, conduirez et essaierez cette belle grosse Chevrolet parfaitement équilibrée pour 1947.

Vous trouverez que c'est la seule auto de sa classe à donner *l'élégance de grosse voiture* d'une spacieuse et luxueuse carrosserie Fisher . . . la seule à offrir *le confort et la sécurité de grosse voiture* réalisés par les genoux mécaniques unifiés et les freins hydrauliques à effet positif . . . et la seule aussi de sa classe à donner *le rendement et la durabilité de grosse voiture* caractéristiques du moteur à soupapes en tête "Thrift-Master".

Et ce n'est pas tout, car en marge de tous ces avantages de grosse voiture, tous les modèles Chevrolet vous offrent *l'économie* — les propriétaires de Chevrolet vous diront que c'est *la plus économique* en fait de fonctionnement et d'entretien!

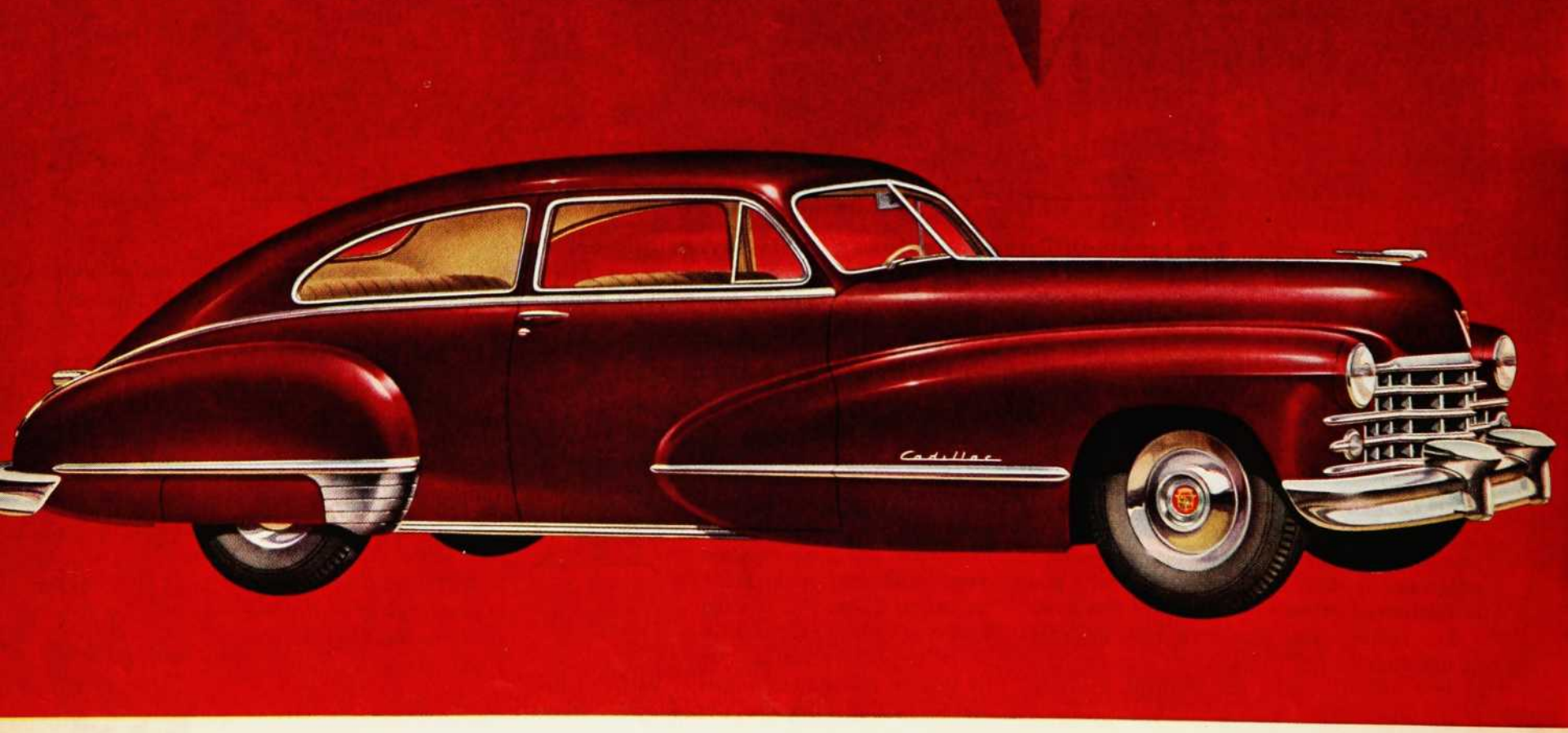
C'est pour cela, nous disons: voyez cette dernière Chevrolet et vous conviendrez que c'est la valeur la plus élégante de 1947 — *et la plus avantageuse pour vous!*

UN PRODUIT DE GENERAL MOTORS

Oui, l'on dit:

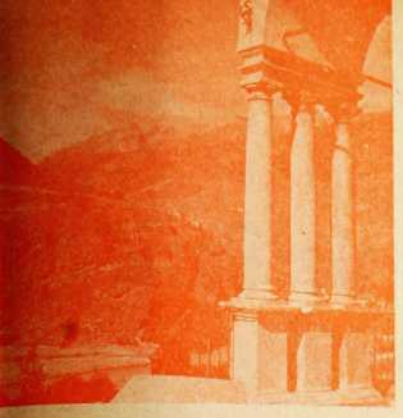
"C'EST LA NOUVELLE CHEVROLET pour LA QUALITÉ DE GROSSE VOITURE À PRIX MODIQUE!"

Cadillac



Si nous dressions la liste des propriétaires de Cadillac, elle serait considérée dans le monde entier comme un tableau d'honneur. La Cadillac se détache si nettement des autres qu'elle est instinctivement le choix de ceux qui peuvent choisir sans restriction. Depuis plus de quarante ans, la Cadillac est toujours construite pour fournir la plus belle forme de transport personnel qu'il soit pratique de produire. Il est tout naturel qu'après avoir poursuivi si longtemps et si strictement un tel but exclusif la Cadillac soit dans une classe à part— qu'elle soit le symbole universel de tout ce qu'il y a de bon et de désirable dans une automobile. Si vous êtes un des nombreux acheteurs en perspective de Cadillac—veuillez croire que nous faisons tout en notre pouvoir pour accélérer la production dans une mesure compatible avec l'excellence de la Cadillac. La demande est cependant si considérable qu'un certain délai de livraison est inévitable. Mais persévérez dans votre intention! L'attente n'a jamais été mieux récompensée.

UN PRODUIT DE GENERAL MOTORS



EN SUISSE

Pays de lumière et de beauté

DEVANT LA SUISSE, l'étranger éprouve une sorte d'étonnement qui touche à la stupéfaction. Dans ce pays de modeste superficie, vingt-deux cantons ayant chacun son gouvernement, son parlement, ses églises, ses écoles, ses gendarmes, ses impôts, ses fêtes, ses traditions, en un mot son esprit, esprit de clocher si l'on veut, mais né d'une vigoureuse affirmation de la vie locale, voulue par l'histoire et la géographie.

Comment tous ces hommes, différents de race, de langue, de religion, séparés par les hautes barrières alpestres, s'y prennent-ils pour former *un peuple* ? Nous aimerions bien le savoir et connaître le secret d'une aussi merveilleuse réussite.

Ce petit pays démocratique qui a renoncé à toute ambition, mais veut jouir de toutes les libertés et que la moindre inégalité impatiente, s'est fait un idéal humanitaire : celui de la Croix-Rouge qu'il a fondée. Il a été le berceau de l'infortunée Société des Nations parce que son esprit international est partout reconnu. Il a été le lieu d'asile de bien des réfugiés politiques, à commencer par Mme de Staël fuyant la dictature de Napoléon jusqu'aux récentes victimes du nazisme et du facisme.

La Suisse ne semble pas avoir tenu dans les arts et la littérature la place que l'on pouvait supposer, si l'on songe à ses admirables paysages, sources d'inspiration toujours renouvelée pour les peintres et les poètes. Cela ne veut pas dire qu'elle n'ait pas eu de littérature. Le plus célèbre de ses écrivains fut sans doute Jean-Jacques Rousseau et, parmi les contemporains, Romain Rolland, mort il y a une couple d'années, et le romancier Ramuz. Son meilleur musicien est Arthur Honegger, le compositeur de *Pacifique* 231.

La population de la Suisse est en majorité protestante. Le calvinisme y prit racine dès ses débuts et s'y développa rapidement, malgré la prédication apostolique du doux évêque de Genève, saint François de Salle. Néanmoins, la radio vient de nous apprendre que parmi les cinq bienheureux dont la sainteté sera reconnue solennellement à Rome, en mai prochain, figure un héros suisse.

La Suisse est le pays par excellence des sports, en général, et du ski, en particulier. On y va de tous les coins d'Europe passer des vacances d'hiver. La saison du ski dure de la mi-novembre à Pâques, et un service de renseignements journaliers tient les intéressés au courant de l'état des neiges pour chaque station. Le programme des sports d'hiver présente toute une gamme de jeux variés.

A côté du ski et de ses variantes, il y a sur les lacs gelés et enneigés des courses de chevaux, sur les admirables patinoires des concours de vitesse ou de figures, de hockey et de curling.

Pendant ce temps, la vie intellectuelle ne chôme pas et les grandes villes suisses offrent aux nombreux touristes tout un riche programme de théâtre et d'opéra, de concerts et de conférences, d'expositions, de cinéma et de music-hall.

Sur les bords du lac Léman et dans la vallée du Rhône, l'hiver est assez court. Le soleil et le lac réchauffent les coteaux abrités de Montreux. Ce que le printemps offre de plus merveilleux, c'est la floraison de millions de narcisses que l'on célèbre par la fête des narcisses. Un service de bateaux à vapeur offre à la belle saison d'innombrables possibilités d'excursions sur le Léman et sur ses rives.

Terre d'élection des alpinistes, la Suisse, à cause de la salubrité de son climat et son altitude élevée, est aussi celle des malades qui fréquentent ses cliniques très bien aménagées, dans l'espoir d'y retrouver forces et santé.

Photo du haut, à gauche, superbe paysage suisse vu de la montagne du Visp. — A droite, colonnade de l'église paroissiale de l'endroit. — Ci-contre, de haut en bas, caniveau servant à l'irrigation d'une riche étendue de terre arable dans le Valais. — Jeunes femmes portant le costume national de ce même canton. — Dans le village de Saillon, près de Martigny, Suisse, la vie coule douce et paisible.

Ci-contre, une route nationale bordée de peupliers, menant dans la direction de Simplon, paraît bien ici être la plus belle invitation lancée à l'automobiliste qui rêve de visiter ce pays de lumière et de beauté. ***Photos Office de l'Information suisse.***

Pouvez-vous répondre
à ces questions sur

LA TUBERCULOSE?

Q. Peut-on espérer maîtriser la tuberculose?

R. Certainement. Depuis 1900, le taux annuel de la mortalité due à la tuberculose, est tombé de 200, par 100,000 habitants, à moins de 40! Dans les milieux autorisés, on s'accorde à dire qu'en poursuivant une campagne active, bien organisée — avec la collaboration du public — il n'y aura pour ainsi dire plus de décès dus à la tuberculose, dans vingt ans d'ici.

Q. Quelles sont les phases importantes de cette campagne?

R. Premièrement, l'effort constant en vue de dépister et de traiter plus de cas aux phases de début, quand la maladie est plus facile à juguler. Deuxièmement: le traitement approprié des cas actifs, préférablement des soins à l'hôpital, ce qui aidera à prévenir l'infection de l'entourage. Troisièmement: les soins voulus aux personnes qui ont eu la tuberculose, y compris la surveillance médicale et l'orientation professionnelle, de façon à éviter les rechutes. Quatrièmement: une campagne en faveur de la suppression d'habitudes antihygiéniques et de conditions malsaines, qui ouvrent la porte à la tuberculose.

Q. Pourquoi les examens médicaux périodiques ont-ils tant d'importance?

R. La tuberculose, surtout à ses débuts, passe souvent inaperçue. C'est à l'examen médical minutieux, aidé des rayons X, qu'il appartient alors d'en révéler la présence. Cet examen présente une importance particulière pour les adultes, surtout les personnes âgées, les travailleurs exposés aux poussières siliceuses, et les autres groupes particuliers de personnes présentant une mortalité élevée par tuberculose.

Q. Comment la science médicale combat-elle la tuberculose?

R. De nouveaux appareils à rayons X, et de nouvelles méthodes, ont rendu les examens plus faciles et moins coûteux. Les essais pratiqués avec la streptomycine, et autres nouveaux remèdes, promettent de beaux résultats pour l'avenir. On entrevoit également la possibilité d'une immunisation antituberculeuse au moyen d'un vaccin. Mais ces remèdes et vaccins sont encore à la phase expérimentale, et rien n'a remplacé, jusqu'ici les méthodes normales de traitement.

N'ayez pas peur de la tuberculose

Grâce à l'habileté des médecins, la plupart des cas de tuberculose peuvent, à l'heure actuelle, être jugulés, s'ils sont pris à temps. Plus tôt le traitement est institué, plus grandes sont les chances d'une guérison rapide et durable.

En cas de tuberculose, votre médecin conseillera probablement le traitement dans un sanatorium. Lorsque la maladie a été jugulée, on peut généralement reprendre une vie normale, en se soumettant à des examens périodiques, afin d'être sûr qu'il ne se produit pas un réveil du mal. Il faudra suivre rigoureusement les indications du médecin, afin de hâter la guérison, et de vous maintenir en bonne santé par la suite.

Les examens médicaux périodiques vous donnent une assurance réconfortante, même si vous n'avez pas la tuberculose; et si, par hasard, on reconnaissait sa présence, ils permettront d'instituer immédiatement le traitement approprié. Pour plus amples renseignements sur ces examens et sur la maladie elle-même, adressez-vous à votre médecin, à votre officier de la Santé Publique, ou à l'Association Antituberculeuse dans votre localité.

Metropolitan Life Insurance Company
(COMPAGNIE À FORME MUTUELLE)
New-York
PRÉSIDENT DU CONSEIL: *Frederick H. Ecker*
PRÉSIDENT: *Leroy A. Lincoln*
Direction Générale au Canada: Ottawa

POUR VOUS, MADAME

Nouveaux soirs de Paris

Par Suzanne Normand

AUX HEURES NOIRES DE L'OCCUPATION, lorsqu'il n'était pas question de sortir et de danser, les couturiers de Paris continuèrent à présenter dans leurs collections, des robes du soir.

Aucune Française ne songeait à les acheter, à les porter moins encore. Mais, pour la réputation d'élégance de Paris, chaque saison vit naître ainsi une belle robe inutile, une robe qui descendait jusqu'aux chevilles et laissait nues les épaules ; j'avoue trouver à ce geste beaucoup d'allure. Apporter ses soins et son génie à créer une toilette invendable, consacrer un tissu rare et précieux à un modèle sans acheteur, n'est-ce pas là un détail qui devrait avoir sa place en marge de la grande histoire ?

La robe du soir, symbole des fastes de Paris, a connu, depuis la libération, un destin inégal... Jamais on n'en avait vu, dans les collections, de plus belles, et dont la grâce simple s'accordait cependant aux temps matériellement difficiles. La Parisienne redécouvrait la beauté d'une robe longue, la souplesse des longs plis tombant des hanches, la pureté d'un dos nu. Mais, prête à ces délices retrouvées, elle trébuchait contre tous les pièges dressés au devant de la robe longue, et dont le moins facile à tourner était l'absence de voiture. Car une robe du soir ne saurait évidemment s'accommoder d'un trottoir battu par la pluie, et dans du tulle ou du brocart, on ne descend pas les escaliers du métro comme ceux de l'Opéra... C'est pourquoi la Parisienne a soupiré si longtemps, devant les robes du soir, sans oser céder à la tentation. C'est pourquoi, si longtemps, aux "premières" théâtrales et même aux galas, on vit les femmes vêtues de court ou avec ces jupes demi-longues que la couture avait accordées à la disgrâce des temps. Je me souviens d'une "générale" l'année dernière, où presque toutes les spectatrices étaient en robe de ville. Mais, comme l'élégance ne perd pas ses droits, la plupart, en manière de revanche, étaient coiffées de paradis.

— Les paradis ne vont pas avec les robes courtes, grogna un de mes amis, exigeant, comme tous les hommes, et, comme eux, très au-dessus des contingences. Il admit, cependant, l'explication que je lui en donnai.

Les temps ont changé. Les voitures ont reparu, les taxis ne sont plus introuvables, et, sur les cartes d'invitation que l'on reçoit, on a revu cette petite phrase que la guerre, et la paix difficile, avaient refoulée dans le domaine de l'impossible : *La tenue de soirée est de rigueur.* Cependant, comme la raison se doit, pour quelque temps encore, d'intervenir même dans l'élégance ; comme la robe de soirée atteint des prix extravagants — de même que l'habit pour les hommes — certaines invitations portent : *tenue de ville ou de soirée* ou encore : *tenue de soirée préférable.*

Une maîtresse de maison à qui certaines de ses invitées reprochaient sa décision formelle de ne les accueillir qu'en tenue de soirée, répondit :

— Il faut que l'élégance de Paris retrouve tout son éclat...

Mais pour toutes les raisons que nous avons mentionnées et qui demeurent encore impérieuses, impossible de priver les Parisiens d'un spectacle sous prétexte de robe. Un gala où il n'est question que de mondanité, on peut toujours y renoncer ? Mais la musique, l'opéra, le théâtre ne sauraient demeurer soumis à une question de toilette.

Alors, au printemps, Paris a pris une décision qui arrangea tout. Il a rétabli les vendredis de l'Opéra — le vendredi, jour "chic" de l'avant-guerre — et il les a intitulés : *les Vendredis de l'Elégance.* Ce jour-là, "la tenue de soirée est de rigueur" et le grand escalier du Palais Garnier ne s'accommode point des jupes qui, comme dans les chansons, ne dépassent pas le genou. Plus de pull-over dans les loges, et plus de vestons à l'orchestre.

Dirai-je que, ce jour-là, le programme n'est pas d'une importance primordiale ? N'importe quelle oeuvre du répertoire peut bien s'inscrire sur l'affiche. Là n'est pas l'essentiel. L'essentiel est que, dans un Paris frileux où la vie a été longue à reprendre, on retrouve ce spectacle ravissant : des épaules nues dans les loges, un foyer bruissant, à l'entr'acte, du va-et-vient des tulles et des failles, et, à la sortie, la majesté charmante des robes longues sur des marches d'escalier.

LES DÉMONS DE L'AUBE

[*Suite de la page* 28]

ayant fait défaut à la dernière minute, Claude l'a spontanément remplacé, risquant ainsi sa vie pour l'honneur du groupe.

Ainsi naîtra, malgré Serge, entre les deux hommes, une profonde estime mutuelle qui grandira peu à peu.

...Et viendra enfin le jour tant attendu du débarquement dans le midi de la France.

Le groupe du lieutenant Claude doit prendre pied un des premiers sur la terre natale.

Il y réussit en dépit de l'opposition farouche de l'ennemi, et bientôt il attaque un nid de résistance allemande, une maison transformée en fortin, qui n'est autre que la propre villa de Claude. Beaucoup tomberont, mais ce n'est qu'après s'être définitivement réconciliés que le lieutenant Claude et le sergent Serge donneront leur vie pour la libération de leur patrie.

...Tandis que la flotte alliée de débarquement, réussissant une des plus magnifiques opérations militaires de la dernière grande guerre, amène sur le sol de France les Libérateurs.

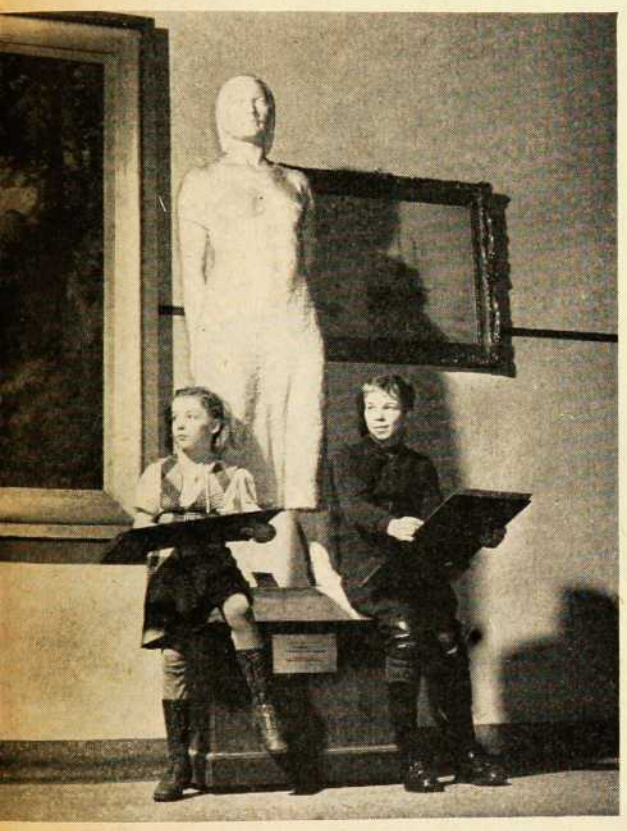
A l'Auditorium de Winnipeg, la jeunesse a maintes occasions de trouver de salutaires distractions. Pour l'instant on s'attarde dans l'intéressante section consacrée à l'histoire naturelle.

La peinture compte aussi d'enthousiastes adeptes au sein de la jeune population de cette ville. L'Auditorium de Winnipeg, afin d'encourager cette louable et légitime aspiration, abrite aussi des expositions de tableaux.

On ne néglige pas non plus l'artisanat, expression vitale d'un peuple qui sait se servir de son imagination aussi bien que de ses mains. Cette section comprend de fort beaux spécimens d'un peu partout.

A PROPOS DE CENTRES CIVIQUES

L'Auditorium de Winnipeg



L'Auditorium de Winnipeg, qui est le seul bâtiment civique de son genre dans une grande ville canadienne, a parfaitement réussi. Pendant ses quatorze ans d'exploitation payante, il a reçu plus de six millions de personnes, auxquelles il offrait une grande variété d'attractions.

Ces visiteurs étaient attirés par des expositions industrielles, des parties de ballon au panier, des concerts, des services religieux, des séances de cirque, des bals, des conférences, des expositions artistiques ou scientifiques. Les étudiants de l'Université du Manitoba tiennent leurs grandes réunions à l'Auditorium.

Cet édifice est si commode pour toutes les manifestations collectives que son gérant, Edwin G. Parker, a dit récemment : "Je me demande comment Winnipeg a pu exister sans l'Auditorium." Placé au coeur de la ville, l'Auditorium est devenu le centre de sa vie culturelle et récréative.

Le bâtiment, construit en pierre calcaire du Manitoba, couvre un quadrilatère sur le Mall, l'une des belles artères de Winnipeg. Il abrite sous le même toit une grande salle, une salle de concert, une patinoire, un musée provincial, une galerie d'art municipale, des vestiaires, des promenoirs et une infirmerie.

Toute association de bonne renommée peut y louer des salles. Dans toute la mesure permise par ses dimensions, l'Auditorium est le grand centre de réunion de Winnipeg.

Depuis 1932, il fait partie de la vie collective normale. Le festival de musique du Manitoba y attire tous les ans 115,000 concurrents, garçons et filles, venus de toute la province. Des artistes de réputation mondiale y donnent des concerts, tous les hivers. Les bals hebdomadaires, d'après le maire Garnet Coulter, ont contribué à réduire la criminalité juvénile. Les cours dans la Galerie artistique éveillent le goût des jeunes Manitobains.

La construction de l'Auditorium fut commencée en 1931, pour combattre le chômage. Les autorités fédérales, provinciales et municipales, se sont partagé les frais, se montant à $1,500,000. Cette entreprise se faisait sous les auspices du ministère fédéral du Travail pour procurer de l'emploi aux chômeurs de Winnipeg et de la région.

Il va sans dire que dans un Auditorium comme celui de Winnipeg, la musique a sa large part. Le récital y vient au premier plan, de même que les grands concours et festivals comme on peut voir, ci-dessus, à gauche. — Ci-contre, façade et entrée principale de l'Auditorium de Winnipeg. — Photo du centre, à gauche, deux jeunes artistes essaient leur fusain dans l'atmosphère propice que leur procure l'Auditorium.

MA PETITE ROBE DE PRINTEMPS

1984 — Robe pour jeunes filles, tailles 12 à 18. Tissu requis pour taille 12 : 3 v. 5/8 en 35″, 3 v. 1/4 en 39″, 3 v. 1/8 en 41″, 2 v. 1/4 en 54″. Prix 25¢.

1987 — Robe d'une pièce pour dames et jeunes filles, tailles 12 à 20. Tissu requis pour taille 14 : 4 v. 1/8 en 35″, 3 v. 7/8 en 39″, 3 v. 3/4 en 41″. Prix 25¢.

1988 — Robe d'une pièce pour dames et jeunes filles, tailles 12 à 40. Tissu requis pour taille 18 : 5 v. en 35″, 4 v. 1/4 en 39″, 3 v. 1/8 en 54″. Prix 25¢.

1989 — Robe d'une pièce pour dames et jeunes filles, tailles 12 à 20. Tissu requis pour taille 16 : 3 v. 5/8 en 35″, 3 v. 1/4 en 39″, 3 v. 1/8 en 41″. Prix 25¢.

Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons du "Samedi", Dominion Patterns, Ltd., 74 Yorkville Avenue, Toronto 5, Ont. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison Avenue, New York City, U.S.A.

LE FOYER

il y a cent ans . . . et Aujourd'hui

Autrefois, les constructeurs d'habitations n'avaient aucun problème en ce qui concerne les matériaux de construction. Ils bâtissaient leurs cabanes en terre ou avec des bûches qu'ils prenaient sur le terrain même. Le centre d'attraction et le bien le plus précieux de beaucoup de ces foyers de pionniers était un Poêle McClary . . . souvent laborieusement transporté sur des chemins de rondins taillés dans le bois dur des forêts.

Mais bâtir un foyer est *toujours* une aventure, quelle que soit l'époque. Aujourd'hui, comme en 1847, il faut y songer longtemps, faire beaucoup de projets et travailler ferme. Et les fabricants des appareils McClary sont fiers de contribuer à l'érection des nouveaux foyers d'aujourd'hui . . . tout comme les fondateurs de leur entreprise l'ont fait, il y a cent ans.

Pour relier le passé au présent, il y a la marque familière, "McClary" . . . une marque qui identifie de beaux appareils ménagers, améliorés par une longue expérience. C'est une très bonne marque à vous rappeler quand vous choisirez les appareils destinés à *votre* nouveau foyer, en 1947.

1847 1947

GENERAL STEEL WARES LIMITED

Fabricants des

POÊLES · FOURNAISES · RÉFRIGÉRATEURS

McCLARY ET DES

USTENSILES MÉNAGERS GSW

LA REVUE Populaire

NOUS recommandons fortement aux nombreux lecteurs et lectrices du SAMEDI de se procurer sans tarder LA REVUE POPULAIRE de mai, en vente chez tous les dépositaires de la province, pour y lire, en plus d'articles illustrés du plus grand intérêt dont nous donnons ci-dessous le sommaire, un ROMAN D'AMOUR d'une qualité vraiment exceptionnelle : "DROIT D'AINESSE", par Claude Jaunière.

SOMMAIRE DE MAI :

- Le comité permanent de la survivance française en Amérique ..... Aimé Plamondon
- Ce dont on parle ..... Lucette Robert
- Un tapis de verdure ..... Marcelle Lepage-Thibaudeau
- Le premier millionnaire canadien-français .....
- Deux écrivains français nous parlent d'une maison canadienne .....
- Lettre de Paris ..... Jacqueline Conrad
- La Revue de mode de la Ligue de la Jeunesse Féminine .....
- Les concerts symphoniques ..... Martine Hébert-Duguay
- Mes recettes de cuisine ..... Mme Rose Lacroix
- Petite maison familiale .....
- Mode Simplicity .....
- La Broderie et le Coin du tapis ..... Mme L. de Bellefeuille
- Histoire de pêche ..... Claude Mélançon
- L'autobus des mères ..... L. Kelly

COUPON D'ABONNEMENT

La Revue POPULAIRE

Canada		Etats-Unis	
1 an	$1.50	1 an	$1.75
2 ans	2.00	2 ans	2.50

☐ IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Prov. .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

975-985, rue de Bullion Montréal 18, P.Q.

POUR VOUS, MADAME

L'INDISPENSABLE JAQUETTE

"Ainsi font, font, font, les mannequins comme les marionnettes, ainsi font, font, font, font, trois petits tours et puis s'en vont." Et les robes d'entrer dans la ronde de la saison qui, bientôt, les entraînera vers les cinq parties du monde, portant, dans les creux de leurs drapés savants, la révélation de la Mode 1947. Ligne nouvelle, jupe plus longue, épaules rondes, basques voltigeantes, tuniques, plissés, spirales tournant autour de la femme comme les guirlandes de lierre autour des jeunes troncs d'arbres, grâce, féminité, nous savons toutes que la mode de demain est la seule jolie. Nous ne rêvons que chapeaux fleuris, robes noires ou bleu marins éclairées de piqué blanc ou de dentelles, et, surtout, tailleurs aux proportions rajeunies. Parlons donc aujourd'hui de la jaquette, cette jaquette qui, du matin au soir, fait partie de notre toilette à un tel point que la même jaquette d'un sobre complet de flanelle blanche ou grise à pantalons longs, uniforme adopté par toutes les femmes jeunes et minces, se porte aussi bien sur le tailleur à jupe plissée.

La jaquette, si elle ne fait pas partie d'un tailleur, se porte droite, flottante, dans les tissus et les coloris les plus divers ; en même lainage qu'une robe de ville, elle la complète très heureusement ; elle peut être aussi de couleur et d'étoffe différente, en ottoman de soie sur de la serge, en crêpe de chine imprimé sur de la soie noire, en cotonnade ou de coton. Je n'en veux d'autre preuve qu'une jaquette en cretonne de coton jaune acide que Schiaparelle prend la peine de doubler de fourrure pour la poser ensuite sur les épaules nues d'une robe du soir, accumulant ainsi les paradoxes.

Très stricte, épousant le buste, boutonnée de deux, quatre, six ou huit boutons, voici la jaquette sport aux revers nets dont les poches à hauteur normale sont à volets. En lainage quadrillé, Prince de Galles ou pied de poule, rouge et brune, noire et blanche, bois de rose ou cannelle et dans les tons gris, elle se porte avec une jupe mastic ou d'un brun chaud. La jaquette tailleur de Lucien Lelong offre une ligne courbe accentuée par le retour du bas de la veste qui remonte à l'intérieur, formant un gilet de pékiné, ou dessinant dans le bord un revers roulant qui va s'amenuisant dans le dos. Quelquefois, chez lui comme chez d'autres couturiers, l'effet d'allongement de la veste est obtenu au moyen de gilets dépassant légèrement ou de pattes de poches posées sur la jupe. Et j'aime par-dessus tout les petites vestes cintrées mi-boléro, mi-jaquette, qui, finissant en pointe, pincent la taille et la font désinvolte, voire impertinente.

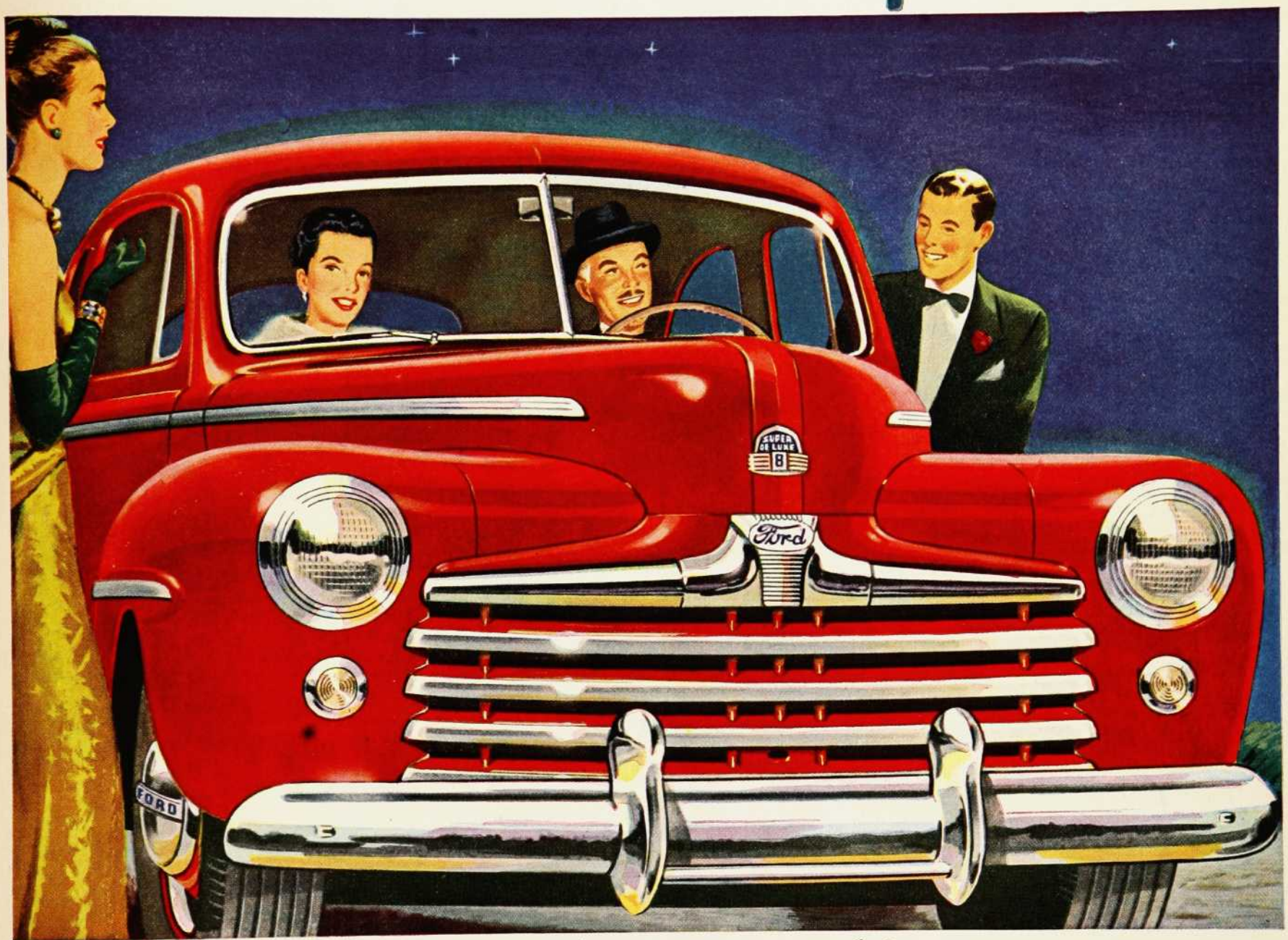
A ces jaquettes courtes, Robert Piguet et Jacques Fath opposent les jaquettes en queue d'hirondelle ou simplement les jaquettes cintrées à basques évasées et fort longues qui conviennent tout particulièrement aux grandes femmes. Je pense à un tailleur de lainage noir que Piguet boutonne depuis le menton jusqu'aux genoux avec des boutons de velours ovales sur lesquels sont brodés les pétales blancs des marguerites. A côté de ces tailleurs classiques, Jacques Fath lance aussi des paletots droits aux coutures invisibles qui se ferment sur l'épaule et s'arrêtent au ras du cou, réminiscences des tuniques des fils du Ciel, ou souvenir des ballets des Champs-Elysées ? Chez lui encore, vous trouverez des vestes à basques pointues, taillées pour le buste svelte et les hanches provocantes d'on ne sait quelle Colombine plus amoureuse d'Arlequin que de Pierrot.

Balenciaga est le maître de la veste, que celle-ci se raccourcisse au point de se muer en boléro ou qu'elle s'allonge jusqu'à se transformer en paletot trois-quart. Ses vestes et sa jaquette offrent des variations innombrables. Les plus longues, en lainage de couleur éclatante, jaune bouton d'or, vert billard, bleu turquoise, affectent une forme tonneau, étroite du bas, ronde des épaules, et font toute l'élégance des robes noires. Les plus courtes, étroitement boutonnées, laissent dépasser de larges ceintures dont les pans volumineux font contraste avec leur ligne stricte. Il montre des vestes vagues dont l'ampleur dans le dos est largement plissée, froncée ou drapée, ou bien des jaquettes sculptées sur le buste et qui se terminent par des mouvements d'écharpe se relevant et se nouant sur les reins à la manière de 1890. Enfin, quand la jaquette ou la veste n'attire pas l'attention par sa forme ou par sa couleur, quand elle est droite, aussi anonyme que possible, ne vous y fiez pas, elle cache dans sa doublure des richesses insoupçonnées, et Jacques Fath, qui s'y connaît en fantaisie, a ainsi lancé une veste de toile blanche qui, soudain retournée, se mue en une jaquette de taffetas à carreaux rouges et verts, changeant complètement l'allure du costume.

Vestes des robes en foulard aux mêmes impressions que le tissu de la robe ou en impression contraire, vestes de toile des ensembles balnéaires, vestes de coton des robes champêtres, vestes de taffetas ou de tussor ornées de passementerie, elles sont légions les vestes droites et les jaquettes qui complètent si agréablement nos ensembles. Et il ne sera pas rare de voir, le soir, les robes de dentelles, de tulle ou de gaze, accompagnées d'une jaquette de toile brodée de paillettes dorées, de strass, de perles, de cabochons ou de jais.

Hélène Cingria

La Ford "47" s'est surpassée!



Tous les raffinements intérieurs et extérieurs que symbolise le Printemps . . . saison des élégances!

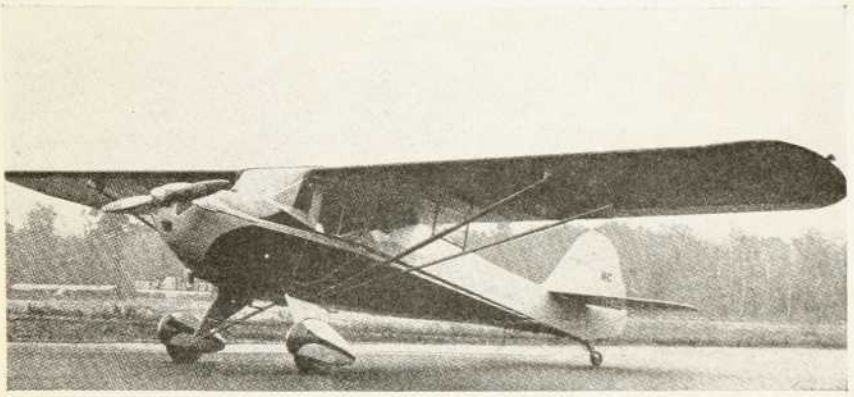
Notez ces innovations, réalisées avec un goût parfait: le nouvel agencement du tableau de bord, avec de grands cadrans aisément consultés—les nouvelles nuances des carrosseries—le nouvel aspect de l'avant-train—la nouvelle moulure des carrosseries (en acier inoxydable)—le nouveau médaillon du capot—les poignées de portières dessinées à nouveau—les nouvelles jantes et les nouveaux couvre-essieux—les nouveaux butoirs de pare-chocs (plus massifs)—et cent autres intéressants perfectionnements!

Sous quelque aspect que vous la considérez, la "47" est, sans conteste, la plus élégante des voitures de prix modique. L'oeil le moins averti reconnaitra l'impeccable bon goût de cette voiture parfaite, de son pare-chocs avant à sa lanterne arrière . . . à l'intérieur comme à l'extérieur.

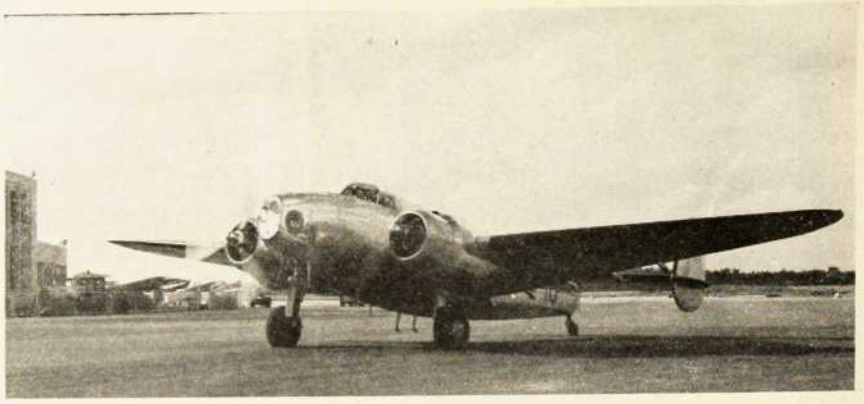
DIVISION "FORD ET MONARCH"
FORD MOTOR COMPANY OF CANADA, LIMITED

Ford

L'avenir vous reserve une Ford



L'avion Taylorcraft "De Luxe" est un biplace léger dont la performance est remarquable. Il détient trois records de vitesse pour avion de sa catégorie, et le record mondial d'altitude, 24,311 pieds, pour avion léger. Le prix de cet appareil, à Montréal, est de $3,250. C'est un oiseau agile que le pilote manoeuve à sa guise.



La compagnie Air-Canada annonçait récemment qu'elle doit disposer de ses célèbres Lockheed "10" et "14", devenus trop petits pour les besoins des services aériens d'après-guerre. On les remplace par des avions à 21 ou à 40 passagers, Douglas DC-3 et Canadair "North-Star". Nous voyons ici un Lockheed.

AÉRO-ACTUALITÉ

L'AÉROPORT DE DEMAIN

Par ANDRÉ SAINT-PIERRE

NOUS PUBLIONS aujourd'hui une photo de la maquette préparée par les architectes Paul-H. Lapointe et E.-W. Tremblay pour le comité permanent de l'aéroport de l'est de Montréal, organisme formé dans le but de doter la métropole canadienne d'un centre aérien unique en son genre, le prototype de l'aéroport de demain. Les lecteurs du "Samedi" ont pris connaissance des grandes lignes de ce projet en lisant la chronique "Aéro-Actualité" du 19 octobre dernier ; la photo reproduite ci-contre apporte quelques éclaircissements aux données énoncées alors, et donne une assez bonne idée de l'envergure de la future entreprise.

Rappelons brièvement que les "initiateurs" du projet de l'aéroport de l'est ont voulu mettre en lumière la part essentielle que doit désormais prendre dans la vie sociale et économique d'une ville la science aéronautique. Il y a quelque vingt ans, la publicité de l'industrie de l'avion et du transport aérien mettait souvent en vedette la devise : "l'aviation est ici pour y rester." En 1947, une telle affirmation semblerait superflue. Malgré tout, cependant, beaucoup de gens considèrent encore l'avion comme un jouet dangereux, un objet de luxe réservé normalement aux héros de la trempe des Lindberg et des Mermoz.

Le centre aérien projeté pour Montréal devrait remettre les choses au point : conçu comme un centre civique établi dans un cadre aéronautique, il donnera à quelques milliers de visiteurs, chaque année, l'occasion de se familiariser avec l'avion lui-même, l'industrie qui lui donne naissance, et l'industrie qui l'emploie couramment à une foule d'usages pratiques. La jeunesse pourra y acquérir la formation de base qui lui donnera plus tard l'avantage de se choisir une carrière prometteuse dans une sphère aux possibilités illimitées ; les générations ... un peu moins jeunes y trouveront de leur côté un élément d'intérêt indiscutable.

On parle beaucoup, aux Etats-Unis et au Canada, de "l'aéroport de demain". Tous s'accordent à dire qu'il deviendra un foyer d'activité intense, qu'il sera l'un des endroits les plus intéressants de la vie sociale d'une ville. D'un article publié dans le numéro de mars dernier du "Canadian Car Journal", nous relevons les quelques lignes dont nous donnons ici une traduction :

"Sauf les espaces formant le prolongement immédiat des pistes de décollage, tout le territoire entourant un aéroport profitera d'un développement que n'entravera aucune l'activité aéronautique de l'endroit, si intense que celle-ci puisse être. Au contraire, on y verra surgir un centre commercial, un siège d'activités civiques, et certainement d'activités sportives et récréatives."

"On trouvera de nombreux moyens de faire de l'aéroport l'endroit intéressant où les personnes qui ne s'adonneront pas à l'aviation voudront de toute façon passer leur temps libre et dépenser de l'argent. On s'y rendra pour danser, assister à un spectacle, un concert, une conférence."

C'est en somme ce que désirent réaliser, non pas demain, mais dès aujourd'hui, les membres du comité permanent de l'aéroport de l'est. S'ils parviennent à leur but, ils seront parmi les premiers à avoir donné une forme concrète aux théories de "l'aéroport de demain"... et, cette fois, la réalisation d'un prototype n'aura pas suivi mais précédé les travaux accomplis à l'étranger dans le même domaine.

LE MONTREAL FLYING CLUB

L'aviation n'appartient plus aux héros et aux casse-cou qui marchaient sur l'aile de leur appareil pour l'amusement des foules, aux pionniers qui au risque de leur vie préparaient les futures routes commerciales de l'air. Elle est maintenant le mode de transport préféré des voyageurs qui désirent la rapidité, le calme et le repos. Un mode de transport bourgeois, quoi !

Cependant, pour beaucoup de gens, l'aviation doit demeurer quelque chose de plus fascinant, de plus émotionnant : un sport, dans le plein sens du mot. C'est pourquoi, nous assistons à un remarquable développement de l'aviation de tourisme ; outre son aspect commercial, le transport aérien moderne se doit de conserver son visage plus "personnel". L'avion léger est plus qu'un automobile muni d'ailes ; c'est un oiseau agile que le pilote peut manoeuvrer à sa guise, sans routes bien délimitées à suivre, sans "restrictions dimensionnelles" comme disent les Américains. La facilité de conduite offerte par les petits monoplaces et biplaces d'aujourd'hui, l'impression de liberté et, doit-on dire, de conquête que ressent le pilote, l'admirable panorama qui se renouvelle sans cesse devant les yeux du voyageur de l'air, voilà autant d'éléments qui expliquent facilement l'engouement général pour ce sport de notre temps.

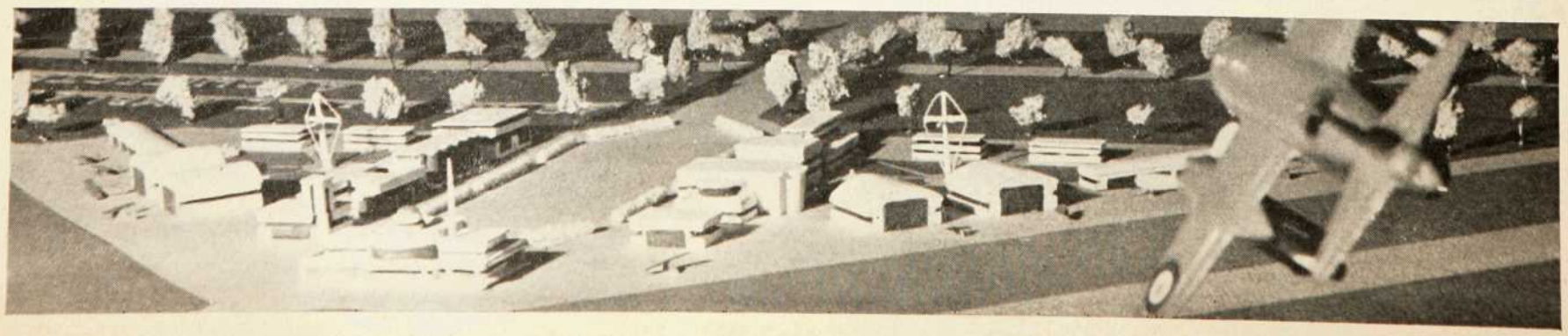
A Montréal, nous avons assisté à la réorganisation du Montreal Flying Club, groupement sportif exclusif aux aviateurs amateurs seulement, qui est fondamentalement le Montreal Light Aeroplane Club d'avant-guerre, sous un nouveau nom. Durant la guerre, le M.L.A.C. avait consenti les services de son personnel à la cause commune ; le club sportif était devenu le noyau du centre d'instruction militaire de Windsor-Mills, près de la ville de Sherbrooke. Sa magnifique contribution à la victoire terminée, il a repris son autonomie.

Sous l'habile direction de ses directeurs, notamment du président Paul-Emile David, instructeur, puis pilote de combat dans le C.A.R.C., et de l'instructeur-chef "Vic" Emerson, autre aviateur militaire aux exploits fort impressionnants, le Montreal Flying Club est en voie de devenir l'un des groupements les plus actifs du genre au Canada. Présentement, le club possède un Cessna 140, un Aeronca "Champion" et plusieurs "Tiger Moths". D'ici quelques mois, le nombre des Cessnas et Aeroncas sera considérablement augmenté et le M.F.C. pourra se flatter de posséder l'une des flottes d'avions les plus modernes qu'on puisse espérer.

Parmi les membres actifs du Montreal Flying Club : la championne mondiale du patinage de fantaisie, Mlle Barbara-Ann Scott, d'Ottawa, et votre chroniqueur.

Parmi les activités futures du groupement : un pageant aérien comme le Montreal Light Aeroplane Club en organisait autrefois à l'aéroport de St-Hubert. On discute sérieusement de la tenue d'une telle foire aérienne pour l'été qui vient ; l'endroit de cette manifestation serait encore l'aéroport de St-Hubert, devenu depuis la guerre un aérodrome du C.A.R.C.

Maquette préparée par les architectes Paul-H. Lapointe et E.-W. Tremblay pour le comité préparatoire de l'aéroport de l'est de Montréal. On distingue au bas de la photo, vers la gauche, l'édifice d'administration et la tour de contrôle. Les pistes d'envol forment un demi-triangle, et le long de ces pistes se dressent les hangars pour avions légers. Le centre arrière du terrain est occupé par un parc sur lequel s'élèvent les immeubles d'un vaste centre civique.



LE RETOUR SANS ESPOIR

[*Suite de la page* 20]

— Vous ne le jugez pas guéri par une pareille aventure ?

— Non. Car il la croit innocente, et est à cent lieues de soupçonner sa complicité.

— Quoi ! interrogea Geneviève avec un tremblement dans la voix... votre idée est que cette jeune fille s'est faite l'instrument conscient d'un guet-apens ?

— Je n'en sais rien. Je verrai. En tout cas, comme je l'ai déjà dit au colonel de Francheville, je suis persuadé qu'ils sont plusieurs.

« Le principal, pour le moment, est de ne pas perdre de vue votre fils. Où en est-il de sa blessure ?

— Il va beaucoup mieux.

— Se lève-t-il ?

— Depuis deux jours, il fait quelques pas dans le parc, au soleil.

— Il n'est pas encore sorti du château ?

— Pas encore.

— Il n'a pas reçu de lettres ?

— Non.

— Quand pensez-vous qu'il reprendra ses occupations ?

— Oh ! je ne le reverrai pas à son lycée avant une huitaine. Le docteur lui recommande encore du repos.

— C'est plus prudent.

— Aussi ai-je refusé de l'emmener demain à Paris où ma fille et moi devons aller prendre des nouvelles d'un jeune officier de ses amis.

— De sorte qu'il restera seul ici ?

— Oui.

— Toute la journée ?

— Jusqu'à sept heures.

— Ah ! ah !

Le policier, en son geste familier, alla s'adosser à la cheminée et garda un instant le silence.

— Vous paraissez soucieux ? s'inquiéta la comtesse.

— Non, non... Je réfléchis... Ça va... ça va très bien.

M. Lelièvre releva la tête... Le roulement précipité de ses prunelles s'accentua.

— Je crois pouvoir vous affirmer, dit-il, que d'ici peu je serai à même de vous apprendre du nouveau.

— Ah ! s'intéressa vivement Mme de Francheville. Vous avez découvert quelque chose ?

— Rien du tout.

— Alors ?

— Alors, d'ici quarante-huit heures, je communiquerai au vicomte René d'Orbac, que votre mari m'a présenté comme son homme de confiance, le résultat de mes recherches.

Le policier se dirigea rapidement vers la porte, l'ouvrit et, se retournant, salua la comtesse en ponctuant d'une voix brève :

— J'espère que ce résultat sera fructueux.

Le raisonnement de l'inspecteur Lelièvre était bien simple.

Sachant le jeune blessé définitivement hors de danger et autorisé à hâter sa convalescence par quelques heures de promenade dans le parc du château, il ne doutait pas que l'amoureux de la jeune fille, dont il s'obstinait à ne pas dévoiler l'incognito, ne pût avoir qu'une pensée : rejoindre au plus tôt celle dont il avait été si brusquement séparé le soir du crime.

En effet, le policier n'admettait pas un seul instant — et en cela il se trompait — qu'Alain de Sermaize ignorât le nom et l'adresse de la jeune femme... Et il était convaincu que dès qu'il se verrait seul dans le château, exempt de toute surveillance, il ne tarderait pas à profiter de cette liberté pour s'échapper vers celle qui faisait toujours l'objet de son obsession amoureuse.

Prendre ensuite la jeune femme en filature n'était qu'un jeu pour l'inspecteur de police... Et par la femme retrouvée, il comptait bien mettre la main sur l'assassin.

— Cherchez la femme ! concluait l'inspecteur Lelièvre. Ce qui était vrai jadis le sera de toute éternité.

Et il ajoutait avec une sage philophie :

— Heureusement que l'amour régit les actions des hommes... et même des femmes. Sans l'amour, qu'est-ce que la police deviendrait ?

Le lendemain jeudi, il fit un temps superbe. Alain, qui avait passé une nuit excellente, se réveilla tout ragaillardi.

Pour la première fois même, il déjeuna à la table de famille, entre sa mère et sa sœur qui se hâtèrent de terminer leur repas, voulant profiter de leur voyage à Paris pour faire quelques courses indispensables, avant d'aller prendre à l'ambulance des nouvelles de Lionel de Gesvres.

— Vous lui direz surtout, n'est-ce pas, recommanda Alain, combien je suis aux regrets de ne pouvoir vous accompagner ?

— Sois tranquille, mon enfant, répondit Geneviève. Je ferai comprendre à ton ami l'impossibilité où tu es de te déplacer. Tu ne t'ennuieras pas, toute la journée sans nous ?

— Oh ! je trouverai bien moyen de m'occuper ! affirma avec empressement l'amoureux de Marinette qui semblait suivre d'un œil plein d'intérêt les préparatifs de départ de sa mère et d'Anne-Marie.

— En tout cas, recommanda Mme de Francheville, ne te fatigue pas trop à marcher dans le parc, et promets-moi de rentrer dans ta chambre au plus tard à cinq heures.

— Oui, oui, ne crains rien. Ton enfant, ma chère mère, tâchera d'être bien sage ! assura le jeune homme en reconduisant les deux femmes jusqu'à leur automobile, qui depuis quelques minutes stationnait devant le perron du château.

Aussitôt seul, Alain remonta vivement dans sa chambre, prit son chapeau, son pardessus, redescendit en hâte, et sortit par la porte des communs, déserts à cette heure.

Puis il se dirigea à pas rapides vers la gare du Pecq, qu'il atteignit juste à l'heure où s'arrêtait le train de Saint-Germain pour Paris.

Une heure après, il arrivait gare Saint-Lazare, sautait dans un taxi et se faisait conduire boulevard de la Madeleine au magasin des Quatre-Saisons.

Plongé dans ses pensées qui l'absorbaient au point de ne rien remarquer de ce qui se passait autour de lui, Alain de Sermaize ne s'était pas aperçu que, depuis son départ du château de l'Orangerie, il était suivi par un petit homme un tantinet bedonnant et au regard extrêmement mobile et inquisiteur.

Cet homme était l'inspecteur Lelièvre. Il était monté dans le wagon mitoyen du jeune marquis, était descendu en même temps que lui à la gare Saint-Lazare, avait pris un taxi à sa suite et l'avait vu pénétrer dans le magasin de nouveautés, où il entra après lui.

En passant à côté d'un employé en redingote et cravate blanche, debout près de la porte de la rue, Alain demanda :

— Le rayon de confections pour dames, je vous prie ?

Etes-vous au courant ?

Si vous laissez tomber votre fourchette, devriez-vous —

☐ *la ramasser ?*
☐ *demander à votre ami de la ramasser ?*
☐ *en demander une autre ?*

Si votre fourchette ou votre cuiller tombe sur le plancher, n'y portez pas attention ; demandez-en simplement une autre. Personne ne s'apercevra de l'incident, pour peu que vous ne vous troubliez pas. Et il en est des *jours* difficiles comme des moments embarrassants. Vous n'aurez pas à craindre les regards si vous choisissez la Kotex... parce que les *bouts plats, pressés* de la Kotex ne paraissent pas... ne produisent pas de contours révélateurs. Personne ne devinera votre secret. Oui, vous pouvez conserver votre *assurance* en dépit du quantième, grâce à la serviette périodique Kotex inapparente.

Que faire si vos mains sont moites ?

☐ *Tenir un mouchoir*
☐ *Porter des gants*
☐ *Faire usage d'un sudorifuge*

La moiteur de vos mains pourrait gâter votre charme ! Frottez la paume de vos mains avec un sudorifuge avant d'aller danser. Un autre moyen de garder votre assurance — aux jours difficiles — est de choisir la serviette et la ceinture Kotex. Vous *savez* que la Kotex est très confortable ; et, la ceinture Kotex Wonderform est élastique, s'ajuste parfaitement, vous donne entière liberté de mouvement !

Que faire d'un bouquet qui ne convient pas à votre robe ?

☐ *Le porter avec résignation*
☐ *L'épingler sur votre manteau*
☐ *Le laisser à la maison*

Des oeillets rouge vif sur votre robe rose pâle ? C'est révoltant ! Epinglez-les sur votre manteau (que vous pouvez laisser au vestiaire !) Soyez gentille, aimable et confiante. Et vous n'avez rien à craindre, non plus, à "ces" jours, alors que vous pouvez compter sur la sûreté et le confort de Kotex. Car la Kotex est conçue pour *rester molle durant l'usage.* Et vous pouvez être parfaitement à l'aise, grâce au *centre de sûreté* exclusif de Kotex !

"KOTEX" compte plus d'usagères que toutes les autres serviettes périodiques

★ Marque déposée.

S'est fait plus d'Adeptes que toute autre Marque de Café *

NOUS EMPLOYONS TOUJOURS LE MAXWELL HOUSE...NOUS NE POUVONS NOUS EN PASSER. IL EST *Extra*-SAVOUREUX !

Contient des cafés de choix de l'Amérique Latine qui lui assurent PLUS de Saveur

JE CONNAIS LE MAXWELL HOUSE DEPUIS TOUJOURS...RIEN NE PEUT ÉGALER SA SAVEUR PLUS DOUCE, PLUS MOELLEUSE ET *Meilleure*

Mélangé par des Experts pour avoir une MEILLEURE Saveur

COMPTEZ SUR LE MAXWELL HOUSE POUR ARRIVER AU BUT... IL EST PLUS CORSÉ... *Plus* SAVOUREUX

La Torréfaction Radiante en développe TOUTE la Saveur

en Boites Hermétiques
MOUTURES : FILTRE ET ORDINAIRE

* *Le Maxwell House est acheté et savouré par plus de gens que toute autre marque de café au monde*

DEUX EMPAQUETAGES:

CAFÉ MAXWELL HOUSE

Un Produit de General Foods

MH-117MF

Bon jusqu'à la Dernière Goutte !

— Au premier étage, à votre gauche.

Le policier, qui avait entendu, esquissa un sourire de satisfaction.

— Comme il est peu probable, pensa-t-il, que ce jeune marquis vienne ici pour s'acheter une robe, il y a cent à parier contre un que la jeune fille que nous cherchons est demoiselle de magasin. Et pourtant...

M. Lelièvre s'interrompit pour s'excuser près d'une grosse dame que, dans sa hâte à emboîter le pas derrière l'amoureux convalescent, il avait bousculée rudement entre deux comptoirs.

— Et pourtant, se reprit-il à réfléchir, comment se fait-il qu'il ait demandé où est le rayon de confections pour dames. Il vient donc ici pour la première fois ?

Cependant Alain de Sermaize avait gagné le salon des robes.

Il y fit quelques pas parmi les rangées de mannequins sans tête montés sur un pied en bois sur lesquels étaient exposées les dernières nouveautés de la saison, jeta un coup d'œil circulaire, puis n'apercevant pas Marinette parmi les vendeuses, il prit le parti de s'adresser à l'employée qui faisait office de chef de rayon :

— Pardon, madame, fit-il, je suis chargé par une dame d'une réclamation auprès d'une de vos employées, mademoiselle... attendez donc ! Mlle Camille, oui, c'est cela !

— Camille ? Je ne connais pas, monsieur. Nous n'avons personne ici qui s'appelle Camille.

— Vous êtes sûre ?

— Oh ! absolument certaine. Peut-être vous trompez-vous de rayon ?

— Non, madame... On m'a bien parlé d'une vendeuse aux robes.

— Je regrette, monsieur, mais je ne vois pas qui vous voulez dire.

— Excusez-moi.

— De rien.

Devant une réponse aussi catégorique, Alain comprit qu'il était inutile d'insister. Il reprit donc le chemin de la sortie, toujours suivi par l'inspecteur Lelièvre à qui pas un mot de ce colloque n'avait échappé.

— Décidément, pensait le policier, ce jeune homme a été roulé par cette fille, qui lui a laissé croire qu'elle était vendeuse au magasin des Quatre-Saisons... Dans quel but avait-elle intérêt à lui mentir ?... Ceci commence à devenir intéressant. Je me méfie de quelqu'un qui se cache... En tout cas, ne perdons pas de vue notre jeune homme. Il connaît certainement d'autres endroits où il sait avoir des chances de retrouver sa Camille.

Au contraire de ce que pensait M. Lelièvre, Alain ne possédait plus aucun moyen de rejoindre Marinette. Il était déçu et consterné.

Il avait bouleversé le boulevard, remontait du côté de l'Opéra, et, découragé par l'insuccès de sa démarche qui brouillait toutes ses idées, il se désespérait de n'avoir pas insisté auprès de la jeune fille pour obtenir son adresse.

Elle lui avait bien dit qu'elle habitait Saint-Germain, mais il ignorait même le nom de ses parents... et il ne pouvait vraiment pas aller demander à toutes les concierges de Saint-Germain si elles ne connaissaient pas une Mlle Camille.

— Voyons, réfléchissait le pauvre amoureux, ce n'est pas possible. Il doit y avoir une erreur... Pas sur le magasin, car elle m'a bien dit : les Quatre-Saisons ! Peut-être a-t-elle changé de rayon !... Oui, c'est cela... On l'aura déplacée pendant que j'étais malade, et cette employée n'est pas au courant de ce changement et n'a pas pu me renseigner. Le mieux est que je retourne là-bas. Je demanderai à parler à un contrôleur en chef.

Résolu à entamer de nouvelles recherches, Alain qui venait de dépasser la rue Caumartin se préparait à faire demi-tour, quand son attention fut brusquement attirée par une affiche en couleurs placardée à la porte de l'Olympia.

C'était un portrait de femme, une photographie agrandie de divette dont le nom flamboyait dans le bas, en lettres rouges.

Devant cette affiche-réclame, Alain de Sermaize s'était arrêté net.

Il contemplait avec stupéfaction le visage de cette artiste, dont les traits lui rappelaient d'une façon troublante ceux de la jeune fille avec qui il avait commencé une si charmante idylle.

Il lut son nom : Marinette .

Intrigué, ému par cette ressemblance qui ravivait en lui tant de délicieux souvenirs, le jeune marquis fut pris du désir de connaître cette femme.

Il voyait presque là un moyen de se consoler de sa déception ; et en même temps il satisfaisait sa curiosité.

Car, en vérité, il était rare que deux femmes se ressemblassent pareillement ! Coiffure à part, bien entendu — car ici, les cheveux, qui s'étageaient sous un bouquet de bluets et de roses n'avaient aucun rapport avec ceux de Camille, relevés en un chignon simple par un peigne d'écaille.

Mais les yeux... le sourire... ça c'était effarant !

Alain prit donc au bureau une entrée pour le promenoir, qu'il présenta au contrôle en s'informant :

— Mlle Marinette n'a pas encore chanté ?

— Elle est en scène en ce moment ! Dépêchez-vous !

Le jeune marquis se précipita vers la salle du music-hall, précédé cette fois de l'inspecteur Lelièvre, qui était entré le premier sur la présentation de sa carte de la préfecture. Pour un habile policier en filature, précéder est aussi une façon de suivre.

A ce moment des applaudissements éclataient de toutes parts se mêlant aux vagues cuivrées d'un orchestre endiablé. Pressés en plusieurs rangs, serrés devant les loges du promenoir, des poilus attentifs au spectacle bouchaient la vue à Alain de Sermaize, qui se haussa par-dessus les épaules dont l'obstacle l'empêchait d'apercevoir la scène.

Derrière le rideau qui tombait, il n'entrevit que les jambes de l'artiste. Mais la toile se releva, comme il est d'usage pour accentuer le succès de celui ou de celle qu'est censée réclamer impérieusement la foule enthousiaste, et Marinette reparut, saluant avec une grâce souriante, distribuant au public de droite et de gauche force révérences et baisers.

Alain ne put retenir une exclamation de stupeur :

— Elle ! C'est bien elle !

En la divette de l'Olympia il avait reconnu Mlle Camille, la pseudo-vendeuse du magasin des Quatre-Saisons !

Il demeura un instant hébété, croyant être l'objet d'un rêve, sans même se rendre compte que son cri avait attiré l'attention d'une partie des spectateurs qui le considéraient avec étonnement.

Alors, d'une voix étouffée, il prononça :

— Ce n'est pas possible !... Non, ce n'est pas possible ! Cependant, il n'y a pas à se tromper... je l'ai bien reconnue !

Et bousculant un petit homme dont les prunelles dirigées sur lui remuaient avec une joie fébrile, il ajouta :

— Je veux la voir !... Il faut que je la voie !

Puis il se précipita vers la sortie, pendant que l'inspecteur Lelièvre courait derrière lui avec une agilité que ne faisaient pas soupçonner sa ronde personne et son ventre un tantinet bedonnant.

XI — Où l'inspecteur Lelièvre ne perd pas son temps

Sorti de l'Olympia, l'amoureux de Marinette avait tourné à droite et pris la rue Caumartin. Au bout de quelques pas, il s'arrêta devant l'entrée des artistes, reconnaissable aux multiples affiches théâtrales exposées au dehors.

Alain entr'ouvrit la porte de la loge du concierge, laquelle commandait à la fois l'accès des coulisses et l'escalier conduisant à la direction.

— Je voudrais voir Mlle Marinette ? demanda-t-il.

— Attendez ici... répondit le gardien, avec le ton d'autorité que lui conférait l'importance de ses fonctions. Mlle Marinette est en train de faire son numéro.

— Elle vient de sortir de scène, rectifia le jeune homme. Ne puis-je aller la voir dans sa loge ?

— Non, monsieur ! le prit de haut le concierge. On n'entre pas ici comme dans un moulin !...

Jugeant toute insistance inutile, l'amoureux de la divette se résigna à attendre. Il se promena dans le vestibule, de long en large, sans prendre garde à un petit homme en chapeau melon qui, debout, dans le renfoncement intérieur de la porte cochère, la figure presque toute cachée par les deux feuilles largement dépliées d'un journal du soir, devait sans doute guetter aussi le passage d'une artiste.

A chaque instant, la porte du fond s'ouvrait sous la poussée d'un régisseur ou d'un machiniste affairé. Parfois apparaissait le visage imberbe de quelque « cabot » pénétré d'importance, ou le minois chiffonné d'une petite danseuse conservant en sa mise plus que simple, presque pauvrette, son sourire de la scène, comme une sorte de rictus aimable et obligatoire.

Chaque minute qui s'écoulait accroissait l'impatience du jeune marquis. Il avait une envie folle de transgresser la défense qui lui était faite et de se glisser dans les coulisses où Marinette, sans doute, s'attardait à se démaquiller... mais il voyait le cerbère qui, de sa loge, ne le perdait pas de vue, prêt à l'interpeller au moindre geste équivoque et à lui barrer le passage.

Soudain, Alain sentit son cœur battre avec violence.

Marinette venait de sortir en coup de vent, vêtue de la même robe et coiffée du même chapeau qui la rendaient si jolie aux yeux de son jeune amoureux, lors de leur déjeuner champêtre au Gué des grues.

Sans jeter un coup d'œil autour d'elle, elle se dirigea rapidement vers la loge du concierge, et lança :

— Rien pour moi ?

— Si, mademoiselle Marinette... Un jeune homme.

— Vous dites ?

— Enfin, quelqu'un qui vous demande.

La divette se retourna du côté du vestibule et demeura interdite. Alain de Sermaize, tout pâle, était devant elle.

— Ah ! c'est... c'est vous ! fit-elle.

— Oui, je... passais par hasard... J'ai appris que vous étiez là...

— En effet, vous ne saviez pas que... j'étais ici ! Je ne vous l'avais pas dit... Je me rappelle maintenant.

Elle balbutiait, très gênée, sans même avoir conscience de ses paroles, tellement contrariée de cette rencontre qu'elle perdait contenance.

Le jeune homme gardait une attitude hautaine et correcte... Il l'écoutait, les yeux baissés, comme s'il redoutait de l'interroger du regard... D'une voix qui prolongeait le frisson de son cœur, il prononça :

— J'aurais voulu causer quelques minutes avec vous.

— Tous deux avaient renoncé d'instinct au tutoiement, cette preuve d'abandon et de confiance. Marinette répondit :

— Je veux bien entendre ce que vous avez à me dire... Mais, d'autre part, qu'ici... Il y a trop de gens qui entrent et qui sortent.

— Vous avez raison... Allons dehors.

— C'est ça, murmura machinalement la sœur de Ciboulant. Dehors, on sera plus seuls !

Ils passèrent devant le petit homme au chapeau melon, dont ils frôlèrent le journal, toujours largement déplié. Une fois dans la rue Caumartin, ils tournèrent à droite, et pendant quelques pas furent obligés de marcher l'un derrière l'autre, à cause du trottoir étroit, encombré de passants.

Puis ils se rejoignirent côte à côte, mais continuèrent à ne se rien dire. Arrivés en face du numéro 27, Alain prit le petit passage qui conduit à la rue Edouard-VII.

— De ce côté, fit-il, il y aura moins de monde.

— Evidemment, bien sûr ! approuva la divette.

Ils suivirent un instant la galerie latérale bordée de piliers et aboutirent sous la haute et large voûte qui communique d'un côté vers le boulevard des Capucines, de l'autre sur la rue Boudreau. De rares passants allaient et venaient.

Alain s'arrêta près d'une des colonnes de pierre et, trahissant la continuité de sa pensée en reprenant la conversation au point où elle avait été laissée un quart d'heure auparavant :

— C'est bien ce que je te reproche ! dit-il.

— Quoi donc ? interrogea Marinette, qui avait perdu le fil.

— De ne pas m'avoir averti que tu chantais au théâtre.

Le premier instant d'émotion passé, le tutoiement avait repris d'une façon toute naturelle entre ces deux êtres qui subissaient, malgré eux, l'influence de la jeunesse et du désir.

— Je ne pouvais pas t'avouer ça ! s'excusa l'actrice, dont le ton se faisait humble. Je sais comment les gens de ton monde considèrent les femmes de théâtre... Et je ne pouvais pas me résigner à ce que tu me traites comme toutes celles qui se montrent au public avec le même sans-gêne !... Par toi, vois-tu, je rêvais d'être aimée autrement. Tu m'as tellement plu, tout d'abord. Alors je t'ai dit que j'étais employée dans un magasin et que j'habitais avec mes parents... Ça fait toujours mieux. Sans quoi, tu serais venu me voir dans les coulisses, au milieu d'un tas de petites femmes qui n'ont pas l'habitude qu'on les aime pour longtemps... Et alors, moi, tu aurais cru que c'était la même chose... Et tu ne te serais pas attaché à moi comme je l'espérais tant... et comme ça n'est plus possible à présent que tu as malheureusement découvert la vérité !...

A se défendre ainsi, la divette de l'Olympia était presque touchante. C'est qu'elle était sincère, et révélait en toute franchise son état d'âme.

Si d'abord elle avait dû obéir à son frère dont la crainte faisait d'elle l'instrument docile, en la minute où elle s'était trouvée en face du jeune marquis elle s'était sentie réellement conquise par l'attrait qui se dégageait de l'élan spontané de ses propos et de sa distinction native.

Elle avait compris qu'il n'avait pas de ceux que flattait en amour l'éclat d'une bruyante renommée et elle avait remercié le hasard qui avait imposé à l'actrice de music-hall un incognito tout de simplicité en son aspect honnête.

A partir de ce moment, elle avait oublié qu'elle fût « Marinette de l'Olympia » elle se transformait en « Camille des Quatre-Saisons ». Entre ces deux titres de noblesse, le dernier la séduisait par une sorte de fraîcheur

SOLEIL OU PLUIE... QU'IMPORTE AUX CHAUSSURES POLIES AU **"NUGGET,"** CAR LEUR BRILLANT NE S'EMBRUME JAMAIS!

11 F-47

POLI À CHAUSSURES NUGGET

DÉPRIMÉE ? NERVEUSE ? LYMPHATIQUE ? DÉLAISSÉE ?

LISEZ ALORS CECI . . .

Ne perdez pas courage car la vie peut très bien vous sourire encore ! La maigreur, les vertiges, les migraines, un teint dépourvu d'éclat sont très souvent les caractéristiques d'un sang alourdi, obstrué de toxines, cause très répandue de longs et ennuyeux désordres organiques. Le moyen tout indiqué pour y remédier est une cure naturelle de désintoxication. Or, les éléments concentrés qui sont à la base du merveilleux

Traitement Sano "A"

ont précisément pour fonction d'éliminer ces poisons. Dès que la cure est commencée, on constate un développement, une fermeté nouvelle des chairs. Le teint se ranime et le charme séduisant de la jeunesse réapparaît. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de notre merveilleux produit SANO « A »

Correspondance strictement confidentielle.

Rayonnez de Santé et de Beauté

LES PRODUITS SANO Enrg.,
Mme CLAIRE LUCE,
Case Postale 2134 (Place d'Armes), Montréal, P.Q.

Ecrivez lisiblement ci-dessous :

Votre nom .....

Votre adresse .....

.....

COUPON D'ABONNEMENT

LE SAMEDI

Canada

1 an $3.50
6 mois 2.00

Etats-Unis

1 an $5.00
6 mois 2.50

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Province* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975-985, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

imprévue. Il lui semblait qu'elle était redevenue jeune fille, et de cela, vis-à-vis de son gentil amoureux, éprouvait pour l'avenir un réel sentiment de sécurité et un espoir réconfortant de joie.

Et d'un seul coup, à cause de cette maudite rencontre, tout se détruisait, s'effondrait, s'évanouissait sans retour !

Alain de Sermaize avait écouté l'ardent plaidoyer de la jeune fille avec l'idée que parmi les raisons que lui donnait Marinette de son innocence il trouverait une excuse admissible.

Car malgré sa déception profonde, il ne demandait qu'à être convaincu. Dans les paroles désordonnées de la jeune artiste il découvrait la preuve d'un vrai chagrin : ce qui lui procurait... mon Dieu, oui... du plaisir !

Il se disait :

— C'est parce qu'elle m'aime qu'elle a menti.

Et ce mensonge lui paraissait déjà moins digne de reproches.

Il ouvrait la bouche pour répondre à la divette, quand il aperçut, adossé à l'autre côté de la colonne de pierre près de laquelle les amoureux avaient commencé leur explication, un petit homme coiffé d'un chapeau melon, en train de fumer béatement un superbe cigare.

— Viens un peu plus loin, dit-il... Nous ne sommes pas seuls.

Tous deux se rapprochèrent de la place au centre de laquelle, entre un hôtel et un théâtre, s'élève la statue équestre de Sa Majesté Edouard VII, entourée d'une plate-bande fleurie.

Alain s'arrêta de nouveau dans la galerie, près d'un autre de ces piliers qui donnent à ce coin neuf de Paris un aspect de cloître boulevardier.

— Ecoute, dit-il à Marinette qui guettait anxieusement les paroles du jeune marquis. Tu as eu tort, grand tort, de me cacher la vérité. Tu aurais bien dû penser qu'un jour je me trouverais dans la salle, lorsque tu chanterais, comme cela m'est arrivé aujourd'hui, par hasard... et que ton portrait, affiché aux portes du théâtre, attirerait forcément mon attention. Et puis, qu'est-ce que c'est que cette idée... que sous prétexte que tu es une actrice, je n'aurais pas voulu de toi ?...

— Oui, je sais, les actrices ont toutes des amants... Et tu craignais que je pense mal de toi, et que je m'écarte de ton chemin ? Que veux-tu ! Je sais bien qu'une femme qui est l'idole du public peut difficilement résister aux flatteries, aux tentations de toutes sortes !...

Et, naïvement, le jeune homme ajouta :

— J'aurais bien pensé que, du moment que tu consentais à me voir, c'est que tu aurais été libre à ce moment-là !

— Evidemment, bien sûr ! approuva Marinette.

— N'est-ce pas ? Parce que ça, vois-tu... s'il en était autrement... Eh bien !... je ne te le pardonnerais pas.

— Je comprends ! appuya la divette de l'Olympia.

Alain hésita, honteux d'insister sur un sujet qui au fond lui était pénible, puis enfin se décida et questionna d'un ton presque suppliant :

— De sorte que, en ce moment... c'est bien vrai ! Tu me le jures ?...

— Quoi ?

— Tu n'as personne ?

— Oh ! bien sûr, mon chéri ! affirma Marinette avec élan.

Pour la première fois, elle appelait Alain « mon chéri ».

Sous l'influence bienfaisante de ce mot affectueux, que l'actrice avait souligné d'une caresse de la voix, le jeune marquis sentit le nuage de ses soupçons se dissiper.

Par malheur, la sœur de Ciboulant, ignorant que le mieux est l'ennemi du bien, eut le tort d'ajouter :

— Un ami ? Moi !... Qui peut te faire croire ?...

Du même coup, aux yeux d'Alain de Sermaize, se dressa la vision de la nuit tragique.

Il revit, en un souvenir violent, la silhouette du meurtrier, de cet homme apparaissant sur le seuil de la chambre, le couteau au poing, menaçant, féroce.

Le front du jeune amoureux se colora d'un flux de sang...

Et les sourcils rapprochés, le regard dur, il lança d'un ton bref :

— Qu'est-ce que c'était que cet homme ?

— Quel homme ? demanda la divette qui ne s'attendait pas à cette offensive.

— Celui qui a voulu me tuer... là-bas... au pavillon des Glycines ?

— Lui ? Pourquoi me demandes-tu ça ?

— Réponds !

En une seconde, le visage de la divette s'était bouleversé. Elle demeura un instant muette, la tête perdue. Elle n'eut que la force de balbutier :

— Je ne sais pas qui c'est !... Je ne le connais pas !

— Tu mens encore !

— Moi !

— C'est ton amoureux !...

Indignée, elle protesta :

— Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas vrai !

Alain continuait à parler, disant tout ce qu'il pensait, sans ordre, sans réflexion même, emporté par un flot de jalousie.

— Je te dis que c'est ton amoureux ! Les actrices en ont toutes... C'est toi-même qui me l'as dit tout à l'heure ! Et après... après tu m'as menti en m'affirmant que tu n'en avais pas !

— Je te jure...

— Tais-toi ! Si cet homme n'était pas ton amoureux, comment se serait-il trouvé là, juste à point à l'heure de notre rendez-vous ? Un rôdeur ? Allons donc ! Dans cet endroit désert, on peut rencontrer des gens qui volent... Mais quelle raison auraient-ils de tuer... sinon par jalousie envers celui qui leur prend la femme qu'ils aiment ?

— Si tu savais...

— Oh ! ce qui s'est passé est bien simple... On t'a suivie, on t'a surprise... On a voulu se venger !

— Non, non, ne dis pas ça ! Cet homme n'est pas ce que tu crois !

— Allons donc !...

— C'est...

— Eh bien ?

Emportée par sa douleur de voir le jeune marquis la soupçonner faussement, Marinette allait dire : «C'est mon frère ! »

Mais la sœur d'Oscar arrêta le mot qui allait jaillir de ses lèvres. Elle comprenait que, loin de l'innocenter, cette révélation risquait de faire peser sur elle une culpabilité plus terrible encore.

Car elle se demandait maintenant avec terreur, devant le geste de mort de Ciboulant vis-à-vis du jeune marquis, s'il n'y avait pas au fond de tout cela une combinaison hideuse dont elle avait été, elle Marinette, l'instrument inconscient.

D'autre part, pouvait-on endosser la responsabilité de dénoncer son frère ? Elle devait s'employer, au contraire, à enlever à la police tout prétexte de fouiller dans sa louche existence.

Aussi se contenta-t-elle de répéter d'une voix sourde :

— Je n'ai jamais vu cet homme ! Je ne le connais pas !

— Je ne te crois pas, entends-tu !... Je ne te crois pas !...

Alain, d'un geste irraisonné, avait saisi brutalement le poignet de Marinette, qui poussa un léger cri de douleur.

Honteux de sa brutalité, le marquis desserra son étreinte :

— Je t'ai fait mal ?... s'excusa-t-il

désolé. Je te demande pardon... Mais je suis si malheureux ! Je voudrais tant que tu me dises des choses qui me rassurent... que tu dissipes en moi ce doute qui me fait mal... au lieu de ce silence exaspérant, de cette gêne que je lis dans ton regard et qui me laisse tout supposer !

Alain s'arrêta une seconde, espérant une parole qui ne vint pas.

Puis il continua, cherchant à réprimer l'émotion qui étreignait son cœur d'adolescent, pour la première fois en lutte avec les choses de l'amour :

— Marinette, c'est fini... Il vaut mieux nous quitter... et ne jamais chercher à nous revoir.

— Non... Ne dis pas ça... Je t'expliquerai.

— Explique-moi tout de suite, alors ?

— Plus tard, je t'en supplie... plus tard !

— Non ! Cela ne servirait à rien... Il vaut mieux, dès maintenant, ne plus penser l'un à l'autre. Je vois trop bien que tu n'es pas libre... et je ne veux pas de partage !

Il lui tendit la main... Marinette y posa la sienne.

— Alors... tu pars ? murmura-t-elle.

— Oui.

Cependant, il ne bougeait pas. Tous deux se regardaient les yeux dans les yeux. Des larmes qu'ils ne sentaient pas coulaient lentement sur leurs joues.

— Allons... adieu !...

— Adieu !

— Qui sait ? Dans les coulisses... sur la scène... dans ta loge d'actrice... il t'arrivera peut-être quelquefois de penser à moi ?

— Oh ! j'y penserai souvent ! promit sincèrement Marinette, dans un sanglot étouffé.

A ce moment le bruit d'un objet dégringolant sur la dalle retentit derrière eux.

Les deux jeunes gens se retournèrent et aperçurent un petit homme coiffé d'un chapeau melon qui, juste derrière le pilier près duquel ces confidences venaient d'être échangées, s'était baissé pour ramasser sa canne.

Alain et Marinette se quittèrent tristement pour s'éloigner à regret, chacun de leur côté.

Le jeune marquis se dirigea pensif vers la rue Boudreau.

La divette, mélancolique, traversa la place Edouard-VII, et, avant de gagner le boulevard, jeta un coup d'œil désolé sur la statue du roi d'Angleterre qui, du haut de son cheval, laissait tomber sur cette pauvre victime de l'amour, un regard indulgent.

Toute à son découragement, la sœur de Ciboulant ne remarqua pas le petit homme au chapeau melon qui la fixait de ses yeux aux prunelles mobiles où se reflétait un sentiment de grande satisfaction.

— Ainsi, réfléchissait-il, Marinette et la femme du pavillon des Glycines ne sont qu'une seule et même personne. Comment, par la femme, retrouver l'homme ? *That is the question!* comme dirait le roi d'Angleterre, qui m'écoute en ce moment du haut de son piédestal.

Il trottinait en se frottant joyeusement les mains :

— L'enquête se simplifie, ajouta-t-il en chantonnant. A partir de maintenant, ma besogne devient vraiment trop facile !

Arrivé au boulevard des Capucines, l'inspecteur Lelièvre héla un taxi et jeta au chauffeur :

— A la préfecture de police !

XII — L'enquête de Ciboulant

Oscar Ciboulant avait eu la satisfaction de voir revenir chez lui, dès le lendemain matin, à onze heures, le vicomte René d'Orbac...

Celui-ci, selon leur conventions, lui apportaient fidèlement les cinq mille francs qui complétaient les dix mille d'acompte qu'il lui avait demandés.

Une certaine fraîcheur avait plané sur leur entrevue, surtout de la part du fiancé d'Anne-Marie, qui, depuis qu'il connaissait les exigences de l'ancien croupier, n'envisageait pas l'avenir sans une certaine appréhension.

Pourtant Ciboulant lui avait réservé son accueil le plus affable, et c'est la bouche fendue par un sourire cordial qu'il l'avait renconduit correctement jusqu'à la porte en lui disant :

— A la revoyure, mon cher vicomte !

Une fois en possession de cette somme qui le remettait pour longtemps à l'abri des difficultés et des ennuis de la vie courante le frère de Marinette songea qu'il avait un autre compte à régler.

Il pensait alors à son ex-complice Emile Gonthier, dit Milot, qui, par son intervention imprévue et inexplicable, lui avait fait rater une excellente affaire et dont la conduite à son égard lui paraissait aussi canaille que dangereuse pour l'avenir.

— Car, vrai, pensait-il tout haut, c'est vraiment dégoûtant ce qu'il m'a fait là ! Et je ne m'appellerais pas Oscar Ciboulant si je ne lui rendais pas largement sa politesse... Mais lui, il m'a raté, tandis que moi, je ne le raterai pas !

Son front devint soucieux. Il réfléchit :

— Seulement, va falloir que je prenne garde à moi, car il m'a l'air d'être joliment déluré, le frère ! Il est même beaucoup plus roublard que dans le temps. Car pour m'avoir dégoté l'autre jour au Vésinet et m'avoir empêché de saigner mon jeune pigeon, faut vraiment qu'il la connaisse dans les coins !

Soudain, il releva la tête, et son regard devint plus assuré.

— Eh bien ! si Milot la connaît dans les coins, Oscar lui fera voir qu'il la connaît dans les largeurs. Et pour lui apprendre à sauver les gens, commençons d'abord par faire une enquête sur les habitudes du « terre-neuve ».

Le lendemain, vers trois heures de l'après-midi, la concierge du 12 *bis* de la rue de Chaligny aperçut dans son vestibule un homme de taille ordinaire, vêtu d'une redingote et d'un pantalon noirs, coiffé d'un chapeau melon planté droit sur des cheveux roux, la figure barrée par une énorme moustache de la même couleur. Il portait une grosse canne en bambou jaune à pomme de plomb.

— Qui c'est que vous demandez ? s'informa la concierge, une grande femme maigre et anguleuse, qui posa sur le nouveau venu un regard investigateur plutôt empreint de malveillance.

Sans répondre, l'inconnu se glissa dans sa loge, salua poliment et referma doucement la porte vitrée.

Puis il se planta devant la gardienne de l'immeuble interloquée, mit un doigt sur sa bouche et prononça mystérieusement :

— Confidentiel.

Subitement rassurée par ce geste qu'elle interprétait à son idée, elle s'enquit à voix basse :

— Monsieur agent ?

— En bourgeois.

— Je m'en suis doutée tout de suite.

— Alors, on peut causer ?

— Tant qu'il vous plaira, monsieur l'inspecteur.

Ciboulant se félicita intérieurement, car il constatait qu'il avait bien choisi son déguisement et que son enquête commençait dans d'excellentes conditions.

— A nous deux, mon vieux Milot ! pensa-t-il.

Puis s'adressant de nouveau à son interlocutrice :

— C'est bien ici que demeure le nommé Emile Gonthier ?

Un vrai régal, fait avec la 'MAGIC'

• Mousseux comme un nuage, léger comme une plume... tel est ce délicieux Gâteau 'Magic' velouté au coco! Sous son épais glaçage blanc parsemé de coco râpé, ce gâteau est le dessert rêvé de tous.

D'ailleurs, tous les gâteaux faits avec la Poudre à Pâte 'Magic' sont ainsi légers et absolument savoureux. Essayez-la et vous comprendrez pourquoi les autorités canadiennes en art culinaire recommandent la 'Magic' pour obtenir les meilleurs résultats. Achetez la 'Magic' aujourd'hui!

GÂTEAU VELOUTÉ AU COCO

¾ tasse shortening
1½ tasse sucre
3 oeufs
3 tasses farine à gâteau tamisée
4½ c. à thé Poudre à Pâte 'Magic'
¾ c. à thé sel
½ c. à thé essence d'amandes
2 tasses lait
1 c. à thé vanille
Glaçage bouilli
Noix de coco rapée

Défaites en crème shortening et sucre. Ajoutez les oeufs, un à un, battant après chacun. Tamisez ensemble farine, poudre à pâte et sel; ajoutez au mélange en alternant avec le lait. Ajoutez les essences d'amandes et de vanille. Versez dans 2 moules à gâteau-étage graissés de 9". Cuisez 25 min. à four modéré, 375°F. Laissez tiédir 5 min. Retirez les gâteaux des moules et laissez-les refroidir sur un support en broche. Etendez le glaçage entre les étages, sur le dessus et les côtés du gâteau. Parsemez généreusement de noix de coco râpée.

Glaçage bouilli: Faites bouillir ensemble, à 238°F. (ou jusqu'à ce que le sirop fasse des fils en tombant de la cuiller) 1 tasse sucre, ⅓ tasse eau et 1 c. à thé vinaigre. Battez ferme 2 blancs d'oeufs; ajoutez graduellement le sirop, battant sans arrêt jusqu'à ce que le glaçage se tienne. Ajoutez ¾ c. à thé vanille.

DIX PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

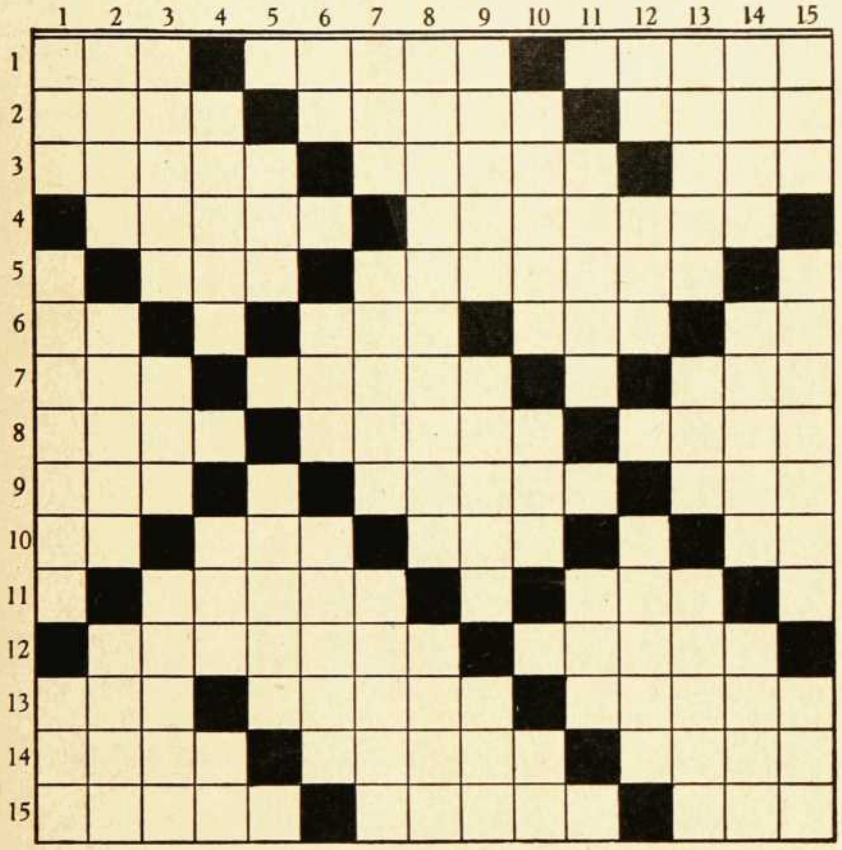
LES 10 GAGNANTS DU PROBLEME No 803
10 JEUX DE CARTES

Mlle Thérèse Trudel, 406, rue Mercier, St-Jean, P.Q. ; Mlle Irène Caya McMullen, 15, rue Aberdeen, Sherbrooke, P.Q. ; M. André Larin, 8037, rue St-Dominique, Montréal, P.Q. ; Mme Antoine d'Amour, Cadillac, Co. Abitibi, P.Q. ; Mme J.-A. Berthiaume, 1610, rue Panet, Montréal, P.Q. ; Mme Robert Robin, 394 — 2ième Rue, Limoilou, P.Q. ; M. Marcel Lagueux, 26e Rue, Landsdown's, East Augus, P.Q. ; Mme Jean-Jacques Ryan, 82, rue des Casernes, appt. 2, Trois-Rivières, P.Q. ; Mlle Yvette Morency, 60, rue Champlain, Québec, P.Q. ; Mlle Jacqueline Sanguinet, 449, rue Carlyle, Mont-Royal, P.Q.

Solution du Problème No 804

D	■	M	O	S	E	T	T	E	■	M	I	D	A	S	
O	B	■	S	A	L	I	E	R	E	■	L	A	M	E	
U	R	I	■	S	O	Y	T	E	■	R	■	L	I	N	
T	U	N	E	■	I	R	E	■	T	E	S	■	E	T	
E	N	O	U	E	■	E	■	D	E	P	O	T	■	E	
■	S	U	R	O	S	■	M	U	R	A	L	■	I	N	
R	■	I	O	N	■	M	O	I	N	S	■	R	O	C	
E	H	■	S	■	L	O	I	R	E	■	R	■	S	E	
P	U	R	■	F	A	U	N	E	■	F	O	E	■	S	
R	E	■	B	O	U	L	E	■	S	O	U	T	E	■	
O	■	N	O	I	R	E	■	R	■	U	T	I	L	E	
C	H	■	G	R	E	■	B	A	C	■	E	R	O	S	
H	U	M	■	E	■	R	E	V	E	R	■	E	R	S	
E	G	A	L	■	P	A	T	I	N	O	Y	■	N	E	
R	E	N	E	E	■	S	E	N	T	I	E	R	■	S	

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 805



Nom .....

Adresse .....

Ville ou Village ..... *Province* .....

Adressez : LES MOTS CROISES, *Le Samedi*, 975-985, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

HORIZONTALEMENT

1. Métal. — Arrogants. — Nourriture.
2. Manière d'être. — Enlevées. — Espèce de tonneau.
3. Mammifère africain. — La plus jeune des trois Grâces. — Article.
4. Attentions. — Quadrupède carnivore (pl.).
5. Possessif. — Qui n'est pas ce qu'il paraît être.
6. Adverbe de lieu. — Rivière de Sibérie. — Auteur du "Juil Errant". — Note.
7. Préfixe signifiant égalité. — Interstices de la peau. — Confiance.
8. Gamin de Paris. — Apportés en naissant. — Extrémité.
9. Seule. — Un des métaux usuels. — Bouclier oblong.
10. Dans la gamme. — Mesure algérienne. — Indubitable. — Infinitif.
11. Ensemble de tout ce qui existe. — Linacée.
12. Gros oiseau de proie. — Aussitôt que.
13. Sans surcharges. — Large sillon. — Elément gazeux.
14. Ville d'Angleterre. — Organe thoracique. — Grand lac.
15. Ce qui stimule. — Rivière d'Italie. — Saison.

VERTICALEMENT

1. Calotte turque. — Véhicule. — Partie d'une église.
2. Du verbe être. — Etablissement de fabrication. — Opposition.
3. Instrument pour remuer le mortier. — Retranche. — Chat mâle.
4. Choisir. — Monnaie de cuivre. — Négation.
5. Ville d'Autriche. — Vêtement sans manches.
6. Fille d'Inachos. — Pronom. — Alors.
7. De l'alphabet grec. — Abattu. — Vent de l'est, chez les Grecs.
8. Ordonnances. — Amas de paille que l'on met pourrir.
9. Suivant l'opinion. — Vases de bois. — Du verbe avoir.
10. Bonds. — Titre anglais. — D'un verbe gai.
11. Balle pour jouer à la paume. — Plante textile.
12. Conjonction. — Chemin de ville. — Compassion.
13. Broyer. — Ecrivain anglais. — Qui nous appartient.
14. Mammifères solipèdes. — Ductible. — Couverture.
15. Possessif. — Ce qui compose le toit. — Du verbe naître.

— Ici en personne, monsieur l'inspecteur. C'est pour lui que vous venez ?

— Ça dépend !

— Parce que j'avais idée que vous veniez pour son fils Alfred.

— Précisément ! affirma Ciboulant qui crut habile d'abonder dans le sens qu'on lui indiquait.

— Est-ce que vous avez des nouvelles ?

— Oui et non.

— C'est que, voyez-vous, monsieur l'inspecteur, il a disparu depuis le 14 juillet ! Et ça en fait une histoire dans la maison ! Tout le monde le recherche et personne ne le retrouve. La mère est très inquiète... Et le père a beau faire toutes sortes de démarches, il ne peut pas savoir ce qu'il est devenu.

— Je le sais ! affirma à tout hasard le cynique individu.

— Vous savez où il est ?

— Je n'ai pas dit ça ! Je viens simplement vous demander si vous, madame, qui paraissez si complaisante et si... fine, vous n'auriez pas un tuyau à m'indiquer.

— Sur lui ?

— Vous m'avez deviné.

— Un tuyau ? répéta la concierge d'un air d'importance... Ça se pourrait !... Voyez-vous, monsieur l'inspecteur, ce garçon-là avait de vilaines connaissances. Et rien ne m'ôtera de l'idée qu'il y a du Poil-de-Brique là-dessous.

— Poil-de-Brique ?

— Oui, cette petite frappe qui est toujours en train de gouaper dans le quartier autour de la caserne de Reuilly... le soir... à la tombée du jour.

— Je sais qui vous voulez dire, madame, assura Ciboulant, qui ne savait rien du tout. Ce que vous m'apprenez là ne m'étonne pas et c'est de ce côté que je vais diriger mon enquête. Je vous remercie de vos excellents renseignements. D'ailleurs, j'étais certain d'avance qu'en venant trouver une personne aussi intelligente que vous, je ne me serais pas dérangé pour rien.

— A votre service, monsieur l'inspecteur ! sourit avec amabilité la gardienne de l'immeuble, complètement conquise par les belles manières du faux agent.

Ciboulant salua, mit un doigt sur ses lèvres et, toujours mystérieux, prononça de nouveau : « Confidentiel ! »

Puis il s'éloigna rapidement et gagna la rue.

Le soir même, après avoir repris son aspect naturel et laissé chez lui sa canne, sa moustache et sa perruque, l'ennemi d'Emile Gonthier s'était empressé de se rendre aux alentours de la caserne de Reuilly et n'avait pas eu de peine à dénicher le fameux Poil-de-Brique.

Son intention était de tâcher d'obtenir de cette jeune fripouille un renseignement concernant Alfred et qui lui permettrait de se venger d'Emile Gonthier d'une façon éclatante, en se servant habilement de ce qu'il aurait appris.

Il trouva le rival d'Alfred sur le large trottoir planté d'arbres du boulevard Diderot, derrière le mur de la caserne, en train de jouer des sous au bouchon sur le sable, en compagnie d'un jeune vaurien de son âge.

La partie venait de finir sur une contestation de son partenaire qui prétendait qu'on l'avait triché comme d'habitude, qu'il perdait toute sa galette, et qu'il ne jouerait plus à l'avenir.

— Voyons, mon petit Microbe, se défendait Poil-de-Brique... Tu sais bien qu'entre nous on est des honnêtes gens... Et que je ne voudrais pas tricher avec un ami comme toi.

— Des fois... ripostait Microbe d'un air de doute. N'empêche que t'affures tout mon pognon, et que je suis toujours fauché !

— Tu peux en parler de ton pognon ! lança dédaigneusement Poil-de-Brique. Pour les dix ronds que t'avais dans ta poche !

— Que j'en aie dix ou vingt ! se plaignit le perdant, avec toi, je suis toujours sûr de perdre.

— Oui, quand on te la paie ! observa le rival d'Alfred Gonthier. Car c'est pas souvent ton tour d'éclairer chez le bistrot !

Effectivement, celui qui se plaignait d'être ainsi exploité par son camarade, se trouvant de la sorte toujours sans le sou, était toujours dans l'impossibilité de payer sa tournée.

— Poil-de-Brique ? Ce doit être celui-là ! pensa Oscar Ciboulant en remarquant la couleur du système pileux du jeune garnement que lui avait signalé la concierge du 12 *bis* de la rue de Chaligny.

Il s'approcha des joueurs, et faisant mine de chercher son chemin, il demanda :

— C'est par ici la rue de Chaligny ?

Les deux jeunes gens levèrent le nez sans répondre, en jetant sur le passant un regard surpris et méfiant. Devant ce mutisme général, Ciboulant répéta sa demande :

— La rue de Chaligny, c'est par ici ?

Cette fois Poil-de-Brique consentit à répondre :

— Probable ! lança-t-il d'un ton narquois.

— Pourquoi, probable ? interrogea l'ancien bonneteur, d'un ton très conciliant.

— Parce qu'elle vous crève les châsses... Derrière vous, à droite et à gauche.

Microbe, qui écoutait la conversation, échangea avec son compagnon un coup d'œil rigoleur et approbateur.

Ciboulant, qui, lui aussi, avait été élevé sur le pavé de Paris, se rendait parfaitement compte de l'impression qu'il produisait et de ce qui se passait dans l'esprit méfiant de son interlocuteur. Il se dit que s'il ne trouvait pas le moyen d'accrocher tout de suite son attention en l'intéressant d'une façon directe, l'autre allait se dérober avec son camarade.

Brusquement, il interrogea :

— Est-ce que ce n'est pas dans la rue de Chaligny que demeurent les parents d'Alfred Gonthier ?

Poil-de-Brique qui venait d'esquisser un mouvement de retraite, s'arrêta net.

Il savait qu'Alfred avait disparu, car il avait déjà été interrogé par le commissaire de police qui, connaissant l'animosité qui existait entre les deux rivaux, avait cru devoir le mettre en cause. Mais les soupçons du magistrat avaient été vite dissipés par l'attitude du jeune vaurien qui, en apprenant la disparition de son ennemi, avait vivement regretté « que ce ne soit pas lui qui lui ait fait son affaire ». Il avait même ajouté cyniquement :

— Si c'était moi qui l'aurais crevé, au lieu de ne pas le dire, je m'en ferais gloire et honneur.

C'est pourquoi, désireux de savoir ce qu'était devenu l'ancien ami de Mlle Angèle, il rompit avec ses traditions de mutisme et de prudence habituelles et s'informa avidement :

— Alfred Gonthier ? Est-ce que vous savez où il est ?

Cette fois, Oscar comprit qu'il avait bien manœuvré, et qu'il allait pouvoir poursuivre avec fruit la conversation.

— Pourquoi, dit-il, me demandez-vous cela ?

— Parce que si je savais où il est, je ne serais pas long à aller le trouver. Car j'ai deux mots à lui dire. Et deux sérieux !

— Ah ! fit Ciboulant ! Eh bien ! moi, j'en aurais trois à dire à son père.

— Il vous a soufflé une poule ?

— Mieux que ça... il a voulu me zigouiller.

FORTIFIEZ VOTRE SANTÉ

SOYEZ ÉLÉGANTE

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Vous pouvez avoir une belle apparence avec le TRAITEMENT

MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Les jours de bureau sont :

Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6901, Ave de Chateaubriand
Case Postale, 2353, Place d'Armes, Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom .....

Adresse .....

Ville .....

Province .....

— Ça ne m'étonne pas ! conclut le rival d'Alfred. Les Gonthier, c'est du mauvais gibier.

— Des carnes, quoi ! crut devoir appuyer Ciboulant.

— Des rosses ! insista Poil-de-Brique.

— Des vaches ! proclama Oscar avec gravité.

Devant cette opinion définitive, l'ami de Microbe fut tout à fait conquis.

— Alors c'est vrai, reprit-il avec un certain intérêt, que le père d'Alfred a voulu vous bouziller ?

— Et je l'ai même échappé belle... Car il est solide !... Et faudrait se mettre à plusieurs pour l'avoir.

— Il est donc si terrible que ça ? s'informa Poil-de-Brique.

— Très.

Cependant Poil-de-Brique réfléchissait que ce passant ne l'avait pas accosté par hasard, mais bien pour une chose déterminée, et il commençait à comprendre que, soit pour une cause, soit pour une autre, cet homme avait besoin de lui.

Mais très méfiant de sa nature, il se dit :

— Toi, mon vieux, je vais te voir venir. Si t'es pas pressé, moi je ne le suis pas non plus.

Seulement, il avait affaire à forte partie, car Ciboulant rompu à toutes les roueries spéciales aux différents milieux plus ou moins louches où il avait frayé depuis sa plus tendre enfance, lisait nettement à travers son regard ce qui se passait dans la cervelle du jeune apache.

Décidé à ne pas perdre son temps en paroles et en ruses inutiles, l'ancien bonneteur résolut de saisir le taureau par les cornes.

Et à brûle-pourpoint, il demanda :

— Tu ne connaîtrais pas deux bons « solides », capables de le descendre ?

Le coup était droit. Poil-de-Brique se rendit compte qu'il était inutile de finasser avec un pareil adversaire.

Sans hésiter, il désigna son ami, et proposa :

— Il y a nous deux.

Oscar les dévisagea durant une seconde, les toisa de la tête aux pieds et laissa tomber :

Poil-de-Brique et Microbe eurent un mouvement d'amour-propre froissé. Le premier risposta :

— Il n'a pourtant pas l'air si d'attaque que ça, le Gonthier père.

— Faut pas s'y fier ! déclara l'ancien bonneteur. Il est rudement costaud ! J'en sais quelque chose. Et deux comme moi ne suffiraient pas.

Ce fut au tour des deux jeunes gens à le considérer des pieds à la tête.

— Pourtant, hasarda Microbe, vous êtes un peu là, vous !

— Oui... mais je ne suis pas du métier... J'ai encore descendu personne. Faudrait des professionnels qui aient déjà travaillé... Et surtout qui aient l'habitude. Vous, vous ne l'avez pas !

— Non, pas encore ! avoua Poil-de-Brique.

Il avança son bras droit qu'il replia en faisant gonfler ses muscles sous la mince étoffe de son veston, et ajouta :

— L'habitude, on pourrait la prendre ! On a du biceps. ..

— Et des lingues ! appuya Microbe qui sortit à demi de sa poche un couteau à virole.

Tout habitué qu'il était à la nouvelle mentalité de la jeunesse du trottoir, Oscar de la Bastoche sentit passer sur son échine un frisson admiratif, et constata à part lui :

— Ils vont bien, les mômes !

Puis s'adressant aux jeunes bandits, il reprit d'un ton décidé :

— Je vois que vous êtes deux vrais « garçons » et je vous en félicite. Seulement, vous n'avez pas assez d'expérience et je ne veux pas que ça rate. J'ai besoin de deux hommes solides, qui n'en soient pas à leur coup d'essai, et qui me répondent de l'affaire. En connaissez-vous ?

Les deux jeunes apaches se consultèrent du regard.

Après un instant de silence. Poil-de-Brique répondit :

Et il ajouta :

— Ça dépend.

— De quoi ?

— Du pognon... Vous en avez ?

— Ce qu'il faudra.

— Dans ce cas, on pourrait s'en occuper.

— Alors, interrogea Ciboulant, c'est entendu ?

— C'est entendu.

— Quand est-ce que je vous reverrai ?

— Ça presse ? questionna Microbe.

— Le plus tôt possible !... insista l'ancien croupier.

— Alors, si on se revoyait demain soir ? proposa Poil-de-Brique.

— Où ça ?

— Au Café de la Nation... à neuf heures... à la sortie du métro. Ça colle ?

— Ça colle ! approuva Ciboulant.

Il fouilla dans la poche de son gilet, en sortit un billet de banque de cinquante francs et le tendit au rival d'Alfred.

— Tenez ! Prenez toujours ça, en attendant.

— C'est un acompte ?

— Non. C'est pour que vous trinquiez à ma santé.

Dans la nuit presque noire, les yeux des jeunes apaches reluisaient dans l'ombre qui s'épaisissait sur le boulevard Diderot, où pas un bec de gaz n'était encore allumé.

Sans ajouter un mot, tous trois se séparèrent, les uns pour remonter du côté de la place de la Nation, l'autre pour redescendre vers la Bastille.

Le frère de Marinette marchait d'un pas léger, enchanté de sa soirée. Sa vengeance était en bonne voie. Une fois la chose organisée, il trouverait bien moyen d'attirer ce traître de Gonthier dans un piège. L'assurance des deux jeunes chenapans lui faisait bien augurer de la qualité des complices qu'ils s'étaient engagés à lui procurer.

De leur côté, Poil-de-Brique et Microbe, heureux de l'aubaine qui leur tombait du ciel, se congratulaient mutuellement, escomptant le bénéfiice certain que devait leur rapporter l'opération, et Microbe, fier d'être enfin considéré comme un vrai apache, disait à son camarade :

— C'est une bonne idée... On va proposer l'affaire aux « neutres » !

XIII — Le bouge de la rue des Haies

La rue des Haies est une vieille petite rue assez étroite, de l'ancienne banlieue de Paris, située dans le quartier de Montreuil, et qui part de la rue d'Avron pour aboutir à la rue des Pyrénées entre le boulevard de Charonne et le boulevard Davout.

A son départ, elle est bordée de constructions à plusieurs étages, et plus on avance vers les fortifications, plus l'importance et la hauteur de ces maisons diminuent.

La circulation n'y est pas très animée. Les marchands de vins, les cabarets, les caboulots y abondent.

A part cela, le commerce y est des plus calmes.

On y découvre de place en place le drapeau en zinc, servant d'enseigne à d'importants lavoirs, des chantiers de bois et de démolitions et quelques terrains vagues entourés de planches formant palissades. Tout à fait au bout à gauche, en arrivant à la rue des Pyrénées, un poste de police.

En 1902, cette rue des Haies et certaines autres environnantes, telles que la rue des Orteaux et la rue des Vignolles, reçurent une consécration inattendue par les exploits d'une bande d'apaches, dont les chefs fameux, Lecca et Manda, se disputèrent à coups de revolvers et de couteaux les faveurs

ASPIRIN SOULAGE VITE LE MAL DE TÊTE

PLUS BAS PRIX QUE JAMAIS
12 comprimés.....18c
24 comprimés....29c
100 comprimés.79c

LE VÉRITABLE ASPIRIN EST MARQUÉ COMME CECI BAYER

Préférez-vous le cinéma à la radio ? Voici une question à laquelle vous n'êtes pas forcément obligé de répondre, car il se peut que vous ayez un faible égal pour les deux. Quoi qu'il en soit, vous pouvez être sûr de trouver dans LE FILM une abondante matière de renseignements touchant vos deux distractions.

Notre roman de mai :

MAIS L'AMOUR VEILLE...

par HENRI FREMONT

COUPON D'ABONNEMENT

Canada et Etats-Unis

1 an..... $1.00 2 ans..... $1.50

☐ **IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.**

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

975-985, rue de Bullion Montréal 18, P.Q.

de la rutilante Emélie Elie, bientôt célèbre dans tout Paris sous le surnom flamboyant et caractéristique de Casque d'Or.

A l'époque où se passent les événements que nous essayons de raconter, parmi les cabarets fréquentés par les descendants de ces preux chevaliers du surin, l'un des plus achalandés était tenu par un Hollandais répondant au nom de Van Ostorn, gros homme à tête de bouledogue, aux épaules de taureau, aux poings énormes, noueux, toujours enfouis dans la poche de milieu de son tablier bleu à bavette, quand il n'était pas occupé à servir les différentes consommations avec lesquelles il empoisonnait sa respectable clientèle.

Une marche en contre-bas donnait accès dans le bouge, vaste pièce carrelée, meublée de longues tables et de bancs en bois épais. Au fond, le tenancier, M. Van Ostorn, trônait derrière un comptoir en étain plus ou moins reluisant, devant lequel, à certaines heures de la journée, des clients, debout, jouaient au zanzibar.

Les murs étaient recouverts d'une peinture sale, lépreuse, qui par endroits s'écaillait sous les morsures de l'humidité.

Aucun ornement n'en égayait la sinistre nudité, sauf, derrière le comptoir, deux étagères sur les planchettes desquelles étaient soigneusement rangés des litres et des flacons de couleurs diverses et d'étiquettes variées. Plus haut, juste au milieu, une horloge ronde, en forme d'œil de bœuf.

Comme les deux fenêtres donnant sur la rue ne s'ouvraient jamais, et que par conséquent l'air se renouvelait avec difficulté, il régnait dans ce caboulot un brouillard presque continuel et une odeur âcre qui vous saisissait à la gorge aussitôt qu'on avait descendu la marche de la porte d'entrée.

Il était neuf heures du soir. Conformément aux ordonnances, M. Van Ostorn mettait le dernier volet à sa devanture, après avoir annoncé, comme tous les soirs, à sa clientèle :

— Je ferme, mais vous pouvez rester. Ce soir, j'ai la permission de minuit. Seulement, faut pas que ça se sache dans le quartier, rapport aux autres bistrots qui seraient jaloux.

De sorte que, comme tous les soirs, personne ne s'était dérangé. Tout le monde avait continué de causer, de fumer et de boire, dans une atmosphère devenue complètement irrespirable.

Après avoir enlevé le bec de cane de sa porte d'entrée, renouvelé quelques consommations, et réduit, comme il disait, l' « électricité » à son minimum d'éclairage, M. Van Ostorn replongea ses deux poings dans la poche de son tablier et retourna s'asseoir derrière son comptoir, après avoir recommandé aux clients de ne pas trop élever la voix pour ne pas lui faire arriver des désagréments.

Depuis la guerre, et dès le commencement des hostilités, la composition de sa clientèle s'était sensiblement modifiée.

On rencontrait très peu d'hommes dans la force de l'âge, de ceux que, dans ce monde spécial, on est convenu d'appeler des « garçons », c'est-à-dire des gens résolus, audacieux et prêts à toutes les besognes.

Appelés par la mobilisation, ils avaient été remplacés par des gamins plus ou moins « costauds » de quinze à dix-huit ans, à la face blême, aux yeux inquiets, sournois, fuyants, et par moments éclairés d'une flamme mauvaise, qui cherchait à se donner des airs d'homme fait et décidé, et si l'occasion s'en présentait, à égaler, sinon à surpasser leurs anciens.

Dans le coin le plus sombre du bouge plusieurs consommateurs, assis de chaque côté d'une table, causaient de façon mystérieuse, et d'une voix contenue, assez basse pour ne pas être entendus par les autres clients installés pres d'eux aux tables voisines.

Parmi eux on voyait Microbe, le simili-apache dont nous avons fait la connaissance sur le boulevard Diderot, derrière la caserne de Reuilly, coiffé d'une casquette plate qui se posait de côté sur ses cheveux mal peignés, et vêtu d'un veston gris, étroit et luisant sur le revers gauche duquel, accroché à une courte chaîne en cuivre doré, se balançait un minuscule éléphant blanc en os, dit « porte-bonheur ».

En face de Microbe se trouvait un grand garçon de trente-cinq ans, sec, osseux, le teint olivâtre, avec des cheveux noirs et plats qu'il affectait de ramener sur ses tempes, sous un chapeau de feutre mou presque neuf, à bords étroits.

Il tenait le bras passé galamment autour de la taille d'une jeune fille grassouillette, à laquelle l'ensemble rondelet de sa personne et sa figure poupine avaient valu le surnom de Boulette.

Sur le même banc se tenait un autre couple composé d'un homme blond filasse, aux gros yeux ronds et bleu faïence cerclés de rouge, à la barbe rare et courte, à la mâchoire de brute. Moins galant que son voisin, il n'accordait qu'une attention relative à sa voisine que les habitués du bouge appelaient familièrement la Rate, à cause de son nez fureteur, de son museau pointu et de ses lèvres ombragées d'un léger duvet gris souris.

— Vois-tu, mon vieux Pedro, disait Microbe, qui, les coudes sur la table et le menton dans ses deux mains, regardait fixement son voisin de face, je te dis que l'affaire sera bonne, et qu'il y aura du pèze à la clef.

— C'est-il si sûr que ça ? s'informa l'Espagnol, qui paraissait prendre un vif intérêt à la communication que lui faisait l'ami de Poil-de-Brique.

— Des fois ! se redressa Microbe un peu vexé. Est-ce que tu nous prendrais pour des naves ?

— Ça non, Microbe ! Tout le monde ici sait que toi et Poil-de-Brique, vous êtes deux mariolles ! N'est-ce pas, Suédois ?

— Oui, témoigna l'homme blond filasse... Tout le monde sait que Poil-de-Brique et Microbe sont à la coule et qu'ils la connaissent dans les coins. N'empêche que, par le temps qui court, on doit se méfier !... Et qu'avant d'entreprendre une affaire, faut ouvrir l'œil !... Parce qu'on ne sait jamais !

— C'est mon avis ! appuya avec autorité l'ami de Mlle Boulette. Aussi, on ne pourra causer sérieusement que quand on aura vu le « camarade » et qu'on saura ce qu'il a dans le ventre.

— Et dans le ciboulot ! conclut l'ami de la Rate.

— Ben moi, riposta Microbe, je vous dis que c'est un typard qu'a l'air sérieux... qu'il est au sac... et qu'il ne regarde pas au pognon...

« A preuve qu'il nous a donné, à Poil-de-Brique et à moi, une somme de cinquante balles pour boire à sa santé... et que c'est avec sa belle galette que je vous régale.

— D'ailleurs, fit Pedro, en consultant l'œil de bœuf au-dessus du comptoir, puisque ton copain doit l'amener, on le sondera.

— Et si sa figure nous revient, observa le Suédois, on causera du bouleau.

— Patron, appela Microbe, en se retournant du côté de M. Van Ortorn, apportez une seconde tournée !

Van Ostorn retira ses énormes poings de la poche de son tablier et s'exécuta avec une vélocité vraiment faite pour surprendre chez un homme de cette corpulence.

Alors, s'adressant d'un petit air entendu à l'Espagnol et au Scandinave, Microbe proposa :

— A la santé du camarade !

— A sa santé ! répondirent les deux couples en choquant leurs verres.

Au même instant, par une petite porte de derrière qui venait de s'ouvrir au fond de la boutique, Poil-de-Brique entra suivi de Ciboulant toujours souriant, très à son aise, malgré le milieu interlope dans lequel il venait de pénétrer par l'entrée réservée aux familiers du bouge.

A la vue de l'ancien croupier, Pedro laissa échapper une exclamation étonnée et presque joyeuse :

— Tiens ! monsieur Oscar !... Par exemple ! En v'là une rencontre !

Ciboulant réprima un geste de légère contrariété. Il venait de reconnaître l'ami de Mlle Boulette pour l'avoir fréquenté jadis sur la pelouse du pari mutuel où tous deux se livraient, plus ou moins clandestinement, au métier de bookmakers véreux.

— Bonjour ! Alfonso ! fit Oscar en serrant la main que lui tendait l'Espagnol.

Mlle Boulette redressa la tête, et demeura un instant bouche bée.

— Pourquoi qu'il t'appelle Alfonso, le type ? Tu ne t'appelles donc pas Pedro ?

— Oh ! fit l'Espagnol avec insouciance... Alfonso ou Pedro, chez nous c'est la même chose.

Enchanté de voir qu'on se trouvait en pays de connaissance, Poil-de-Brique échangea des poignées de main avec tous et dit à Ciboulant :

— Asseyez-vous donc, monsieur. Vous allez pouvoir causer avec les copains dont je vous ai parlé en route.

— Patron ! cria Microbe... Deux verres en plus !

Pendant que M. Van Ostorn s'empressait à servir les deux nouvelles consommations, un silence s'était établi.

Ciboulant et Pedro se regardaient. C'était à qui ne parlerait pas le premier. Mais malgré son esprit de défiance habituel, l'ancien bonneteur comprit qu'il était inutile de jouer au plus fin avec celui qu'il appelait Alfonso et dont il connaissait depuis longtemps l'habileté calculée et tenace.

Il se décida donc à entamer la conversation et demanda brusquement :

— Alors, vous vous chargez de l'affaire ?

— Quelle affaire ! interrogea froidement l'ami de Mlle Boulette.

— Vous n'êtes donc au courant de rien ?

— Si. On nous a dit que vous aviez besoin qu'on vous débarrasse d'un gêneur.

— C'est plus qu'un gêneur ! riposta Ciboulant avec un accent de haine féroce. C'est un faux frère, capable de vous dénoncer à la rousse... Un traître qui m'a fait rater une bonne affaire ! Aussi, je tiens à lui dire deux mots avant que vous lui fassiez la sienne d'affaire... Je veux qu'il sache que c'est moi qui paie pour qu'il soit servi.

— Tu n'as pas l'air de le gober, le frangin ? insinua l'Espagnol.

— Ah ! non, je ne le gobe pas !... Et je ne regretterai pas mon pèze, quand je serai sûr que vous lui aurez bien crevé la peau !

— Même, interrompit le Suédois, qu'il paraît que c'est pas facile et qu'il s'agirait d'un numéro qui tient debout, puisqu'on parle d'être plusieurs pour le descendre ?

— C'est bien ça ? insista Pedro en regardant Ciboulant dans les yeux.

— Oui... c'est bien ça !

— Alors, mon vieux Oscar, ça sera chérot.

— Chérot ? C'est pas un prix.

[*Lire la suite page* 55]

QUI EST-IL, QUI EST-ELLE ?

C'est EMILE JULIANY qui interprète le rôle du Notaire "My-my-Lepotiron" dans *Un Homme et son Péché*. Cet artiste a des planches : la comédie, le drame, l'opérette et l'opéra ne sont pas inconnus pour lui. Emile Juliany est né à Lyon. Il fit des tournées en France et en Amérique. Il est des Variétés Lyriques et se fait entendre à la radio tous les jours.

le *Meilleur* moyen de les offrir

à la jeune génération

pourquoi pas Citrusip Julep ?

Frotter le bord d'un verre avec du jus de citron sucré. Remplir de Citrusip Stokely's *Finest*, ajouter quelques feuilles de menthe. Un breuvage doux et mielleux ! Si agréable, si différent... puisque c'est un des produits Stokely's *Finest*.

Notre Cisco Punch est épatant

Mêler 3 tasses de ginger ale, 7 tasses de jus de pamplemousse Stokely's *Finest*, ¼ tasse de jus de cerise Maraschino. Sucrer au goût avec du sirop de maïs clair. Un régal pétillant et savoureux... bon pour la santé... quand le jus de pamplemousse porte la marque Stokely's *Finest*.

Essayez le Jus de Tomates FRAPPÉ

Mêler 2 c. à table de jus de citron, ½ c. à thé de sauce Worcestershire, 2 tasses de jus de tomate Stokely's *Finest*. Congeler à demi dans un tiroir de réfrigérateur. Toujours ravigotant et rafraîchissant... pur et bienfaisant... comme tous les Stokely's *Finest*.

Préparez-vous un Orange Smash

Ajouter 1 c. à table de jus de citron, 3 c. à table de sirop de maïs clair, à 2 tasses ½ de jus d'orange Stokely's *Finest*. Ajouter une bouteille d'eau gazeuse ; agiter. C'est délectable, quand vous choisissez un jus de fruit aussi délicieux et d'un goût aussi frais... que le Stokely's *Finest*.

Finest AUSSI, À VOTRE PETIT DÉJEUNER !

Commencez votre journée par un des jus de Citrus Stokely's Finest que vous trouvez maintenant chez tous les bons épiciers.

Les Stokely's Finest seront un régal pour toute votre famille. Une variété pour tous les goûts : Jus de Pamplemousse, le plus délicieux qui soit. Jus d'Orange, bienfaisant et rafraîchissant, ainsi que "Citrusip", un savoureux mélange de ces deux fruits. Les Stokely's Finest sont des jus purs et naturels... provenant de fruits choisis avec un soin méticuleux... pressés et mis en boîte à leur pleine maturité.

Comme tous les aliments Stokely's Finest, les jus de Citrus Stokely sont d'une qualité tout à fait exceptionnelle. Goûtez-y une fois et vous verrez la différence.

STOKELY'S FINEST signifie LE MEILLEUR AU CANADA

Stokely's *Finest*

TOUJOURS DÉLICIEUX

Produits de

Stokely-Van Camp, Inc., Indianapolis and Stokely-Van Camp of Canada, Ltd.

LA Mercury 118 de 1947

EXCÉDERA VOTRE ATTENTE!

La Mercury 118 de 1947

Le jour où l'on vous remettra les clefs d'une imposante, d'une magnifique Mercury 118, succombez sans scrupule à une pointe d'orgueil . . . il est bien permis d'être fier de cette voiture puissante et rapide, silencieuse et souple, et d'une si *intelligente* docilité qu'on la croirait capable de se dispenser d'un conducteur!

"A l'intérieur, plus élégante que jamais!"

Considérez les merveilleux agencements décoratifs réalisés dans les modèles de 1947 par les ensembliers de la Mercury. Tout comme dans une voiture de maître, un goût discret y tempère les plus modernes innovations. Et l'harmonie des nuances ton sur ton y crée une atmosphère de luxe *durable* et de sereine beauté.

"Carrosseries riches et savantes!"

On a peut-être abusé du mot *imposant*—mais tout le monde convient que, de sa grille d'avant-train à son pare-chocs arrière, la Mercury de 1947 est définitivement mieux proportionnée, plus massive que toutes celles qui l'ont précédée.

Tout a été dit quant aux reprises nerveuses, aux démarrages foudroyants de la Mercury. Cette année, cependant, elle se surpasse quand

"Pleine d'allant!"

il s'agit de doubler d'urgence, de dévorer l'espace — littéralement — dans de longs parcours en palier, bref, de fournir invariablement les plus brillantes performances. Sans conteste, la Mercury de 1947 *excédera votre attente* de cent façons.

DIVISION MERCURY ET LINCOLN
FORD MOTOR COMPANY OF CANADA, LIMITED.

— Je le sais bien. Mais c'est pour ça qu'il s'agit de le débattre.

L'Espagnol souleva son verre, le vida d'un trait et, le reposant sur la table, fit claquer sa langue en lançant dans un tutoiement subitement familier :

— A toi la pose.

Alors, cyniquement, Ciboulant s'informa :

— D'abord, qu'est-ce que tu demandes ?

— Qu'est-ce que tu proposes ?

— Mille balles !

— C'est pas assez ! intervint le Scandinave.

— Deux mille ! surenchérit le frère de Marinette.

— C'est pas assez ! dit à son tour l'ami de Mlle Boulette.

— Alors ? ... posa Ciboulant, en point d'interrogation.

— Eh bien ! trancha l'Espagnol... Pour toi qu'es-t-un vieil aminche, ce sera trois mille balles... Mille pour moi, mille pour le Suédois et mille pour ces messieurs qu'ont apporté l'affaire.

— Et combien d'avance ?

— La moitié, comme d'habitude.

— Entendu ! accepta l'ennemi de Gonthier. Quinze cents balles d'avance. C'est juste ce que j'ai sur moi. Si tu m'en avais demandé seize, je n'aurais pas pu les donner.

— Pour le reste, précisa le chef de la bande, tu le paieras après le coup... comme d'habitude.

— Maintenant, poursuivait Oscar, reste à savoir comment qu'on va s'y prendre.

— As-tu un plan ? ... s'informa l'Espagnol.

— Presque...

— Raconte...

— Eh bien ! voilà. Le gêneur en question cherche son fils, un jeune homme d'une quinzaine d'années, qui a disparu depuis une huitaine.

— Bon, ça !

— Et je crois que si on lui indiquait un endroit, même isolé, où il aurait des chances de le retrouver, il y rappliquerait tout de suite.

— Meilleur ! Laisse-moi réfléchir une seconde !... Ça y est... j'y suis...

Pedro frappa sur la table un coup sec de son poing osseux, et appela :

— Patron ! de quoi écrire, s'il vous plaît ?

Sans trop se presser, M. Van Ostorn apporta un petit buvard en toile cirée, un porte-plume et un encrier.

— Vous excuserez, fit-il remarquer en posant le tout devant l'Espagnol, s'il n'y a qu'une feuille de papier à lettre et qu'une enveloppe !... Le papelard devient rare !

Pedro tendit la plume au Suédois et lui dit :

— Tiens ! donne ça à ta femme et commande-lui d'écrire ce que je vais lui dicter.

— T'as entendu ? fit brutalement le Scandinave.

— Oui, répondit la Rate en se rengorgeant, car elle savait qu'on la choisissait parce qu'elle avait une plus belle écriture que Boulette, réputée dans la bande pour ses pattes de mouches indéchiffrables.

Et sous la dictée de l'apache, docilement, elle écrivit :

Lundi.

Monsieur,

Votre fils Alfred est un coureur et un débauché. Il me trompe odieusement avec une vilaine fille indigne d'être aimée. Je peux vous en fournir la preuve en vous conduisant à l'endroit où ils se donnent rendez-vous tous les soirs.

C'est parce que je sais qu'il se cache et que vous le cherchez, que je vous écris cette lettre pour me venger de son infidélité.

Je vous attendrai...

Ici, Pedro s'interrompit pour demander à Oscar :

LE RETOUR SANS ESPOIR

[*Suite de la page 52*]

— Quand est-ce que tu veux qu'on opère ?

— Après-demain.

— Après-demain, c'est un peu jeune. Pas avant jeudi. Ça va-t-il ?

— Ça va !

— Ecris ! poursuivit l'Espagnol, en s'adressant à la Rate :

...Je vous attendrai jeudi soir rue d'Avron, au coin de la rue des Rasselins, près de la porte de Montreuil, à huit heures et demi.

J'aurai une rose rouge à la bouche et je m'appelle

PAULINE.

— C'est bien ? interrogea Pedro.

— Compliments !... Parfait !... approuva Ciboulant. Et il précisa :

« Comme ça il trouvera tout de suite Madame qui n'aura pas de peine à le reconnaître parce que lui il porte un bandeau noir en travers du châsse droit.

L'Espagnol plia la feuille de papier en quatre, la glissa dans l'enveloppe et ajouta :

— On l'adresse à qui ?

— Donne-moi la lettre, répondit Oscar. Je la ferai parvenir moi-même.

A son tour, il planta son regard dans celui de l'Espagnol et dit :

— Au moins, vous êtes sûrs de ne pas le manquer ?

— Ça serait la première fois que ça nous arriverait !

— Oui, mais il est un peu là ! Et il se défendra, « le frère » !

— Possible !... mais on lui défendra de se défendre... Ça nous connaît... N'est-ce pas, Suédois ?

L'interpellé sortit de son silence et sans répondre directement, aborda :

— Maintenant, c'est la chanson du pèze.

— J'y pensais, répliqua le frère de Marinette. Mais si ça ne vous fait rien, nous la chanterons dehors.

— T'as raison ! approuva Pedro. Il ne faut jamais sortir les billets bleus en public.

— Surtout ici ! approuva Poil-de-Brique.

Après avoir salué l'honorable M. Van Ostorn, les quatre hommes et les deux femmes sortirent sans se presser par la petite porte du fond.

Ils se trouvaient alors dans une assez grande cour obscure, encombrée de vieux tonneaux de toutes dimensions, de bouteilles vides empilées le long des murs et de gros madriers usagés pouvant servir de chantiers.

Tous s'arrêtèrent dans l'ombre, attendant le règlement promis.

Ciboulant fouilla dans la poche intérieure de son veston et demanda à voix basse :

— Qui c'est qui reçoit le pognon ?

— Moi ! répondit l'Espagnol.

Et le Suédois confirma :

— C'est lui le caissier.

Les deux « neutres » étaient d'accord.

— V'là quinze billets... et des vrais ! dit l'ancien bonneteur.

Et pressant sur le bouton de sa lampe électrique qu'il tenait dans sa main gauche, il ajouta :

— Voulez-vous vérifier ?

— Tout de même ! fit le Scandinave.

Pendant que Pedro comptait la somme, son complice contrôlant du regard.

— Et le reste, comme convenu... après livraison... sur le tas ! rappela l'Espagnol à Ciboulant. Tu seras là ?

— J'y serai.

L'ami de Mlle Boulette indiqua Poil-de-Brique et Microbe, et prononça :

— Ces messieurs te tiendront au courant.

Alors tous gagnèrent la ruelle, large d'un mètre, qui faisait suite à la cour du bouge et qui conduisait rue des Vignolles. Ils marchaient dans l'obscurité inquiétante, sans dire un mot.

Comme ils atteignaient le bout de l'impasse, le Suédois s'arrêta brusquement :

— Qu'est-ce qu'il y a ? interrogea Pedro.

— Il y a, murmura dans un souffle l'ami de Mme la Rate... il y a qu'on a marché derrière nous.

— Vous êtes sûr ? insista Ciboulant.

— Il m'a bien semblé.

Instinctivement, la bande s'était immobilisée.

Pendant deux bonnes minutes, ils attendirent, cherchant à percer l'ombre du regard, l'oreille tendue.

— Tu t'es trompé ! fit l'Espagnol. Avec toi, c'est toujours la même chose. T'es bon qu'à fiche le trac à tout le monde.

— Dame ! riposta le Suédois !... Par le temps qui court...

Sans plus attacher d'importance à cet incident, les clients de M. Van Ostorn s'arrêtèrent un instant sur le trottoir étroit de la rue des Vignolles, et se serrèrent la main.

Puis, pendant que Ciboulant, accompagné de Microbe et de Poil-de-Brique, tournait à gauche et descendait vers Paris, les deux couples d'apaches s'enfoncèrent dans la nuit, à droite, du côté de la rue des Orteaux.

Deux minutes après, une ombre silencieuse s'arrêtait à son tour au seuil de l'impasse, s'assurait avec soin que la rue des Vignolles était complètement déserte et tournait à gauche du côté du boulevard de Charonne.

C'était l'inspecteur Lelièvre qui, tout en se frottant joyeusement les mains, murmurait :

— Cette fois-ci, mon petit Ciboulant, je crois que je te tiens !

XIV — D'ORBAC A LA FROUSSE

LE VICOMTE René d'Orbac s'était levé ce matin-là avec un rhume de cerveau épouvantable. A peine debout, il s'était mis à éternuer et à se moucher abondamment...

— Ça y est ! grognait-il furieux, j'ai encore attrapé froid à passer la soirée sous les arbres de leur sacré parc !

A ce moment le timbre électrique retentit dans l'antichambre.

Presque aussitôt un petit bonhomme bedonnant pénétrait dans le fumoir du vicomte.

— Monsieur Lelièvre ! s'étonna René d'Orbac qui, voyant son domestique apparaître, ajouta :

« Laissez-nous, Maxime !

La porte refermée, M. Lelièvre entama d'un ton bref :

— Je vous apporte du nouveau.

— Sur le crime du Vésinet ?

— Evidemment... puisque nous ne sommes en relations que pour ça !

— Vous avez commencé votre enquête ?

— Commencé !... et fini !

— Déjà !

— Pensiez-vous que j'allais m'endormir sur le rôti ? La réussite ne vient qu'à ceux qui se lèvent de bonne heure.

Devant l'assurance du limier dont la physionomie dégageait une réelle satisfaction, d'Orbac se sentit envahi d'une sourde inquiétude. Anxieux, il demanda :

— Et vous avez trouvé ?

— Parbleu !

— Ah ! nom d'un chien !

L'accent de crainte étouffé avec lequel le complice de Ciboulant avait proféré cette exclamation fit lever les yeux à l'inspecteur Lelièvre. Ses prunelles virevoltèrent.

Si vous avez aux alentours de Montréal...

PROPRIETE, TERRE OU TERRAIN à vendre

Adressez-vous à

ROMEO AUGER

CR 9363 **7662, rue St-Denis, Montréal**

DETECTIVES. Agents secrets. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir détectives. Ecrivez immédiatement à **CANADIAN INVESTIGATORS INSTITUTE,** Casier 25, Station T. Montréal, P.Q.

Avez-vous des cadeaux à faire ?

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines : *Le Samedi, La Revue Populaire* et *Le Film.*

Remplissez NOS COUPONS D'ABONNEMENT

Le Samedi

coupon d'abonnement

Canada		Etats-Unis	
1 an	$3.50	1 an	$5.00
6 mois	2.00	6 mois	2.50

☐ *Important*—Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Prov. .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

"MES NERFS" DISAIT-ELLE

Plus d'intérêt — plus d'amies—elle ne sortait jamais plus— toujours trop fatiguée. Elle attribuait cela à ses nerfs —mais c'était ses reins, les filtres de son sang qui exigeaient des soins. Délai voulait dire danger. Elle prit de suite des Pilules Dodd pour les Reins. Il en résulta que ses reins fonctionnèrent mieux et débarrassèrent son sang des impuretés et de l'excès d'acides. Fatigue, mal de tête, mal de dos, tout disparut. 117F

Pilules Dodd pour le Rein

Le Samedi

coupon d'abonnement

Canada		Etats-Unis	
1 an	$3.50	1 an	$5.00
6 mois	2.00	6 mois	2.50

☐ *Important*—Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

— Vous dites ? questionna-t-il.

— Je dis... expliqua le fiancé d'Anne-Marie cherchant à réparer sa gaffe... Je dis : « Nom d'un chien ! vous n'avez pas été long ! »

— Rien de plus facile à qui sait s'y prendre, affirma le policier qui déjà n'attachait plus d'importance à son étonnement passager. Ce qu'il faut, bien plus que d'agir soi-même, c'est de laisser agir les autres... Ils vous conduisent fatalement à la découverte de la vérité.

— En somme, risqua le complice de Ciboulant à qui l'émotion renouvelait dans la narine gauche un puissant picotement nasal... qu'est-ce que vous avez appris ?

— Je sais qui a fait le coup.

— Pas pos... si... ble ! éternua trois fois le vicomte que l'angoisse congestionnait encore davantage.

— Oui... je vais vous mettre au courant.

— S'il vous plaît ! Vous comprenez à quel point cela m'intéresse. Appelé à devenir prochainement le gendre de la comtesse de Francheville, j'ai à cœur de faire rendre à mon futur beau-frère, malheureuse victime d'une inqualifiable agression, la justice qui lui est due.

— Voilà donc ce qui s'est passé, entama l'inspecteur Lelièvre, certes bien loin de se douter du véritable motif qui éveillait la curiosité du fiancé d'Anne-Marie.

« Dans toute affaire mystérieuse, notre principe à nous autres, vous le savez, c'est : « Cherchez la femme ! »

[*Lire la suite au prochain numéro*]

UNE RUE CÉLÈBRE

[*Suite de la page 7*]

Piccadilly n'est pas une rue spécialisée dans tel commerce ou dans telle activité définie, comme il en existe tant à Londres. On peut y vivre, y faire ses emplettes, y prendre ses repas aussi bien que partout ailleurs au monde. On peut y admirer de beaux tableaux, y respirer l'odeur d'aubébines en fleur, y consulter de doctes ouvrages, y boire de la bière à la pompe. Parcourez-la, de bout en bout, vous passerez devant trois des hôtels les plus réputés du monde, un des meilleurs libraires de Londres, les ruines d'une église bâtie par Christopher Wren qui fut démolie par les bombes allemandes, la "Royal Academy" ; l'ensemble d'appartements de garçons de l'Albany, une grande épicerie dont les produits sont renommés dans le monde entier. Vous pouvez y acheter une automobile, un cigare, une vieille estampe anglaise représentant une scène de la chasse, une cravate, une livre de thé. Et, vos emplettes une fois faites, si vous voulez vous dégourdir les jambes dans un dancing, vous n'aurez que l'embarras du choix dans Piccadilly, rue élégante bordée au nord par le quartier select de Mayfair et, sur les deux-tiers de sa longueur au sud, par les pelouses plantées d'arbres de Green Park.

Par contre, voulez-vous évoquer des fantômes célèbres du passé. Piccadilly est non moins riche en associations historiques que tout autre quartier de Londres : et, qui mieux est, ces fantômes y seront de marque. Gladstone, Byron, Macaulay, George Canning : tous quatre ont été du nombre de célibataires illustres qui ont vécu, un peu comme s'ils avaient encore été à l'université ou à l'une des Ecoles de droit, dans les appartements de garçons aux escaliers numérotés de l'Albany, dont le bâtiment isolé est fleuri de géraniums. Cinq des rues transversales bien connues de Piccadilly ont pris les noms des ducs d'Albermarle et de Grafton, d'Henry Jermyn, de Lord Dover et de Sir Thomas Bond. Sur l'emplacement où s'élève à présent une vaste et massive maison de rapport d'acier et de béton en face de Green Park, il y avait l'hôtel particulier de la famille Cavendish, qui fut vendu et démoli il y a vingt ans environ, la résidence des ducs et duchesses de Devonshire. Devonshire n'existe plus, mais la splendeur de ses salles aux pilastres de marbre éclairées aux chandelles où les membres du parti libéral pendant près de deux cents années assistèrent à de riches réceptions ou discutèrent politique est une image évocatrice tandis que vous descendez Piccadilly vers Burlington House, le siège social non seulement de l'Académie royale des Beaux-Arts qui y tient tous les ans son Salon, mais encore d'une demi-douzaine d'associations savantes dont les conclusions sont attentivement étudiées dans le monde entier.

Ces associations sont : l'association des antiquaires, la "Royal Society", l'association des Chimistes, la Société de Géologie, la Société d'Astronomie, la "Linnaean Society". La grande cour carrée de Burlington House, austère et silencieuse, oasis d'érudition et d'études, est tout de suite derrière le portique de pierre que le Philistin ignore et se garde de franchir, sauf lorsque la haute société londonienne, marquant l'ouverture de la saison, accourt au vernissage du Salon de la "Royal Academy".

Il y a une centaine d'années alors que l'Académie royale des Beaux-Arts se trouvait encore à la *National Gallery*, Lord Georges Cavendish s'imagina que Londres manquait d'un passage à boutiques élégantes et il en fit bâtir un à quelques pas de Burlington House : Burlington Arcade, dont la construction remonte à 1815, l'année de la bataille de Waterloo. C'est de nos jours encore l'endroit où l'on peut acheter les bibelots et les colifichets les plus jolis de Londres. Ce passage couvert aux magasins à larges vitrines n'a pas son pareil à Londres et, sauf la rue de Rivoli à Paris, au monde. Il a de la distinction, de l'urbanité, du chic et l'on a l'impression d'y respirer encore un parfum de patchouli du siècle dernier. Qu'il s'agisse des magasins eux-mêmes à la coquetterie sympathique ou des gardiens en haut de forme qui, à chaque entrée, sont préposés à la surveillance de cette avenue en miniature où tout étincelle, Burlington Arcade, mieux peut-être qu'aucun autre aspect caractéristique de la rue, est partie intégrante de Piccadilly d'hier et d'aujourd'hui.

De Hyde Park Corner à l'extrémité ouest au fameux Circus (la place formant carrefour) à l'extrémité est, Piccadilly, la Grand'Rue de Londres, sépare le parlement de la population londonienne. Au sud, c'est le quartier des grands clubs qui rejoint Whitehall, la rue des Ministères, et Parliament Square. Au nord, c'est le quartier à la physionomie maintenant changeante de Mayfair. Piccadilly est toujours la route de Reading, mais ce n'est plus "la fin de tout" car, à l'ouest, là où chevauchaient les voleurs de grand chemin, Londres s'étend à présent à des milles de son quartier central, son quartier de la mode.

Dans cette avenue où les bonnes manières et les jolies choses sont courantes, il y a de curieuses lacunes. Point de théâtre, par exemple, ni de cinéma. Il ne reste rien de l'ancienne salle où, par le passé, les chanteurs déguisés en nègres de la troupe Moore et Burgess divertirent les Londoniens, ni de la façade aux vives couleurs de la Salle égyptienne où, dans un décor rappelant la splendeur des Pharaons, MM. Maskelyne et Cooke, les tout premiers, firent applaudir des spectacles de prestidigitation dans la capitale anglaise qui, au reste, avait déjà sa propre magie.

A part cela, il ne manque pour ainsi dire rien à Piccadilly, ni les discussions pointues des femmes intellectuelles, membres du fameux Lyceum Club, ni le fantôme sévère de Lord Palmerston se retrouvant avec surprise dans son ancienne demeure, à présent le Club naval et militaire. L'atmosphère de Piccadilly est celle de la vie ordonnée, raffinée, agréable ; c'est l'atmosphère d'une rue au charme si divers que l'hôpital Saint-Georges à un bout, la statue de Cupidon à l'autre bout ne détonnent pas dans sa mise en scène

LES ANÉMONES DE MER

[*Suite de la page* 6]

L'animal immobilisé ne peut plus se défendre contre les tentacules qui le portent vers la bouche, où il sera introduit sans peine et digéré quasi vivant.

L'anémone de mer se nourrit aussi de proies microscopiques apportées avec l'eau qui circule constamment dans son sein et assure surtout, en même temps qu'une partie de sa nutrition, sa fonction respiratoire. Dans la paroi du gosier se trouve une sorte de repli, de sillon, le siphonoglyphe, tapissé de cils qui battent de haut en bas, créant vers l'intérieur de l'animal un courant d'eau qui fournit un apport continue d'oxygène. Cette eau retourne au dehors, emportant l'acide carbonique et autres déchets, par le gosier proprement dit, qui est, lui, garni de cils qui battent du bas vers le haut. Cependant, quand un petit animal se présente avec l'eau de mer, les cils du gosier inversent leur battement pour l'avaler et repressent ensuite leur fonction régulière.

Il y a plus d'une sorte d'anémones de mer. Les unes petites, les autres mesurant jusqu'à huit pouces de hauteur, les unes ayant de très volumineux tentacules, les autres n'en possédant que de tout petits et en nombre considérable, les unes ressemblant, peut-être à de somptueuses reines-marguerites, aux divers tons de rouge, les autres rappelant de doux oeillets blancs ou délicatement rosés. Quelle qu'elle soit, leur magnifique coloration était bien propre à les faire passer, jadis, pour des fleurs et à leur mériter, hier, cette ingénieuse appellation de "bêtes épanouies" que leur a donnée Héredia, le poète du "Récif de corail".

MARCELLE LEPAGE-THIBAUDEAU

Parions que vous ne connaissez pas l'Ontario ! Vous en avez peut-être visité une partie, mais vous ignorez tout le cachet qui attire chaque année, pour les vacances, des millions de personnes — eh ! oui, des millions — dans les jolies villes, sur les plages ensoleillées, les centres de villégiature rustiques de l'Ontario. Tout cela équivaut au paradis pour le nageur, le golfeur, le pêcheur, le danseur ! La cordialité des gens vous les fera aimer.

Accordez-vous une surprise agréable ! Ecrivez aujourd'hui pour demander l'un de ces dépliants sur l'Ontario.

vous attend en Ontario

Département des Voyages et de la Publicité de l'Ontario.
Edifices du Parlement, Toronto 2.
Veuillez m'envoyer les BROCHURES GRATUITES indiquées plus bas.

Southeastern Ont. — Central Ont.
Southwestern Ont. — Northern Ont.
Northwestern Ont.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Prov. .....

9-47

LE SECRET DE LA BELLE CHÂTELAINE

[*Suite de la page* 17]

Des visites, Denise n'en voulait point. Mme Vernon et la baronne se présentaient bien à la porte, mais la farouche gardienne ne voulait rien entendre.

— Laissez-le reposer. Il dort.

Les os se ressoudèrent, le blessé quitta le lit et, dans un fauteuil, on le roula sur le perron. Denise ne confiait cette besogne à personne.

— Vous comprenez, dit-elle, je suis jalouse. Vous ne devez voir que moi, toutes vos pensées m'appartiennent, je dois être tout pour vous, votre appui, votre Providence. Par orgueil, vous alliez me fuir parce que je suis riche, allez donc, éclopé comme vous êtes, vous engager aux spahis ! Non, monsieur, vous voici dans l'obligation d'accepter ma main. Vous pouvez la presser contre vos lèvres. C'est un moyen pratique pour m'apprendre que vous êtes d'accord avec moi. Je badine, mon très cher ami, mais pendant vos heures de délire, que de fois ai-je entendu mon nom. Je connais vos sentiments, c'est pourquoi je vous parle et je vous montre une volonté qui vous manque. D'abord parce que vous me plaisez et que je vous aime et ce n'est pas une question de gros sous qui va gâcher mon bonheur. Ensuite, c'est une dette de reconnaissance. Preux chevalier, vous avez sauvé trois femmes de la tyrannie d'un monstre. Jeanne est radicalement guérie, je vous le jure. Elle vous a vu combattre le fou. Elle vous admire et si je ne veillais pas, c'est elle qui serait à votre chevet. Mais moi je ne partage pas. Ce qui est à moi, je le garde ...

Adrien, convalescent, recommençait à marcher. Appuyé sur le bras de Denise, il revenait d'une promenade, Mme Vernon vint au devant du jeune couple :

— Une surprise ! Sans se faire annoncer, le colonel Henriot est arrivé. Il est sur le perron avec Jeanne.

Le vieux soldat embrassa Denise, serra les mains d'Adrien et quand le cercle familial fut formé, le colonel Henriot dit :

— Après tant d'émotions, vous avez bien droit, mes chers amis, à des jours de bonheur. J'apporte pourtant une triste nouvelle, mon cher Adrien. M. Gérard de Maury, ton oncle est mort. J'ai assisté à ses derniers moments et j'affirme que le seul regret du vieillard fut de ne pas avoir son neveu et héritier près de lui. Je dois dire que les sentiments de M. Gérard de Maury s'étaient modifiés. Il venait d'apprendre avec preuves irréfutables que la mère de la jeune fille se moquait de lui depuis de longues années. Amédée était l'enfant d'un commerçant de la petite ville, le charcutier. M. de Maury, furieux, fit maison nette, déchira le testament qui déshéritait son neveu, il en fit un autre, rétablissant Adrien dans tous ses droits.

— Quel malheur ! s'écria Denise, maintenant que vous êtes riche, il faut que je vous rende votre liberté.

Adrien cria encore plus fort :

— Que vous êtes méchante ! Pour vous punir de votre vilaine pensée, je vous condamne à avancer la date de notre mariage.

— La pénitence est douce, murmura Denise, et, tendrement, elle embrassa son fiancé.

J. LEMERCIER

TENDRESSE

[*Suite de la page* 10]

Et, de t'avoir surpris ainsi, dans ton désarroi, tu te trouverais amoindri devant moi ... et tu penserais que c'est ma pitié seule que te console ! »

... Epuisé par la douleur, l'homme vient de s'endormir.

Alors, elle, la femme, permet à sa sollicitude de se manifester. Elle se penche sur la face où les pleurs ont laissé leurs traces ; elle les essuie avec dévotion. Et, tandis que l'homme se repose, elle veille ... elle pense ... elle réfléchit.

... Eh bien oui, c'est à elle, faible femme, à elle, la mère deux fois à présent, qu'il appartient de sauver ces deux hommes !

Et, quand le pâle soleil du matin pénètre dans la chambre, il trouve un homme brisé par l'émotion qui dort toujours, et une femme soulevée d'espoir et d'amour, habillée, prête à sortir, à lutter, à défendre l'être qui, tout au long de sa vie, a lutté pour elle, avec un courage jamais en défaut.

Devant cette femme aux cheveux grisonnants, sans autre attrait physique que la flamme d'ardente tendresse blottie au fond des prunelles, que ... la voix! pressante et suppliante ... le patron a compris ... a accepté : Jean Verlant reprendra sa place comme jadis. Il ne sera même plus question de la lui enlever ...

Jean Verlant ignorera toujours la démarche de sa femme.

Le patron va écrire une lettre qu'il enverra tout de suite, par un courrier, à son vieux collaborateur. Il lui dira qu'après réflexion, après leur conversation d'hier, il est revenu de son erreur. Un jeune ne pourra pas le remplacer ... la responsabilité sera trop lourde pour un nouveau venu ...

... Et puis, après tout, ce fils qui vient de s'avérer mauvais commerçant — parce que trop scrupuleux — ferait peut-être un excellent employé ? Le patron va en parler discrètement au père, un de ces jours ... et mettre le fils à l'essai ...

... La femme, l'humble épouse aux maigres épaules ne sait comment remercier.

Elle voudrait, débordante de reconnaissance, embrasser ce patron si humain, si compréhensif. Elle le fait par le truchement de ses yeux et de ses larmes silencieuses, et le patron essuie, en refermant la porte sur la visiteuse, ses paupières qui se sont mouillées.

Le soleil de midi frappe joyeusement aux vitres de l'appartement quand Madeleine Verlant rentre chez elle.

Son mari, habillé, rasé, frais et l'air heureux, va lui ouvrir.

— Chérie, comme je suis content ! ... Cela n'avait pas marché, tu sais hier, avec le patron ... C'est pourquoi je suis rentré si tard ... Il faut me pardonner ! Tu dormais, je ne t'ai rien dit pour ne pas t'attrister et troubler ton sommeil. Mais ce matin, il a eu des regrets et voici le mot qu'il vient de me faire porter !

Il serre dans ses bras redevenus protecteurs, puissants et sûrs d'eux, sa douce compagne. Elle s'y blottit, et à son tour, elle permet à ses larmes si longtemps retenues de s'échapper et elle pleure, tandis qu'elle répète avec tendresse : « Mon petit ... mon petit ... »

Lui s'étonne :

— Comment, tu pleures ?

— Oui, mon petit ... mon tout petit ... mais c'est de joie !

YVONNE FOURDRAIN-DENUTTE

Pourquoi vous astreindre à une telle besogne, quand la Lessive Gillett peut l'accomplir à votre place? Saupoudrez simplement de la Gillett pure dans le bol et tirez la chaine ... c'est pas plus malin que cela ! Les taches s'en vont comme par enchantement et le bol redevient impeccablement blanc et inodore.

La Gillett sert aussi à toutes sortes de nettoyages dans la maison—dissout la graisse, dégage les renvois d'eau.

Ne faites jamais dissoudre la lessive dans l'eau chaude. L'action de la lessive elle-même réchauffe l'eau.

Fabrication canadienne

En un clin d'oeil

KLENZO

efface erreurs de machine à écrire, d'encre ou de crayon.

TOUJOURS POINTUE
TOUJOURS PROPRE

20¢ CHACUN

GOMME À EFFACER

Blaisdell

KLENZO

ENROBÉE DE PAPIER

Pour recevoir un échantillon gratuit, écrivez, sur l'en-tête à lettre de votre maison à : Eagle Pencil Co., of Canada, Limited, 217 Bay Street, Toronto, Canada.

HERNIE SOULAGÉE

Notre méthode améliorée a soulagée des milliers. Pas de courroie sur la jambe, pas d'élastique, pas d'emplâtres. Pas de pression sur les hanches ou l'épine dorsale. Rien qu'un coussinet Flexo. Diffère totalement des autres. Recommandé par médecins, mécaniciens, commis de partout. Très léger. **PEU COUTEUX. GARANTI.** Demandez renseignements et offre d'essai.

SMITH MANUFACTURING COMPANY
Fondé en 1893 — Dept. 215, Preston, Ont.

SACS DE THÉ
"SALADA"
Economiques

EN VISITANT LA VILLE DE QUÉBEC

AVEC NOTRE PAGE-COUVERTURE, nous rendons hommage, cette semaine, à la ville de Québec qui s'apprête, cette année, à recevoir les touristes par milliers. La Cité de Champlain, comme on sait, offre mille et un intérêt non seulement aux yeux du visiteur étranger, mais aussi à ceux de tout Canadien français, comme à ceux de tout Canadien.

Afin de mieux apprécier toute la signification d'une visite à Québec, nous donnerons ici une vue cursive de son histoire et de son aspect actuel. Pour ce faire, nous puisons dans un fort intéressant ouvrage intitulé : *Histoire Economique de Montréal et des Cités et Villes du Québec*, publié *par les Editions J.-E. Laurin.*

Québec est née d'une simple paroisse dont le nom primitif était Notre-Dame de Québec. C'est la Paroisse-Mère et la cellule même de la ville. Elle fut desservie par les missionnaires Récollets, de 1615 à 1629, et par les Révérends Pères Jésuites de 1632 à 1659. Les registres de la paroisse s'ouvrirent en l'année 1621 et son érection canonique, par Mgr de Laval, date du 15 septembre 1664. Les limites de la paroisse furent fixées par l'Ordonnance du 3 mars 1722. La ville de Québec fut érigée par proclamation royale du 7 mai 1792. Son incorporation en ville eut lieu le 5 juin 1832, et en cité, le 9 janvier 1897. La cité de Québec, qui ne comptait que 39,026 habitants à ce moment-là, est riche aujourd'hui d'une population de 176,386 âmes (en 1942).

La cité de Québec, distante de 180 milles de Montréal, sur la rive nord du Saint-Laurent, au confluent de la rivière St-Charles, est située à proximité de régions très fertiles, de merveilleux territoires de chasse, de pêche, de nombreux lacs et rivières ; elle est, à la fois, au coeur d'une région commerciale, industrielle et agricole. On y compte plus de 3,600 entreprises commerciales et 300 industries ; à chaque époque de l'année, l'on y rencontre un nombre sans cesse croissant de visiteurs et de touristes.

On trouve à Québec, qui s'étend sur une superficie de 5,754.51 acres, 440 boulevards, avenues ou rues d'une longueur totale de 98.32 milles. Les trottoirs couvrent une distance de 206.64 milles.

Il existe dans la vieille cité 26 paroisses, 29 églises et 16 chapelles catholiques, 9 temples protestants, une synagogue, 12 couvents de religieux, 18 couvents de religieuses, 50 maisons d'enseignement pour garçons, dont 5 collèges classiques, 49 maisons pour jeunes filles dont 12 couvents d'enseignement supérieur et enfin, une Université fondée en 1852, célèbre entre toutes au Canada. L'Université Laval. La vieille capitale est aussi, depuis 1819, le siège de l'archidiocèse de Québec, dont le titulaire, depuis longtemps déjà, est toujours un Cardinal, Primat du Canada et Chef de l'Eglise Catholique Romaine au Canada.

263 médecins, 48 dentistes, 220 avocats, 72 notaires, 27 pharmaciens, 40 architectes, 170 ingénieurs, 13 optométristes et opticiens et 11 médecins-vétérinaires résident à Québec et y pratiquent leur profession.

La cité de Québec s'enorgueillit à juste titre de 9 parcs ou endroits publics de promenade et de 20 monuments. L'histoire de quelques-uns d'entre eux mériterait une longue étude. Qu'il nous suffise de mentionner la célèbre Terrasse, le Jardin du Gouverneur, la Place d'Armes, le Parc Montmorency, l'Esplanade, La Place du Parlement, Les Champs de Bataille Nationaux, le Parc Victoria et enfin, le Parc de l'Exposition.

La cité de Québec où les maisons sont généralement construites de pierre et de brique, possède 73 conciergeries, 51 édifices à bureaux, 4 marchés publics, 12 cinémas, 7 théâtres, 12 hôtels principaux, 10 hôpitaux, 22 sous-bureaux de poste, 53 succursales, de 8 banques, une Caisse d'Economie et une Caisse Populaire. Québec est desservie par les compagnies de chemin de fer Canadien National et Pacifique Canadien, de même que par plusieurs services d'autobus et diverses lignes de tramways interurbains. Les chiffres mentionnés ci-dessus furent compilés en 1942.

LE CARNET D'UN LINGUISTE

LU et ENTENDU

Par ÉTIENNE LABBÉ

MELI-MELO LINGUISTIQUE

Dieu voit les malentendus, toutes les paroles et les correspondances inutiles, tous les déboires occasionnés par ce regrettable méli-mélo dont sont victimes nos Canadiens qui visitent l'Europe. Il n'en faut pas plus pour gâter le plaisir et l'agrément auxquels on s'attend à bon droit quand on voyage en touriste dans la partie française du Vieux Continent.

Le voyageur demande au chasseur *(bell-boy)* de l'hôtel d'aller lui chercher une *savonnette ;* ce dernier reviendra bientôt avec un savon parfumé, alors que l'objet désiré est un blaireau.

Pris de nostalgie, notre "Canadien errant aux pays étrangers" brûle de lire au plus tôt les lettres et les journaux arrivés d'Amérique. Il demande sa *malle* au garçon.

Cinq minutes plus tard, le corridor est le théâtre d'un tintamarre épouvantable. C'est un portefaix essoufflé qui s'esquinte à monter au cinquième étage une lourde malle dont on n'a aucun besoin, alors que le léger courrier, après une rude traversée, dort placidement dans les casiers de la conciergerie.

Vos habits sont usés, fatigués par le voyage. Pour les renouveler, vous vous rendez chez un tailleur et vous commandez sur mesure un *gilet* et *une paire de culottes.* Quelques jours plus tard, le chasseur dépose à votre chambre un véritable gilet, c'est-à-dire ce que nous appelons une veste et deux culottes, alors que vous désiriez un veston et un pantalon.

En France, et c'est très logique, le mot "paire" signifie deux. Ici, c'est le contraire ; parce que l'on dit en anglais "a pair of pants" pour un seul pantalon, on croit que le mot paire a le sens de "unique". Tout cela explique pourquoi, quand on demande "une paire de culottes" à un tailleur français, on en reçoit deux. A Montréal, on remplirait la même commande par un seul pantalon.

Il ne vous reste plus qu'à solder la note et, instruit par l'expérience, à commander cette fois à votre tailleur un veston et un pantalon. L'emploi de ces deux termes impropres vous a coûté cher. Au moins, si vous pouviez être guéri !

•

A LA CHINOISE

Les directeurs de journaux sont souvent à court de formules courtoises pour renvoyer à leurs auteurs les manuscrits inopportuns. Les Chinois sont moins embarrassés, si nous en jugeons d'après la lettre suivante adressée jadis par le rédacteur en chef d'un journal de Canton à un littérateur d'occasion qui lui demandait instamment l'insertion d'un article :

« Glorieux frère du Soleil et de la Lune, regarde ton esclave qui se jette à tes pieds en implorant ta grâce. Nous étions ravis à la lecture de ton manuscrit et nous jurons, par les cendres de nos ancêtres, que nous n'avons jamais rien lu de pareil. Mais si nous l'avions publié l'empereur nous aurait ordonné de ne publier jamais rien qui ne l'égalerait pas en qualité. Nous aurions à attendre dix mille ans. Voilà pourquoi je te renvoie l'article avec dix mille excuses. Regarde ma main qui tremble à tes pieds.

« Ton plus humble esclave. »

LE BON LANGAGE AU COLLEGE

Un préfet de discipline m'expliquait un jour une méthode ingénieuse de forcer les élèves au bon langage. Elle consiste à refuser impitoyablement toute permission qui n'est pas demandée en bon français. Quand un élève sollicite l'autorisation d'aller chercher son *capot,* son *hockey,* son *puck,* son *sweater,* etc., le surveillant refuse carrément et promet d'accorder ce qui est demandé pourvu qu'on s'exprime en langage convenable. L'élève se creuse la tête pour trouver des substituts à ces barbarismes et à ces anglicismes. Il consulte ses compagnons qui cherchent avec lui, et qui savent par là même que le pur langage est exigé de la part des maîtres de discipline et s'en souviendront à l'occasion. Peu de temps après, l'élève vient demander la permission d'aller chercher son paletot, son gouret, sa rondelle, son chandail, etc. La leçon a été donnée ; elle sera retenue et profitera à plusieurs.

Non seulement elle profitera aux élèves, mais encore aux professeurs. Ceux-ci ne peuvent manquer de subir l'influence du milieu, s'ils ne la précèdent pas ou n'en sont pas la cause. Le supérieur d'une maison qui compte environ vingt-cinq professeurs m'affirme que cette campagne a été un grand bienfait pour le corps enseignant qu'il est appelé à diriger. "Un barbarisme ou un anglicisme, dit-il, ne peuvent passer inaperçus devant nos élèves, soit en classe, soit dans un sermon, soit dans une conférence. Un mouvement de la tête, une contraction des muscles de la figure ou d'autres signes indiquent toujours l'impression pénible que plusieurs en éprouvent. C'est plus que suffisant pour forcer nos professeurs à s'observer avec soin et à ne laisser échapper aucun mot malheureux qui pourrait gâter les plus belles pièces d'éloquence ou diminuer les bons fruits d'une classe consciencieusement préparée."

•

UN CANADIEN A PARIS

Quand un touriste canadien se prépare à quitter Paris pour Marseille, il lui faut plier bagage. Moyennant un bon *tip* (pourboire, gratification), Jules, le garçon de chambre, va lui donner un coup de main.

— Garçon, mettez tout mon *butin* dans ma *valise.*

Jules, tout effaré, se demande s'il a affaire à un guerrier, à un Boche, puisque l'on parle de *butin.* Il comprend tout de même qu'il s'agit des nippes, des cliques et des claques, des frusques, ou encore, du *saint-frusquin* du Mossieu en partance.

Tout de même, un grave problème se pose devant l'intelligence en travail de Jules. Comment faire entrer tout le fourniment dans la valise du Mossieu, car il a bien dit : "Mettez tout mon *butin* dans ma *valise !* "

Pourquoi ne pas mettre les effets dans la malle ou la mallette, comme d'habitude.

— Jules, ai-je bien là tout mon *butin ?* ... mes *chaussons ?*

— Vous n'avez pas de chaussons, mais voici vos chaussettes. Est-ce cela que vous voulez dire, Mossieu ?

Conte illustré du SAMEDI

LES ROIS DE L'AIR

(5ème EPISODE)

Pendant que l'homme des cavernes passait sa main sur l'énorme tête du tigre, il leva la tête et laissa voir ses dents. Les jumeaux frissonnèrent. L'homme des cavernes paraissait ainsi plus féroce que son tigre.

"N'ayez pas peur," dit le professeur, "il essaie simplement de sourire."

Avec un mot guttural de commandement, l'homme des cavernes marcha vers les arbres, suivi du tigre. Il s'arrêta et fit signe aux autres de le suivre. L'homme des cavernes attendit l'approche des autres. "Suna," grogna-t-il en se montrant du doigt. "Suna ? " demanda Calum. "Qu'est-ce que cela veut dire ? "

L'homme des cavernes répéta le mot plusieurs fois et les assistants finirent par penser que ce pouvait bien être là son nom. En le montrant du doigt, le professeur répéta le nom. Et l'homme des cavernes de nouveau montra ses dents.

Polly, le perroquet, commença de sa voix éraillée : "Suna, Suna." Un regard de surprise, suivi d'une expression de terreur, se répandit sur le visage de l'homme des cavernes.

Un oiseau qui pouvait parler était évidemment de la nouveauté pour Suna. Il parut vouloir s'irriter. Mais Calum prit Polly sur son bras et s'approcha de l'homme des cavernes en souriant.

Il s'écoula quelques minutes avant que Suna ne se décidât à prendre Polly sur son bras. Enfin, Suna prit le risque et Polly s'installa sur son épaule. L'homme des cavernes montra de nouveau ses dents et Flora frissonna.

"Je préfèrerais qu'il montre sa satisfaction d'une autre façon," murmura-t-elle." On dirait qu'il va manger Polly.

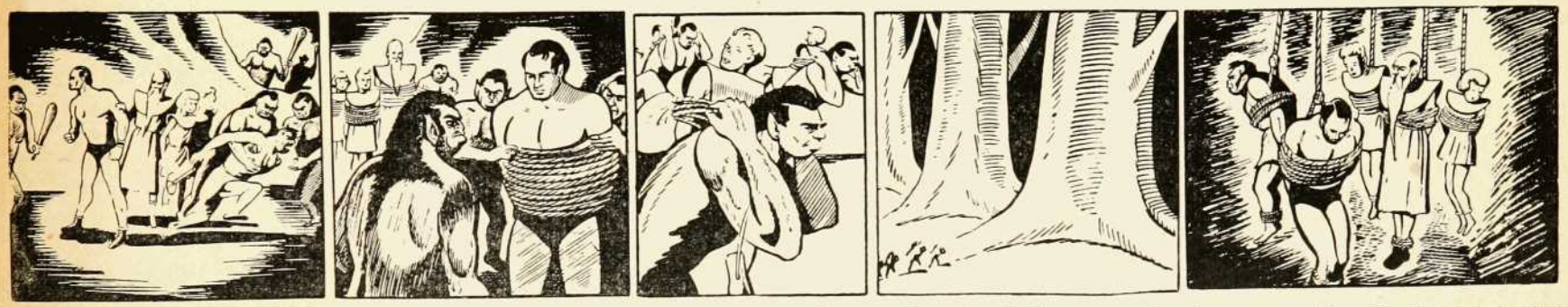
Avec l'oiseau perché sur son bras, Suna se mit en route, suivi des aventuriers. Ils prirent le chemin de la forêt jusqu'à ce qu'ils atteignissent une gorge profonde. Suna s'arrêta. Le tigre, que les jumeaux appelaient Dent aiguë, grogna profondément dans sa gorge.

Sur un mot de Suna, il bondit en avant. Soudain, la terre s'ouvrit sous le tigre et il disparut.

"Un piège," dit Pablo.

Le groupe se retourna pour continuer leur route. Mais la partie étroite de la gorge était fermée par une petite armée d'hommes de cavernes à l'allure sauvage, chacun portant un rondin.

Derrière les rochers, d'autres hommes-singes apparaissaient, prenant le groupe en piège. Suna, qui s'était pré-



cipité en avant pour tenter de fuir, fut attrapé par un des agresseurs et fortement lié.

"Ne résistez pas, Pablo," murmura le professeur en voyant Pablo se préparer à se défendre.

Silencieusement, les hommes-singes s'approchèrent du groupe. Polly, le perroquet, alla se percher en sûreté, en haut d'un rocher élevé.

Au grognement de leur chef, les hommes-singes lièrent brutalement leurs victimes et surveillaient spécialement Pablo qu'ils semblaient craindre.

Le professeur retint sa respiration, pendant que le chef de la bande regardait Suna et Pablo de ses yeux de démon.

Suna baissa la tête, mais Pablo envisagea l'homme-singe avec un sourire. Il savait que sa vie était dans la balance. L'homme-singe hésita un moment, puis sur son ordre les captifs furent soulevés sur les épaules des brutes qui s'engagèrent dans la forêt.

Couchés sur le dos des hommes-singes, Calum et Flora ne pouvaient voir les autres qui étaient, cependant, transportés de la même manière.

"Je me demande où ils nous amènent ? " murmura Flora.

"Je n'en ai aucune idée," répondit Calum tout bas. "Ce ne sont pas des hommes comme Suna. Il est plutôt élégant, comparé à cette bande."

Sans avertissement, les hommes-singes s'arrêtèrent. Les captifs retombèrent sur le sol comme des sacs de pommes de terre.

"Tout le monde est bien ? " demanda Pablo.

Les autres répondirent, mais les cris des hommes-singes leur firent comprendre qu'ils n'encourageaient pas leur conversation. Pendant que le chef examinait leurs liens, quelques hommes-singes montèrent agilement dans les arbres géants et disparurent bientôt dans l'épais feuillage.

Les captifs n'attendirent pas longtemps. De longs crampons descendirent des arbres. Ils furent attachés à leurs pieds et autour de leurs bras et de leurs thorax. Tout à coup, les crampons se serrèrent sur la partie supérieure de la poitrine des captifs, qui se virent contraints d'osciller dans l'espace.

Pendant que les hommes-singes ti-

raient les aventuriers tout en haut des arbres géants, les jumeaux regardant le professeur s'aperçurent qu'il avait oublié le danger qu'il courait.

"Très intéressant ! " murmurait-il. "Je souhaiterais avoir mon cahier de notes pour marquer ces détails ! "

Sachant, pourtant, que la situation était désespérée, Pablo ne pouvait s'empêcher de sourire. Il allait répondre avec une boutade, lorsque des mains brutales le saisirent. Ils étaient arrivés à destination.

De tous côtés, apparaissaient des hommes-singes, et bientôt une foule hurlante entoura le professeur et son groupe. Pablo regarda Suna, l'homme des cavernes. Ce qu'il vit n'était pas rassurant, il était pris de terreur.

Ils furent poussés sur un pont étroit, qui avait été fabriqué habilement avec des crampons et il fallait être très prudent pour éviter d'être projeté dans le vide, car le pont se balançait sans cesse.

Enfin, ils arrivèrent sur le sol ferme. Sur cette grande plate-forme élevée, était une grande butte, qui paraissait plutôt être un nid avec un toit de branches au-dessus.

Durant tout le trajet, les hommes-singes avaient chuchoté entre eux, mais, au moment où le rideau s'écarta, le silence tomba sur la foule.

Les hommes-singes poussèrent leurs captifs au centre de la clairière et reculèrent.

Pablo regarda tout autour, tâchant de trouver un moyen d'évasion, mais les hommes-singes faisaient cercle autour des prisonniers.

Le silence fut brisé, soudain. De la hutte sortit deux êtres hideux, portant des masques de sorcier. Ils étaient suivis par un homme-singe géant.

Il ne les rejoignit pas immédiatement, mais s'arrêta un moment, comme pour les impressionner avec ses muscles formidables. Pendant que ses yeux, petits et scintillants, se posaient sur les jumeaux, ceux-ci reculèrent, mais le professeur le regarda calmement.

Tournant son attention vers Pablo, le super homme-singe rugit. Il marcha lentement autour de Pablo et posa ses mains sur les muscles superbes de Pablo.

Sans avertissement, il enleva un rondin à l'un des hommes-singes et le leva. Pablo le regarda sans peur. Les jumeaux tournèrent la tête, remplis d'horreur. Et, soudain, le rondin s'abattit sur la tête de Pablo sans défense.

FIN

L'ESPION NO 11

EPISODE NUMERO DIX-NEUF

[Suite au prochain numéro]

RIEN DE SÉRIEUX

La Maman. — Lorsque tu as divisé tes cinq caramels avec ta petite soeur lui en as-tu donné trois ou deux ?

Alice. — J'en ai mangé un avant de faire le partage, comme cela nous en avons eu chacune deux.

•

Suzanne. — Est-ce que votre chien est enragé ?

Léopold. — Oui, mademoiselle. Il y a un boucher qui vient de lui donner un coup de pied dans le derrière parce qu'il avait pris un os, et qui l'a envoyé voler à douze pieds dans les airs. Mettez-vous à sa place, mademoiselle, si on vous en faisait autant, dites-moi si vous ne seriez pas enragée ?

•

Florida. — Je viens de relire une de tes anciennes lettres d'amour ou tu m'écrivais que tu préférerais être en enfer avec moi qu'au ciel seul.

Oscar. — Mon souhait est exaucé.

•

Laurette. — Comment trouves-tu ma nouvelle robe ?

Maurice. — Splendide, splendide ! Je crois que ta couturière pourrait habiller un poteau de télégraphe.

•

Le directeur du restaurant. — Vous vous plaignez de la lenteur du service, monsieur ? Nous allons vérifier cela. Quel est le garçon qui vous a servi ? Etait-ce un homme âgé, avec des cheveux blancs ?

Peut-être, mais quand il a pris ma commande, c'était un garçon jeune avec des cheveux noirs.

•

Le médecin. — Où avez-vous mal ?

Le malade. — Dans le milieu du corps, mais je suis tellement maigre que je ne sais pas au juste si c'est à l'estomac ou dans les reins.

La tante. — Es-tu certaine, Annette, de pouvoir couper ta viande toi-même ?

Annette. — Oh ! oui, ma tante, souvent, chez nous, nous avons de la viande aussi dure que celle-ci.

•

M. Royer-Collard fut un jour l'objet d'une manifestation tumultueuse à son cours, mais il résista aux cris, aux huées, aux sifflets, et parvint à finir sa leçon. Exaspérés, les plus turbulents le poursuivirent dans la rue en l'accablant d'invectives et d'injures. M. Royer-Collard marchait d'un pas tranquille, malgré le bruit de ces clameurs quand, arrivé au point des Arts, qui était encore à cette époque un pont à péage, et qu'il fallait traverser pour rentrer chez lui, il tira de sa poche une pièce de cent sous, et la jetant au receveur, il dit, en se tournant vers sa suite :

« Gardez tout, je paie pour ces messieurs. »

Les étudiants, déconcertés, n'osèrent le suivre plus loin.

•

Un client peu distingué s'installe à une table, dans un restaurant chic, et se met à nouer sa serviette autour du cou. Le maître d'hôtel, scandalisé, appelle un garçon et lui dit :

— Tâchez de faire comprendre avec tact à ce monsieur que cela ne se fait pas.

Le garçon s'avance rapidement vers le client et lui demande avec un parfait sérieux :

— La barbe ou une coupe de cheveux, M'sieur ? ...

•

Dans un des quartiers populaires de Londres, un conférencier allait donner une lecture sur les « Fous et la Folie ». Le président de la réunion, humoristiquement, présenta ainsi le conférencier :

— Ladies and gentlemen, nous allons entendre une conférence sur les fous, faite par l'un des plus remarquables ...

Une pause :

... orateurs de notre époque ...

Le conférencier remercia ensuite.

— Ladies and gentlemen, croyez bien que je ne suis pas aussi fou que votre distingué président ...

Une pause :

... veut le dire ...

•

Le médecin. — Vous lui ferez prendre ces remèdes entre les repas.

La dame. — Mon mari n'a pas d'entre les repas, il mange tout le temps.

•

Le jeune encaisseur. — Mon patron m'a donné l'ordre de ne pas rentrer au magasin, tant que vous ne m'aurez pas payé !

— Il veut donc te revoir avec des cheveux blancs ?

•

Dans un restaurant borgne deux hommes se sont pris de querelle et un d'entre eux fut passablement malmené. Il avait le nez cassé, la bouche en marmelade, un oeil au beurre noir, etc. Malgré cette situation tragique le vaincu ne cessait de rire à gorge déployée.

Intrigué par cette situation bizarre, un spectateur s'approche du vaincu et lui demande la raison de ce fou-rire.

— C'est, répond l'homme, que ce gros monsieur qui vient de me mettre la figure en compote m'a traité de Suédois et ... je suis Norvégien.

•

M. et Mme X... sont des gens très simples, qui possèdent une domestique encore plus simple qu'eux.

Ils donnaient un dîner dimanche dernier et le maître avait surtout recommandé de servir les huîtres avant le potage.

Au moment où sonne l'heure de se mettre à table, la porte du salon s'ouvre et la bonne annonce d'une voix retentissante :

— Les huîtres sont servies !

Têtes des invités.

— Voilà deux jours que mon époux n'est pas rentré ... je suis dévorée par l'inquiétude !

— Et moi, voyez, c'est par les puces ...

•

— Pour ça, vous m'épatez, M'sieu not' médecin ! ... alors, à c'que vous dites, il aurait des calculs dans les reins mon pauvre homme ! des calculs ! et qui n'a jamais été fichu de faire même une pauvre petite addition ! ...

•

Adrien. — Alors ma sœur vous a promis d'être une soeur pour vous ?

Maurice. — Oui.

Adrien. — Alors, vous êtes mon frère. veuillez donc me prêter dix dollars jusqu'à la semaine prochaine.

•

Un ami du président Castro, de célèbre mémoire, au Vénézuela, avait un fils qui lui donnait peu de satisfaction et dilapidait au jeu les picaillons paternels. Le père s'en fut trouver, un beau matin, le président, lui confia ses désillusions et lui demanda de le débarrasser de son encombrante progéniture.

Castro promit, écrivit un mot au ministre de la Guerre et, huit jours après le bon jeune homme, promu capitaine partait, à la tête de 80 hommes, pousser une pointe dans les montagnes, afin de mettre à la raison des Indiens un peu trop bruyants.

Deux mois après le capitaine fit, à Caracas, une rentrée sensationnelle mais à pied, et suivi de ses 80 hommes également à pied.

On lui demanda ce qu'étaient devenus les chevaux.

— Nous les avons joués aux dés avec les Indiens, dit-il froidement, et nous les avons perdus.

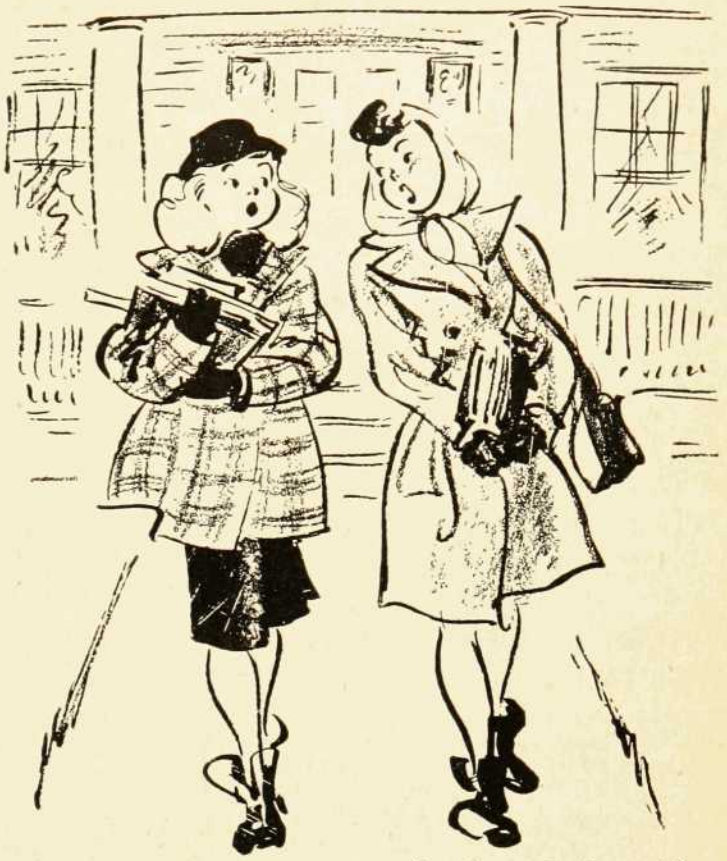
En tout autre pays que celui où se passa cette aventure incroyable mais vraie, l'infortuné capitaine eût été quelque peu puni, mais au Vénézuela les choses s'arrangent toujours.

— Je vois une excellente solution, dit Castro au père du jeune homme qui était venu le trouver, affolé. Nous allons nommer votre fils tout simplement capitaine d'infanterie.

LA VIE COURANTE . . . *par George Clark*

— Mes enfants, vous devez avoir bien soin de votre linge. Vous devez tout ça à votre bon papa qui travaille si fort pour vous les procurer ... même si en ce moment, il n'en a pas l'air.

LA VIE COURANTE . . . *par George Clark*



— Et dire que ma pauvre maman s'imagine avoir des problèmes à résoudre, elle qui n'a rien à étudier, ni histoire, ni algèbre !

LE BILLET DE BRENDA YORK

J'aimerais faire un chèque à votre nom pour $100.00

JE SUIS RAVIE ! Pensez donc—moi Brenda York, ménagère—capable de faire un chèque de $100.00 chaque mois pour une femme chanceuse ! ! Voici comment c'est arrivé:

A LA CLINIQUE Alimentaire de Canada Packers, les visiteuses demandent souvent aux diététiciennes si elles ont jamais essayé les Saucisses "York" préparées de "telle ou telle" façon—ou du jambon "Maple Leaf" servi de "telle" manière. Souvent les diététiciennes obtiennent ainsi des idées nouvelles—et très bonnes. Elles aiment à connaître ces nouvelles recettes et en veulent d'autres—le plus possible—c'est ainsi qu'est née notre *Grande Idée!* et c'est ici que j'entre en scène.

J'AI REÇU la tâche d'écrire ce billet chaque mois—et on m'a donné un titre. Dorénavant je m'appelle le reporter des "Gourmandises" de Canada Packers. Chaque mois, dans les pages de ce magazine, j'inviterai chacune d'entre vous à m'envoyer votre manière de servir un certain aliment de Canada Packers. Peut-être votre idée sera-t-elle choisie pour le prix mensuel de $100.00—si non, vous aurez un prix de consolation—et une autre chance le mois suivant!

LES RÈGLES ? Il y en a peu et elles sont simples: Ce mois-ci, comme introduction, je veux une recette—ou une façon de servir—le Ragoût "York".

Peut-être employez-vous le Ragoût "York" pour faire des pâtés de viande avec votre croûte spéciale—ou vous en confectionnez peut-être un plat chaud pour le lunch ou le souper. Peu importe ce que c'est, dites le moi dans une lettre et pour celle que nous jugerons la meilleure, nous enverrons un chèque de $100.00. Facile n'est-ce pas?

DES PRIX DE CONSOLATION AUSSI—si votre lettre est oblitérée le ou avant minuit le 15 juin, nous vous enverrons un bon pour deux boîtes d'un des produits "York", échangeable (gratuitement) chez votre épicier.

IL N'Y A QU'UN MAIS—Vous pouvez envoyer autant de lettres que vous le voulez—nous ne voulons pas d'étiquettes—nous ne promettons qu'un bon par personne et toutes les lettres reçues deviennent notre propriété et ne peuvent être retournées, c'est tout!

LE NOM DU GAGNANT DU 1ER PRIX POUR JUIN sera publié dans mon billet, dans le numéro du mois d'août de ce magazine. Surveillez-le, ce sera peut-être vous.

ADRESSEZ VOS LETTRES À: BRENDA YORK

Reporter des "Gourmandises", Clinique Alimentaire,
Canada Packers Ltée,
2216 Avenue Ste Clair, Ouest, Toronto, Canada

Avez-vous essayé ceci . . .

Un peu de fantaisie: Pour votre prochain dîner, faites refroidir les verres de jus de tomate et faite-y flotter une tranche de citron très mince. Une trouvaille!

Les oeufs frits auront un goût différent si on ajoute au beurre ou au shortening un peu de basilic ou de ciboulette haché.

C'est magique—essayez un soupçon de muscade sur les haricots verts—un soupçon seulement!

Des copains—du Kam avec des oeufs, un déjeuner digne d'un roi! C'est le mélange parfait des viandes savoureuses qu'il contient qui fait du Kam le complément idéal de tant d'aliments différents. Du moins, c'est mon avis!

Les petits boiront tout leur lait, si vous collez au fond du verre une jolie image. (à l'extérieur naturellement!)

C'est peu, mais c'est beaucoup—ce qu'un soupçon d'ail peut faire à un rôti de boeuf!

Croyez-vous en la chance? En voulez-vous? Essayez le Ragoût Irlandais "York"—vous aurez un bon repas chaud en quelques minutes.

Vous voulez de la laitue bien croquante —lavez-la bien, enveloppez la négligemment dans un linge propre et placez-la dans le frigidaire, ensuite déchirez-la (cachez vos ciseaux) pour une salade sautée.

La femme chic, m'-a-t-on dit, projette sa garde-robe de toute une saison des mois à l'avance—pas d'emplettes à tort et à travers. Pourquoi ne puis-je faire ce que l'on me dit?

En parlant d'épices—ma mère m'a appris que l'esprit et l'humour sont le sel de la bonne conversation.

La vedette: A toute heure du jour ou de la nuit, toujours prêt-toujours bon, c'est bien Klik, cette viande *délicieuse—délectable* dont la saveur est "scellée". L'avez-vous essayé? Vous devriez!

Donc, Mesdames, c'est Brenda York qui vous quitte jusqu'au mois prochain. En attendant, n'oubliez pas de m'envoyer vos suggestions pour servir le Ragoût "York"—et n'oubliez pas la date finale—le 15 juin.

Au revoir au mois prochain,

Brenda York

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

Peu de temps avant la Révolution de 1789, Jean-Jacques Rousseau et Bernardin de St-Pierre avaient mis à la mode le bucolisme et la simplicité. C'est pourquoi on vit des citoyens renoncer au prénom reçu lors de leur baptême, prénom qui généralement était celui d'un saint, pour se faire appeler : Salsifis, Tournesol, Raisin ou Betterave. D'autre part, les discours enflammés leur prêchant les vertus antiques, la mode fut également aux noms grecs ou romains. C'est ainsi qu'un individu dont le patronyme était tout bonnement Jeanjean, n'hésita pas à y accoler les prénoms de Junius Brutus. Et l'on dira, après cela, qu'en France le ridicule tue ! . . .

•

M. Emile Henriot, chancelier pour le quatrième trimestre, a prononcé cette année sous la Coupole le discours sur les prix de Vertu, où se sont exercées si souvent la veine et la verve académiques. Le plus célèbre de ces "discours de la vertu" est celui de Robert de Flers qui imagina recevoir M. de Montyon lui-même sous la Coupole ! Sait-on que l'on doit à l'illustre dispensateur de tant de prix destinés à récompenser cette rare qualité, un ouvrage intitulé *Conséquences pour l'Europe de la découverte de l'Amérique,* paru en 1792 ? L'une de ces conséquences était l'altération de la vertu dans le monde.

•

Depuis 1923, l'élevage du chinchilla aux Etats-Unis et au Canada s'est développé de façon étonnante. A cette date, on comptait onze de ses précieuses petites bêtes sur une seule ferme et aujourd'hui, 153 fermes en possèdent un total de 40,000.

•

Les plus grands ennemis des oiseaux sont les phares, autrement meurtriers que les braconniers. Ils tuent par milliers les oiseaux migrateurs, attirés de loin par leur lumière, aveuglés par elle avant de venir s'écraser sur leurs grands verres. Une nuit d'octobre, au cap Gris-Nez, plus de 5,000 oiseaux vinrent mourir sur le phare ; quelques années plus tard, une nuit de novembre, on en comptait 5,667.

•

"L'histoire, écrivait voilà quelques soixante ans, Oscar Wilde, l'auteur de *Dorian Grey,* c'est le récit des événements qui n'auraient jamais dû arriver."

•

Il y a, dans la banlieue de Bâle, une grande gare de triage où, sur de nombreuses voies disposées en éventail, on aiguille les wagons de marchandises dans les différentes directions. Cette gare est un modèle d'organisation et les manoeuvres s'y font avec tant d'exactitude que, de mémoire d'homme, on n'y avait jamais vu d'accident. Depuis quelque temps, au contraire, les accrocs se multipliaient : tantôt c'était une locomotive qui démarrait avant l'heure, tantôt une rame reculait quand elle devait avancer ; et toujours l'erreur se produisait de la même manière : le chef de train et le mécanicien avaient entendu un coup de sifflet que personne n'avait donné. On découvrit enfin le coupable. Il ne se dissimulait pas derrière un mur ou une barrière, mais il était perché sur la cime d'un arbre ; ce n'était ni un anarchiste ni même un polisson, c'était un merle. Ayant fait son nid tout près de la gare, il avait appris peu à peu tout le vocabulaire des signaux, le coup de sifflet du démarrage, celui du refoulement, celui du garde à vous. Il les exécutait avec une précision merveilleuse et goûtait, du haut de sa branche, tous les plaisirs du grand commandement.

•

Parcourant la liste des réceptions annoncées pour l'Académie, Jean-Jacques Brousson s'écriait dernièrement : — Décidément, le mot de Voltaire est toujours vrai : "L'Académie française est un corps où l'on reçoit des gens titrés, des hommes en place, des prélats, des gens de robes, des géomètres et *même des gens de lettres.*"

•

En 1815, à Paris, les tapissiers ne chômaient pas et les déménageurs faisaient fortune. La royauté une fois rétablie, le nouveau régime s'empressa de faire disparaître les souvenirs de la Révolution et de l'Empire. Or, il existait au Louvre, un marbre colossal de Napoléon, oeuvre de Canova. On eut l'idée de le vendre, mais l'empereur était en baisse même chez les brocanteurs et la pièce était d'un tel volume qu'on ne pouvait espérer s'en défaire discrètement. Un ministre de Louis XVIII est une inspiration : puisque les Anglais s'étaient chargés de débarrasser le monde de l'original, ils n'hésiteraient pas, sans doute, à débarrasser le Louvre de son effigie. En effet, l'Angleterre consentit à acheter, moyennant 66,000 francs, le marbre encombrant ; la France se chargeait des frais d'emballage et de transport. Tout se passa dans le plus grand mystère bien que le voyage dura quatre mois. On peut aujourd'hui voir cette statue à Ashley House, demeure de Wellington, à Londres.

•

Les bombardements dont Malte fut l'objet durant la guerre furent en moyenne, compte tenu de la dimension de cette petite île, cent soixante fois plus puissante que ceux qui touchèrent l'Angleterre pendant les semaines tragiques de 1940. Pour lutter, la garnison de Malte ne disposa pendant longtemps que d'une seule escadrille de chasse dont les apareils appartenaient à des types d'avant-guerre. Un jour, à un raid de cent dix bombardiers et cent chasseurs allemands, Malte ne put opposer que sept chasseurs. Par contre, l'île était dotée d'une excellente artillerie anti-aérienne. On jugera de son efficacité, en apprenant qu'au cours de la guerre elle détruisit plus de mille avions allemands et italiens. La vaillante escadrille de la R.A.F. basée à Malte ne cessa de fournir aux Alliés des informations d'importance capitale. Aussi l'aviation allemande s'acharna-t-elle contre la petite île. En 1942, au cours de certaines journées, Malte connut des bombardements de vingt-deux heures. Le 20 avril 1942, trois cents avions de bombardement quittèrent la Sicile pour l'attaquer, et en trente-six heures, un seul objectif de l'île reçut près d'un millier de tonnes de bombes.

IMPRIMÉS • BROADCLOTHS

Indélébiles

WABASSO

Pour le travail comme pour le jeu, pour la maison ou pour l'extérieur, les nouveaux imprimés Wabasso indélébiles, créations exclusives, sont tout aussi gais que le Printemps... Vous y trouverez de tout pour vous-même et pour vos enfants : tissus à pois, jolies rayures et motifs floraux du meilleur goût.

Comme toujours, le lapin blanc (marque déposée Wabasso) est votre garantie d'indélébilité au lavage, à la lumière et au soleil ; votre assurance que leurs couleurs sont à l'épreuve de tout et qu'elles dureront aussi longtemps que le tissu Sturdi-Cloth. Faites-vous montrer, à votre magasin préféré, les charmants imprimés Wabasso printaniers et les plus nouveaux broadcloths teints en cuve.

Réclamez toujours la marque déposée WABASSO COTTONS

28-047-C-3547
MME ERNEST BESNER
STE MARTHE
CO VAUDREUIL QUE

...sûreté... quand ils roulent sur des **GOODYEAR**

Quel bonheur que la jeunesse . . . et les beaux voyages! Quel bonheur, aussi, que de savoir que ceux qui vous sont chers roulent sur des pneus Goodyear. Les blocs en *losange*, antidérapants en 4 sens, de la fameuse semelle Goodyear All-Weather, s'agrippent . . . adhèrent . . . résistent au dérapage et au patinage en tous sens.

Complétez l'agrément de votre famille en auto. Equipez votre voiture pour une conduite sûre et de tout repos. Demandez des Goodyear de *millage supérieur* sur votre voiture neuve ou comme remplacements.

AVERTISSEMENT: Le gonflement excessif occasionne le dérapage et le patinage; le gonflement insuffisant entraîne la défaillance prématurée des pneus. Assurez-vous de la pression appropriée aux pneus de votre auto. Consultez votre marchand Goodyear.

GOODYEAR

PLUS DE GENS ROULENT SUR DES PNEUS GOODYEAR QUE SUR TOUTE AUTRE MARQUE